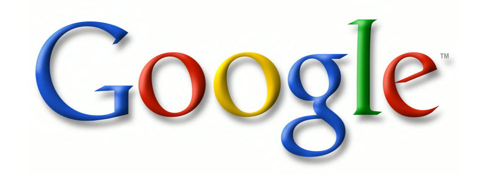


[illegible]

[illegible]

[illegible]

AUTOUR DE L'AMOUR

AUTOUR DE L'AMOUR

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES DE LOUIS ULBACH

Format grand in-18.

LE BARON AMÉRICAIN......	1 vol.
LES BUVEURS DE POISON :	
— LA FÉE VERTE.........	1 —
— NOBLE...............	1 —
CAUSERIES DU DIMANCHE...	1 —
LE CHATEAU DES ÉPINES...	1 —
LA CHAUVE-SOURIS.........	1 —
LES CINQ DOIGTS DE BIROUK	1 —
LA COCARDE BLANCHE......	1 —
LE COMTE ORPHÉE.........	1 —
LA COMTESSE DE THYRNAU.	1 —
LA CONFESSION D'UN ABBÉ.	1 —
LE CRIME DE MARTIAL.....	1 —
CYRILLE.................	1 —
ÉCRIVAINS ET HOMMES DE LETTRES................	1 —
L'ENFANT DE LA MORTE.....	1 —
LA FLEURIOTTE...........	2 —
FRANÇOISE...............	1 —
GUIDE SENTIMENTAL DE L'ÉTRANGER DANS PARIS....	1 —
HISTOIRE D'UNE MÈRE ET DE SES ENFANTS............	1 —
L'HOMME AUX CINQ LOUIS D'OR....................	1 —
L'HOMME AU GARDENIA.....	2 —
LE JARDIN DU CHANOINE...	1 —
LETTRES DE FERRAGUS.....	1 —
LETTRES D'UNE HONNÊTE FEMME................	1 —
LE LIVRE D'UNE MÈRE.....	1 —
LOUISE TARDY............	1 —
MAGDA..................	1 —
MADAME GOSSELIN.........	1 vol.
LA MAISON DE LA RUE DE L'ÉCHAUDÉ..............	1 —
LE MARI D'ANTOINETTE.....	1 —
LE MARIAGE DE POUCHKINE.	1 —
LE MARTEAU D'ACIER.......	1 —
MAXIME..................	1 —
MÉMOIRES D'UN INCONNU...	1 —
MISÈRES ET GRANDEURS LITTÉRAIRES................	1 —
MONSIEUR ET MADAME FERNEL...................	1 —
MONSIEUR PAUPE..........	1 —
NOS CONTEMPORAINS.......	1 —
LES PARENTS COUPABLES, Mémoires d'un lycéen...	1 —
LE PARRAIN DE CENDRILLON	1 —
PAULINE FOUCAULT........	1 —
LE PRINCE BONIFACIO......	1 —
LA PRINCESSE MORANI......	1 —
QUINZE ANS DE BAGNE.....	1 —
RÉPARATION..............	1 —
LA RONDE DE NUIT.........	1 —
LES ROUÉS SANS LE SAVOIR.	1 —
LE SACRIFICE D'AURÉLIE....	1 —
LE SECRET DE MADEMOISELLE CHAGNIER.........	1 —
LES SECRETS DU DIABLE....	1 —
SIMPLE AMOUR............	1 —
SUZANNE DUCHEMIN........	1 —
LE TAPIS VERT...........	1 —
LA VOIX DU SANG.........	1 —
VOYAGE AUTOUR DE MON CLOCHER...............	1 —

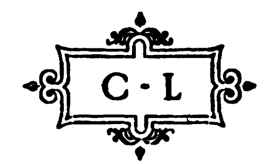
Tours. — Imp. E. Mazereau.

AUTOUR
DE L'AMOUR

PAR

LOUIS ULBACH

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENN MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1885

AUTOUR DE L'AMOUR

UN MARI DE TROP

— Combien de dossiers avez-vous déjà, à propos du divorce? demandai-je à un de mes amis, avocat distingué... par les dames et redouté par les maris.

— Je n'en ai qu'un, me répondit-il, et il ne contient rien de ce que vous croyez, ni plainte en adultère, ni sévices graves. Si vous voulez en faire un drame, je vous le confierai.

— Sur quoi, alors, la demande est-elle fondée?

— Sur la crainte d'un revenant.

— Expliquez-vous.

— Voici : vous connaissez madame A. de B... ?

— Sans doute; mais je croyais que c'était la femme la plus aimante, la plus aimée ?... une mère de famille admirable ?

— Oui, voilà ce que je dirai à l'audience.

— Quant à son mari, c'est un galant homme, loyal, serviable et d'une réputation sans tache.

— Voilà encore ce que je dirai.

— Et ces gens-là veulent se séparer ?

Mon ami l'avocat s'amusa quelques instants de l'embarras dans lequel il m'avait mis et me conta alors l'étrange aventure que je transcris.

Madame A. de B..., qui n'a pas trente-deux ans, et qui paraît en avoir à peine trente-un, a son nom dans toutes les œuvres de bienfaisance, ainsi que dans toutes les fêtes mondaines. On dirait, à voir l'épanouissement de sa beauté, de sa bonté, de sa santé, qu'elle prend sa revanche d'un noviciat douloureux de la vie.

Il y a cinq ans qu'elle est mariée, ou plutôt remariée, car elle a été, à vingt ans, la femme d'un des plus brillants étourneaux de la Bourse, qui l'a laissée veuve, dans des cir-

constances tragiques dont la chronique se souvient encore.

Il y a sept ans, on apprenait un matin que Jacques de T..., le joueur parfait, le cavalier à la mode, avait été trouvé mort dans son lit, à sa propriété de G..., la figure fracassée, la cervelle éparse sur son oreiller. On crut d'abord à un assassinat. La maison était déserte, inhabitée. C'était l'hiver. M. de T... y était venu pour chercher des livres de compte dont il avait besoin. Commanditaire d'une grosse usine aux environs, il faisait ainsi de fréquents voyages, laissant pour un jour sa femme à Paris, servi par un jardinier qui habitait un pavillon isolé.

Mais, dès qu'on eut examiné les livres et la caisse du malheureux, qui avait aussi une maison de banque aux environs de la rue Laffitte, on ne douta plus de son suicide. Il était complètement ruiné; la dot de sa femme était engloutie dans l'abîme. Il n'avait pas voulu survivre à ce désastre.

Quelques-uns le maudirent; quelques autres tentèrent vainement une revendication que la pauvre femme repoussa sans difficulté.

Elle le pleura de tout son cœur. Il avait été prodigue de tendresses, comme de son argent.

Elle fut la veuve la plus sincère, la plus correcte, la plus jolie dans son deuil naïf, qu'on pût souhaiter. Elle rentra dans sa famille. Elle n'avait pas d'enfants. Ils ne s'étaient pas donné le temps d'en avoir, même un. Elle se crut redevenue jeune fille, avec des souvenirs dans le ciel de ses rêves. Elle savoura sa tristesse. Les malheurs complets ont cet avantage de donner la fierté d'un indiscutable martyre. Une douleur à laquelle rien ne manque satisfait si bien la vanité qu'elle l'embaume.

On disait :

— Elle ne se remariera pas ! elle n'en a guère envie !

On oubliait que les bonheurs les plus brusquement tranchés sont souvent ceux qui reprennent le plus vite des rameaux.

Quand on devient veuve, après avoir veillé une lente agonie qui impatienta quelquefois le courage, on garde longtemps, et quelquefois toujours, l'odeur médicamenteuse de la maladie. On est délivré d'un rôle d'infirmière : on redoute de s'y exposer de nouveau. Mais, quand la mort a brutalement interrompu les baisers, le cœur et la bouche ont une démangeaison d'amour qui se satisfait ingénument

par un nouveau mariage. Les vieilles filles, les vieilles veuves se scandalisent ; le monde sourit et le printemps recommence !

M. A. de B... est aussi beau que le premier mari ; il joue moins ; il a une fortune inébranlable ; il s'est épris d'une femme ruinée. Comment pouvait-on le repousser ? Le second mariage fut un bonheur d'un autre genre, moins tapageur, plus intime. La blessure du veuvage acheva de se refermer doucement sous de délicates caresses. On s'avisa d'un petit garçon, puis d'une petite fille, et, quand madame A. de B... faisait la visite annuelle au tombeau décent qu'elle avait consacré à l'infortuné de T..., c'était presque avec un sourire de reconnaissance qu'elle priait encore pour le défunt ; elle le recommandait de plus en plus à la miséricorde céleste, avec la certitude d'être écoutée ; comme si les mérites du premier mari se fussent augmentés de toutes les grâces prodiguées par le second.

Un jour, madame A. de B... reçut une lettre qui l'avait cherchée pendant quelque temps, et qui portait pour suscription : à Madame de T..., avec le timbre d'Amérique. L'écriture de l'adresse la troubla, et, quand l'enveloppe fut

déchirée, les premières lignes la firent tressauter.

Était-ce une mystification sacrilège? ou bien l'infortuné de T... avait-il imaginé, avant de se tuer, cette supercherie qui a fourni à Rétif de la Bretonne le sujet d'un curieux roman? Voulait-il que, tous les sept ans, on remît à sa veuve une lettre pour l'empêcher de le pleurer et pour persuader à celle-ci qu'il vivait toujours?

Voilà la première idée qui vint à l'esprit de monsieur A. de B... quand sa chère petite femme, terrifiée, lui porta cette étrange missive, datée de New-York. Mais, après le premier effarement, en pesant les mots, en discutant les vraisemblances, il fallut bien arriver à reconnaître que T... n'était pas mort; que la lettre était bien de lui et qu'il annonçait son retour.

Mais le suicide? le cadavre? l'enterrement? Hélas! la lettre répondait à tout.

T... racontait comment, devant sa ruine, il avait voulu à la fois garantir son honneur et se donner le moyen de reconquérir sa fortune perdue.

Il se vantait de son sacrifice.

Avec la complicité d'un fossoyeur du village de G..., il s'était assuré d'un mort de sa taille

et de sa constitution apparente. L'occasion avait été attendue pendant plusieurs mois; et quand le fossoyeur, très grassement payé, l'avertit d'un décès, guetté depuis longtemps, il allait être obligé de déposer son bilan.

Il se contenta, à la nuit, de déposer dans son lit le corps qu'on avait très proprement retiré de la terre. Quand il l'eut arrangé dans son linge, il lui tira en plein visage deux coups de pistolet qui le défigurèrent absolument; puis, ce *suicide* accompli dans une maison déserte, il s'évada, n'emportant honnêtement que l'argent nécessaire à la traversée, et il alla tenter la fortune en Amérique.

Le malheureux paraissait ravi de son expédient. Toutefois, il était sobre d'éloges sur son propre compte à cet endroit; mais il ne tarissait pas, en racontant les douleurs de la séparation, les angoisses de ce long voyage, la torture qu'il s'était imposée, en restant mort pour *elle*, comme il était mort pour le monde. Il n'aurait pas eu le courage de poursuivre sa tâche de réhabilitation, si elle lui avait écrit, si elle l'avait rappelé! Il s'était condamné à sept ans de travail, de silence, d'ensevelissement.

Dans sa fatuité de martyr, il ne doutait pas

qu'elle ne fût restée veuve et inconsolable; aussi, parmi les voluptés qu'il se promettait, dans l'avenir, mettait-il au premier rang la plus grande, celle de la consoler tout à coup, brusquement. « Ne meurs pas de joie ! » écrivait-il à celle qui pouvait mourir tout à coup d'épouvante. Enfin, il était très riche, deux ou trois fois plus qu'il ne l'avait été, il allait revenir payer tous ses créanciers, intérêt et capital, se faire réhabiliter, et, comme maintenant il n'aurait plus de soucis, d'inquiétude, il aurait tout le loisir d'aimer sa chère petite femme.

Il laissait entrevoir, comme la découverte d'un paradis inconnu, les enfants dont il était certain. Le misérable faisait de la poésie, de la poésie de millionnaire à ce sujet : les *bébés voltigeraient dans le ciel de leur bonheur inaltérable, comme des petits anges, ou comme des petits Cupidons.*

Ce passage éveilla particulièrement la fureur de M. A. de B... Comme si on avait eu besoin de ce revenant pour évoquer les anges et les amours ! Mais ce faux mort ne reviendrait pas ! Non.

La première idée du second mari fut d'aller

au-devant du premier, de le tuer, puisqu'il osait sortir de sa tombe légale, officielle, sous prétexte qu'il n'était pas mort. L'état civil justifiait ce meurtre; il n'y aurait rien à changer aux écritures funéraires; aucune rature; seulement on effacerait un homme. Ce ne serait pas un duel; ce ne serait même pas quasiment un meurtre; ce serait, dans le cas de légitime défense, le coup de pied qu'Hamlet donne dans le sol pour y faire rentrer le spectre importun qui menace d'en sortir... Oui, oui, l'idée était excellente. Il fallait partir tout de suite!

— Non, non, pas cela! s'écria madame A. de B... avec terreur.

Est-ce que, par hasard, son premier amour ressuscitait avec son premier mari?

— Tu prends son parti? demanda le numéro deux, avec un frissonnement de jalousie et d'horreur.

— Ingrat! Ne lui dois-tu pas nos cinq années de bonheur?

— Le misérable vient me les reprendre!

— Il n'en a pas le droit.

— Notre mariage est nul; le sien ne l'est pas.

— Nul, et nos enfants?

— Ah ! nos enfants, nos enfants !

Ils étaient là, les petits chérubins, tout faits, disputant le ciel aux chérubins hypothétiques dont parlait le revenant dans sa lettre. Ils entouraient leur père et leur mère de leurs bras caressants ; ils amollirent la colère du mari menacé ; on pleura ; on s'embrassa ; et l'on finit par aller consulter mon ami, l'avocat !

Il fut convenu que celui-ci demandera le divorce au nom de madame A. de B..., contre son premier mari, dès que M. de T... aura compris qu'il est dangereux pour lui de revenir en France. Son escapade est compliquée d'une violation de sépulture. Le fossoyeur est mort ; mais lui, de son aveu, a commandé, payé l'attentat. On ne peut pas raisonnablement lui demander de se tuer ; ce serait une logique brutale ; on pourrait, à la rigueur, obtenir de lui qu'il continue à faire le mort, au fond de l'Amérique ; que, si sa probité ressuscite, il fournisse les éléments d'un paiement intégral de ses anciennes dettes, sans apparaître ; mais c'est là un moyen romanesque. Grâce à M. Naquet, il y a un expédient plus pratique. On obtiendra le divorce contre lui,

et, le divorce obtenu, M. et madame A. de B..., dont le mariage peut être considéré, provisoirement, comme nul, se remarieront.

Il paraît, d'après les dernières nouvelles, que M. de T... se résigne à cet arrangement. Il ne vient pas en France; il laissera prononcer le divorce contre lui. Si on le condamne pour avoir fait coucher un pauvre mort dans son lit et dans un beau tombeau, il ne protestera pas; il paiera les dettes françaises et se fera naturaliser Américain, et, comme le moyen d'avoir dans son intérieur des petits anges ou des petits Cupidons est le même en Amérique qu'en France, il usera de cette faculté en Amérique; d'autant plus qu'il laisse entrevoir comment il a eu, au fond, le courage de garder le silence pendant sept ans et de ne pas écrire à sa chère petite femme. C'est qu'il eût fallu tremper la plume dans l'encrier d'une aimable veuve américaine.

Dans son dépit, il n'est pas fâché de dire cela. Il avait pu, au bout de sept années d'une intimité honorable, et quand les liens devenaient moins étroits, passer le bras à travers les douces chaînes et envoyer cette lettre de faire part de sa résurrection. Mais, puisqu'on

l'y force, il sera beau joueur. Devenu libre en France, il consacrera la rupture avec l'Américaine, en l'épousant. C'est, là-bas comme ici, le meilleur moyen de se débarrasser d'une maîtresse.

Cette histoire me sera sans doute prise par un faiseur de drame ou de comédie. J'invite le plagiaire à m'avertir de ma collaboration.

28 juillet 1884.

UN MARIAGE IDÉAL

J'avais entendu parler souvent de l'étrange reclusion à laquelle s'est condamnée madame de V... qui habite, l'été comme l'hiver, son château de la J..., près de Montmorency.

On m'avait donné des détails qui m'intriguaient vivement.

Depuis vingt ans, elle n'a pas franchi le seuil de la maison.

Elle veut qu'on entretienne le parc, le jardin, les serres, comme si elle attendait des hôtes, ou comme si elle devait, elle-même, se promener tous les jours. Mais, soit que les feuilles s'envolent au souffle de l'automne,

avec cet abandon de la nature qui défait tous les obstacles autour du cœur ; soit que l'hiver, âpre et vif, pousse à l'énergie les volontés héroïques ; soit que le printemps provoque ce qui reste toujours de jeunesse dans les cœurs méditatifs, c'est-à-dire *aimants*, madame de V... s'obstine à rester dans l'intérieur du château, lisant, cousant, priant, rêvant.

Elle n'est ni malade, ni infirme.

Veuve d'un homme honorable qui avait cinquante ans quand elle l'épousa, à vingt ans, elle en porte toujours le deuil, ou plutôt elle reste habillée de couleurs sombres, presque noires, depuis vingt ans passés.

La fidélité de cette douleur n'étonne pas précisément ; mais le caractère ténébreux, solitaire, qu'elle a pris, donne lieu à toute sorte de conjectures.

N'a-t-on pas été jusqu'à supposer que madame de V..., impatientée d'être mariée à un vieux mari, a avancé quelque peu l'heure de son veuvage par des sortilèges pharmaceutiques ?

Ce qui est certain, c'est qu'elle était aussi gaie qu'elle était jolie, au début de son mariage ; c'est que, pendant vingt ans, elle eut une vivacité mondaine, une sorte de coquet-

terie honnête qui faisait des malheureux, sans la compromettre jamais, et que, tout à coup, le lendemain des funérailles de ce mari mort à soixante-dix ans, la laissant libre de se remarier à quarante ans, dans tout l'éclat de sa beauté, avec une fortune aussi appétissante qu'elle-même, elle parut accablée de cette délivrance. Elle refusa sa liberté, sembla impatiente de vieillir, et prit ces allures d'abbesse sans communauté qui donnent l'essor à tant de commentaires.

Parce qu'elle est charitable, le curé du pays s'imagina qu'elle était dévote, et voulut, sinon la remarier avec le bon Dieu, du moins établir entre elle et Jésus une sorte de liaison intime, dont il aurait la confidence. Mais elle ne fut pas sensible à ces pieuses avances; elle se refusa aux chuchotements du confessionnal, avertit le curé du budget dont il pourrait toujours disposer en faveur des pauvres, et ne mit pas les pieds à l'église.

Elle avait eu un salon brillant, littéraire, qu'elle alimentait, comme il faut, par d'excellents dîners.

Son mari mort, elle congédia les arts, la poésie, et son cuisinier; elle s'en tint à une

excellente cuisinière, et fit entendre à ses hôtes d'autrefois qu'elle admirerait toujours volontiers leurs œuvres, mais qu'elle se sentait désormais trop maussade pour déguster leur esprit dans sa mousse, et qu'elle préférait le savourer lentement, à l'aise, dans la limpidité du livre.

Le dernier rapport qu'elle eut avec ses hôtes fut pour commander au peintre B... un portrait, en pied, de son mari, qu'elle fit placer sur un chevalet, dans son salon, et devant lequel, désormais, elle passa de longues heures en méditation.

Avait-elle tant aimé ce vieux mari, que tous les jeunes amoureux de sa belle fortune et de sa beauté lui fussent odieux ?

Avait-elle peur de s'abandonner à quelque caprice, et se retenait-elle désespérément à son veuvage, pour ne pas tomber dans une union indigne ?

Aimait-elle maintenant d'un amour jeune et immortel ce mort transfiguré, dont l'âme seule venait la tenter, depuis que le visage vénérable s'était évanoui, et s'enfermait-elle pour savourer tout à l'aise cette passion subtile ?

Les conjectures ne tarissaient pas. Il sem-

blait inexplicable que cette femme charmante, sensée, se fût ainsi condamnée à une séquestration absolue, sans un grand remords ou sans un subit affolement.

Un savant, un de ceux qui remplacent par trop de sagacité physiologique leur ignorance psychologique, fit devant moi une longue dissertation sur ce cas d'hystérie posthume, et débita des choses si atroces, — qu'il croyait fort spirituelles, sur le compte de la pauvre femme, — que je résolus de savoir à quoi m'en tenir et de venger une bonne fois, au moins dans ma conscience, cette femme charmante, de tous les commentaires qu'on se permettait sur son compte.

Je n'ai pas besoin de raconter la stratégie que j'employai; de dire comment je fis le blocus du château, comment je rétrécis peu à peu le cercle, jusqu'au jour où la place se rendit, c'est-à-dire où, sous un prétexte, la porte s'ouvrit et où je fus reçu par madame de V...

Nous nous connaissions depuis plus de vingt ans, et, une fois, nous avions disserté dans son salon sur la toute-puissance de l'amour. J'avais prétendu, contre elle, qu'on finit toujours par être aimé de l'être qu'on aime bien;

que si la volonté immuable, fixe, obstinée, perce les murailles, l'amour, qui doit être le cratère de toutes les volontés humaines, est un brasier invincible.

Elle m'avait contredit, avec un petit rire plus aigu que son rire habituel. Elle n'avait pas été convaincue, et puis nous n'étions plus jamais revenus sur ce sujet.

Elle y revint d'elle-même, quand, après lui avoir envoyé ma carte, je fus reçu par elle.

Je fus frappé d'abord de l'air de jeunesse qui rayonnait sur ce front de soixante ans. Il y avait une grande mélancolie répandue sur tous ses traits, mais une mélancolie vaillante qui s'entretenait elle-même et ne s'abandonnait pas. Les yeux avaient gardé leur flamme profonde et brillante. Le visage était pâle, mais de cette pâleur mate, immuable, qui ne tient pas au caprice de l'émotion, qui est l'effet et le reflet d'une tristesse résolue.

J'ai entendu dire souvent d'une grande dame de lettres qui avait eu des amours diverses, et qui avait enfermé tous ses souvenirs légers dans une prison de marbre, qu'elle avait la mine et l'attitude d'une vestale repentie. Madame de V..., qui n'avait eu vraisemblable-

ment qu'un amour dans sa vie, m'apparut, à plus juste titre, comme la vestale d'un feu mystérieux et sacré.

Elle me rappela, la première, notre discussion de jadis. Ce fut le Sésame de son cœur, qui, tout à coup, brusquement, s'ouvrit et me déconcerta par sa franchise.

Je ne tire aucune fatuité de cette confidence. Les faiseurs de romans sont comme les serruriers. Ils n'ont pas besoin d'être de grands artistes, pour avoir des trousseaux de passe-partout. On nous croit, de confiance, sur nos fausses préfaces et sur nos réclames, et, de peur d'être trop devinées par nous, les femmes nous en apprennent sur elles-mêmes, souvent plus que nous ne pourrions en découvrir.

Ce fut précisément ce qui m'arriva avec madame de V... et voici, sans plus de préambule, ce qu'elle me raconta :

« — Vous savez que je me suis mariée à vingt ans, mais vous ne savez pas que c'est moi qui ai demandé M. de V... en mariage ?

» J'étais une orpheline. Je n'ai jamais connu mon père, qui était mort de chagrin, après un grand désastre financier, lorsque j'avais six mois. Ma mère lui avait survécu deux ans, et

était morte d'une lente maladie. J'étais sans parents en position de me soutenir, de m'élever. M. de V..., marié alors et dont la femme était un peu parente de ma mère, se chargea de moi, me fit élever avec soin, et, quand je fus en âge d'apprendre, me plaça au couvent.

» Vous savez qu'il était riche et qu'il était bon ; mais vous ne pouvez vous imaginer à quel point de tendresse, de faiblesse pour moi, il poussait la bonté. Devenu veuf, n'ayant pas d'enfants, il se consacra à moi tout entier. J'étais le but, le souci, l'ambition, le luxe de sa vie. Il avait une âme haute qui m'entraînait, dès que je pus m'élever, et qui s'abaissait pour moi à des enfantillages adorables.

» Comment ne l'aurais-je pas chéri ? Je ne sais pas quand je commençai à l'aimer. Cet amour eut-il un commencement ? Je n'avais que lui, je ne voyais que lui au monde. Je ne prenais pas garde à son âge, puisqu'il prenait le mien. Le premier sentiment d'une jeune fille est souvent l'amour d'un homme vieux. Pour moi, ce devait être l'unique passion de ma vie.

» J'étais sortie du couvent depuis dix-huit mois et je voyageais avec lui, quand, un jour,

à Naples, en descendant du Pausilippe, il me dit :

» — Savez-vous, mon enfant, qu'il est bientôt temps de vous marier ?

» Je tressaillis, je pâlis, et, comme ma pâleur l'étonnait, il voulut savoir si je n'avais pas quelque secret. J'assemblai mon courage; j'avais un fond de gaieté naturelle qui se dégageait toujours vite des accès de tristesse.

» — Oui, j'ai un secret, lui dis-je avec audace.

» — Voulez-vous me le confier ?

» — Oui, puisque vous ne le devinez pas.

» Il eut un sourire hésitant :

» — Parlez !

» Je lui pris les mains et, sans embarras :

» — Je ne me marierai jamais, lui répondis-je, si vous ne voulez pas être mon mari.

» Il jeta un grand cri, me regarda avec stupeur ; on eût dit qu'il me trouvait folle.

» — Vous n'y pensez pas, mon enfant, balbutia-t-il, j'ai cinquante ans.

» — Eh bien, repartis-je, vous vieillirez avec une femme jeune.

» Il hocha la tête, des larmes lui vinrent aux yeux. Il ne répliqua pas. Je crus qu'il pensait à sa femme morte. Quant à moi, j'étais

soulagée par ce grand aveu. J'en étais fière; j'en attendais le résultat infaillible. Je croyais naïvement à votre théorie... J'attendis huit jours, pendant lesquels la vie fut contrainte et triste. Nous nous parlions avec une douceur infinie, de peur de nous blesser.

» Enfin, au bout de huit jours, M. de V... très ému, très agité, retenant mal ses larmes, me dit :

» — Si je vous prenais au mot, ma chère enfant, nous tenterions l'un et l'autre une grande épreuve.

» — Je n'ai pas peur.

» — C'est moi qui tremble !

» Il me contempla avec compassion et murmura :

» — Pauvre petite !

» — De quoi me plaignez-vous, vous qui m'avez tout donné ?

» — Ah ! je vous donnerais volontiers ma vie...

» — Je ne vous demande que cela, lui répondis-je en riant, le cœur serré.

» — Si j'étais certain, reprit-il, que vous ne m'accuserez jamais, que vous ne chercherez jamais à savoir...

» — Je vous jure, monsieur Barbe-Bleue, lui dis-je, en l'enlaçant de mes bras, que je n'ouvrirai jamais l'armoire défendue. Vous pouvez me confier vos clefs.

» Il frémissait ; il se dégagea doucement, et me prenant les mains :

» — Eh bien ! soit, je vous épouserai ; mais...

» — Pas de mais ! Je vous obéirai en tout.

» Il me baisa au front, comme il faisait depuis que je n'avais plus dix ans, et notre mariage fut décidé.

» Je n'avais pas songé qu'il était très riche et que je n'avais rien. Je m'aperçus de cette inégalité quand, au jour du contrat, il me fit donation de tout ce qu'il possédait... Il y eut une belle cérémonie... Ce fut tout. Je rentrai, mariée, dans ma chambre de jeune fille... Mon mari ne vint pas m'y trouver... Le lendemain, il m'accueillit comme sa pupille... et ce fut ainsi pendant vingt ans.

— Quoi ! m'écriai-je ; pendant vingt ans ?...

— Oui, reprit madame de V... avec une faible rougeur et la bouche tremblante, je fus sa femme de nom, et je ne fus que cela. Mon ingénuité s'étonna d'abord, sans se scandaliser ;

ma fierté souffrit et saigna; mon amour enfin se révolta, lutta, autant qu'on pouvait lutter contre cette volonté douce, qui me désarmait d'un sourire... Au bout de quelque temps, j'essayai de l'interroger; il devenait grave, triste; j'avais peur de l'affliger... Tout ce que la ruse d'une femme aimante, dans la plénitude de la vie, peut inventer, je le tentai. Il resta vingt ans le frère aîné, le tuteur charmant, inflexible. Jamais sa bouche ne descendit de mon front qu'elle bénissait. Intimidée, mais soumise, je cachai au monde ce veuvage, cette virginité contrainte. Je ne pouvais ni haïr ni tromper cet homme que j'aimais inutilement; je regardais comme une bassesse de le rendre jaloux; je finis par me sentir plus coupable que victime. C'était moi qui avais voulu, malgré lui, ce mariage stérilisé par un secret. Je lui cachais ma souffrance, mais il souffrait plus que moi. Il lui arriva plus d'une fois de murmurer, dans l'adieu du soir: — Patience, mon enfant! cela ne sera pas long! — Il se consumait. Je m'imaginai que l'amour lui était défendu comme la mort certaine... Ah! vous vous étonniez, parfois, n'est-ce pas, de ce que vous appeliez mon scepticisme, de mes railleries? C'est

que je n'étais pas toujours assez forte pour rester calme, indifférente... Je ne vous raconterai pas ce supplice de vingt ans... Imaginez-le avec ses détails et faites-en un roman, si vous voulez. Quand M. de V... mourut, sans avoir rien dit de son secret, je trouvai le mot de l'énigme dans une lettre à mon adresse. Il était mon père. Comment ne l'avais-je pas deviné ? Il avait été l'amant de ma mère, et celui dont, jeune fille, je portais le nom, s'était tué de douleur. Ma mère était morte de repentir. Si M. de V... avait consenti à m'épouser, c'était pour me transmettre plus facilement sa grande fortune ; on dit que M. Récamier en avait fait autant pour la belle Vierge dont M. de Chateaubriand a paré sa chapelle. Voilà le secret de ma destinée... M. de V... s'était bien repenti, et il me demandait pardon de cette supercherie, pardon de sa faiblesse, pardon de cet amour paternel que je devais méconnaître, accuser, et qui entretenait en moi un amour humain, ardent, mais pur. Cette découverte m'a foudroyée. Mon deuil s'enveloppa d'une sorte d'horreur, comme si j'étais sortie veuve d'un inceste. Je pleure cet excellent ami ; je n'ose m'abandonner à mes regrets, de peur de les

sentir sacrilèges, et je me dis pourtant que j'ai été trop sincère, trop forte contre moi-même, pour avoir été sacrilège. J'ai des remords, sans avoir été coupable, et j'ai souffert longtemps de ce veuvage qui devait rester chaste, comme l'avait été ma vie. Il me semblait que je me serais déshonorée et que je serais devenue incestueuse, si j'avais demandé à un second mari ce que le premier m'avait refusé. Comment vous dirais-je cela?... Je voulais brûler, dans une méditation solitaire et implacable, ce feu du désir inassouvi qui n'aurait pas raison de moi et que je finirais bien par éteindre!... Aujourd'hui, je suis vieille, maîtresse absolue de mon cœur. Le feu sacré n'est pas aussi éteint que je le voudrais; mais il ne flambe pas. Ce n'est plus une torche, c'est une veilleuse. Elle éclaire mes lectures. On me calomnie; cela me plaît. On fait toute sorte de contes sur moi; que m'importe! Ma solitude a été une précaution que j'ai prise contre moi, autant que contre la curiosité des autres. Maintenant que je n'ai plus peur de rien, j'ai envie d'avoir un salon à Paris, l'hiver prochain, et d'inviter quelques amis à la campagne. Personne ne me ferait plus la cour, n'est-ce pas?

Je baisai la main de cette vieille, embaumée de jeunesse, de cette femme adorable qui avait été seulement adorée, et, comme je racontais son histoire à une coquette de mes amies qui n'a pas eu à se plaindre de la même infortune :

— Croyez-vous, soupira-t-elle, qu'elle ait été bien malheureuse? Elle n'a pas connu l'humiliant supplice de n'avoir plus que des cendres dans le cœur, et d'éprouver la rage de souffler dessus, de temps en temps, par vanité, pour y chercher une étincelle qui n'allume rien !

10 août 1884.

LA QUESTION DE L'ALCOVE

On ne connaît pas assez les gaietés cachées dans la statistique et l'économie politique.

Ces jours-ci, dans une réunion d'économistes, déclarée grave, parce qu'on s'y pinçait sans rire, et qui était à mourir de rire, précisément à cause de la gravité des bons vivants de tous âges qui la composaient, on parlait de la dépopulation de la France.

Il est certain que la France se dépeuple, lentement il est vrai, mais régulièrement.

On a beau ne mourir qu'à la dernière extrémité, il y a toujours un nombre à peu près égal de gens qui s'en vont, et un nombre, de plus

2.

en plus rare, de gens qui arrivent. Encore, faut-il reconnaître que dans ce chiffre insuffisant de naissances, les filles sont en majorité. Or, si, dans l'état actuel de la science, la femme est, jusqu'à présent, nécessaire à la reproduction, on n'a pas trouvé davantage le moyen de se passer de l'homme comme agent reproducteur. Mais comment les mâles, qui tendent à s'admirer beaucoup plus qu'à se rendre utiles, pourront-ils suffire à cet excès d'élément féminin ?

Les plus braves n'y résisteraient pas, et la bravoure baisse tous les jours et toutes les nuits.

« — Messieurs, s'est écrié l'économiste qui faisait l'exposé de cette situation inquiétante, un empereur philosophe léguait au monde cette sublime devise : *Laboremus !* C'est le mot de la vie moderne. Travaillons à multiplier la vie, donnons le bon conseil... »

L'orateur fut interrompu par un célibataire qui frise les cheveux de sa soixantaine :

— Donnons l'exemple : cela vaut mieux !

On applaudit ce trait d'un homme pratique. Il s'étendit sur toute l'assemblée comme une nappe de lumière qui fit étinceler les crânes chauves et ruisseler les chevelures druidiques. Je remarquai un membre de l'Institut, agitant

ses doigts osseux, comme un Italien qui joue à la *mora* et semblant faire à son voisin, de cette manière, une énumération dont celui-ci paraissait émerveillé.

D'autres, plus discrets, se contentaient de sourire avec une fatuité voilée. Ce fut un instant charmant. La statistique effeuillait des marguerites et l'économie politique humait des roses.

— Messieurs, reprit l'orateur, après un éclair de pamoison personnelle, rappelons la France aux sentiments virils. A Sparte, la République punissait de mort tout citoyen incapable, qui ne procréait pas de citoyens...

— En êtes-vous sûr? demanda une petite voix flûtée.

— Nous ne sommes pas à Sparte ! ajouta un aimable septuagénaire qui a des cheveux blonds depuis dix ans. Nous sommes à Athènes.

— Manquons-nous donc de belles Athéniennes? riposta l'orateur.

Un écrivain rural, chargé du sport dans un grand journal, se leva et dit :

— Je propose qu'une exhortation soit adressée à la ligue des patriotes, pour qu'elle devienne la ligue des étalons.

Cette saillie naturaliste fit passer un frisson dans l'assistance entière. Si les esprits académiques furent choqués, d'autres furent singulièrement émoustillés, et, à travers de petits murmures, on entendit des hennissements.

Le premier orateur reprit son discours.

— Quel encouragement la société donne-t-elle à la reproduction humaine? On a supprimé les tours : ce qui augmente le nombre des infanticides ; on s'oppose à la recherche de la paternité : ce qui décourage les filles-mères. Quant aux accouplements légitimes, tout conspire pour les rendre improductifs, le préjugé, la mode, le costume, le budget, les mœurs, le tempérament, le logement et la littérature. Je m'en tiens à ces deux derniers ennemis de la femme qui représentent et résument tous les autres. On bâtit partout des maisons superbes, surtout dans les quartiers déserts, où la vie est lente à s'échauffer ; mais, dans ces palais, quelle part réserve-t-on à la *nursery ?* Tout y est commode pour la vanité des réceptions ; il faut usurper sur le programme des fêtes, pour trouver la place d'un bébé. Les architectes ne prévoient jamais la famille, et sont dans le

mouvement, ou plutôt dans les idées de stérilité. Madame a son boudoir; Monsieur a son fumoir; où les enfants pourraient-ils avoir leur berceau? Quand on se marie, on choisit le nid le plus coquet pour deux, strictement, et le tapissier arrange si bien les choses, que ce serait un meurtre de les déranger; on préfère le meurtre des innocents. Si, par étourderie, un enfant survient, on lui fait maussadement sa place, ou bien on déménage, en jurant de s'en tenir à cette seule corvée. L'alcôve conjugale est devenue un endroit redoutable que l'on évite, que l'on fuit, que l'on tend à supprimer. Les livres, les journaux, les théâtres, par leurs théories et par leurs récits, semblent s'être donné pour but de détourner la femme du rêve d'être mère, et le mari du devoir de la paternité.

— Vous exagérez, cher confrère! glapit un interrupteur, qui passe pour avoir donné son nom à trois enfants de trois pères.

— Ah! j'exagère! Je citerai des faits. Vous connaissez le théâtre du Gymnase?

— Oui, oui!

— Vous savez que ce théâtre était autrefois celui de la morale, de la famille?

— Oui, oui !

— On l'avait appelé le théâtre de *Madame ;* il faudrait l'appeler le théâtre de *Monsieur*, du monsieur du dix-neuvième siècle, égoïste et solitaire. On y fait la propagande du célibat dans le ménage.

— Oh ! oh !

— Qui de vous a vu jouer *le Maître de Forges ?*

L'assistance, en chœur :

— Moi, moi !

— Voulez-vous me donner la morale de ce grand succès, sinon qu'il ne faut coucher avec sa femme que quand elle est revenue de ses préjugés ? Autrefois le mariage était le but ; on posait le problème d'une union à contracter ; on s'arrêtait à la nuit de noces. Maintenant c'est la nuit de noces qui est le sujet. Comment se passera-t-elle ? A quelle heure commencera-t-elle ? Nous assistons au désir de l'un, aux répugnances de l'autre. On intéresse les jeunes filles au débat, et on leur enseigne comment le devoir est une question de convenance. Elles peuvent, dans l'entr'acte, faire des paris entre elles sur la question de savoir si le monsieur sera bientôt l'homme de sa femme ! Voilà la pièce la plus honnête de ce

temps-ci, et je ne serais pas étonné que l'Académie lui décernât un prix de vertu. On ne fait plus que des comédies sur l'inconvénient des nuits de noces. Passe encore pour la tragédie et le drame ! depuis la *Nonne sanglante*, on savait qu'il y avait toujours place dans la ruelle d'un lit pour un fantôme sanglant. Les noces d'*Attila*, *Garin*, racontaient ces mésaventures, sans en tirer des théories. M. Sardou, dans *Daniel Rochat*, le premier, a suscité les bégueuleries sentimentales, sous le prétexte religieux.

Le plus jeune, ou le plus âgé des économistes présents, se leva tout à coup :

— Vous calomniez M. Sardou : il n'y a pas d'académicien qui pousse davantage à la consommation du mariage. Il a écrit spécialement la préface d'un excellent *Manuel expérimental de l'amour* : on y enseigne l'art de l'émotion...

— J'ai lu ce livre, reprit l'orateur, en rougissant et avec ironie, je sais qu'on le recommande comme le livre préféré des tables de nuit; mais je défie M. Legouvé d'en faire la lecture à haute voix, dans une conférence sur les pères et leurs enfants. Ce n'est pas le caté-

chisme du mariage; c'est celui du plaisir... En tous cas, je pense qu'au point de vue de l'économie sociale, son action sera insuffisante. Mais dans quel temps vivons-nous, s'il est nécessaire de faire des livres d'enseignement sur la seule chose qui n'ait pas besoin d'être prouvée ? Après *Daniel Rochat*, après *le Maître de Forges*, la thèse sera reprise et augmentée, n'en doutez pas, puisqu'elle est applaudie des hommes et puisqu'elle fait pleurer les femmes. Voyez les romanciers ! ils sont tous coalisés contre l'alcôve. Autrefois, les romans finissaient par cette bénédiction : « *Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants.* » A quelle œuvre naturaliste peut-on ajouter ce dénouement moral, consolant et fécondant ? La nouvelle école déclare ne rien devoir à l'imagination et, s'il fallait l'en croire, elle ne mettrait en usage que les notions de la statistique, de l'économie politique, de la gymnastique. Or, que voit-on dans ces tableaux soi-disant naturels ? Des hommes qui ont peur d'être hommes. Citez-moi dans tous ces romans un être viril, aimant, énergique, patriote, conjugal, paternel ! On veut des vengeurs de la France ; citez-moi un seul Français, dans ces livres, que vous

puissiez souhaiter pour fils ou pour gendre? Des avachis qui se vautrent, des névrosés qui ont peur de vivre! L'amour, quand on en parle, est devenu une animalité malfaisante. On inspire l'horreur de la maternité par une description écœurante de la grossesse et de l'accouchement. La pudeur de Virginie est le cauchemar d'une vision monstrueuse de Paul tout nu. On souille le premier berceau de l'Éden; on empuantit l'alcôve. Lisez ce qu'écrivent les héroïnes de ces romans sur leur nuit de noces. La simplicité du mariage est raillée. Ce mystère que la Bible glorifiait de ces mots profonds: *ils se connurent*, est devenu un passe-temps révoltant que l'on ne veut plus connaître. On dirait qu'il y a un projet de grève, dû à des impuissants exaspérés, pour pousser à l'impuissance universelle, pour dépeupler la France. On parle de la revanche!...

— Non, non, on n'en parle plus.

— C'est vrai, on n'en parle plus guère, et ceux qui font des livres pour prouver que tout est une comédie, n'en parlent pas. Mais si on en parlait, savez-vous ce qu'on devrait dire? C'est que les peuples gaillards sont les peuples vaillants; c'est que la victoire reste, non pas

aux plus nombreux canons, mais aux plus nombreuses familles. Je ne m'en tiens pas seulement à ce lieu commun que plus il y a d'hommes, plus il y a de soldats; j'entends que plus il y a de familles, plus il y a d'amour patriotique; que plus il y a de foyers, plus il y a de courages. Ce n'est pas en stérilisant l'amour dans les Français et les Françaises, qu'on fécondera la France. J'aimais mieux Paul de Kock, Messieurs!... il ne décourageait personne, et, dans *la Pucelle de Belleville*...

Je n'ai pas entendu la fin. Je craignis que de Belleville l'orateur n'allât à Orléans. Le voyage eût été long.

J'ignore les conclusions de l'assemblée. A-t-on proposé des primes d'encouragement aux ménages qui ont beaucoup d'enfants? Va-t-on organiser une exposition des produits de l'industrie conjugale? Je n'en sais rien. Mais j'ai appris qu'à la suite de cette séance d'économie politique, chaque membre marié s'était fait un plaisir de raconter le soir à sa femme cette discussion, et de lui faire hommage du vote résolu dans la séance.

Août 1884.

LES ABSENTS ONT-ILS RAISON?

— Est-il vrai, Monsieur, qu'on ne puisse pas obtenir le divorce contre une femme ou un mari absents, uniquement parce qu'ils sont absents ?

— Je crois en effet, Madame, que ce motif seul ne suffit pas. L'absent peut revenir, expliquer son absence...

La femme qui m'adressait cette question secoua doucement la tête et, avec une tristesse profonde :

— Combien d'années faut-il attendre ? Il y a des circonstances où l'attente est presque impossible !

Elle se tut, passa son mouchoir sur sa figure, eut deux ou trois soupirs, et parut aussi gênée de ma réponse que de sa réplique.

Je ne suis pas fort en jurisprudence, et, bien que la question du divorce m'ait beaucoup intéressé, je ne connais pas toutes les façons de s'en servir.

Je crus toutefois, en matière de consolation, devoir faire entendre à ma visiteuse que si l'absence du mari, en se prolongeant ou en se maintenant, par des circonstances absolument volontaires, prenait un caractère d'offense, les magistrats, qui sont en général des hommes, surtout quand ils ont à prononcer sur le sort des femmes, sauraient bien trouver le moyen de prononcer le divorce.

— Ah ! vous croyez ? me demanda la pauvre femme avec une lueur d'espoir, aussi douloureuse qu'une lueur de martyre.

Avant d'écouter le récit que ma visiteuse se préparait visiblement à commencer, je la regardai avec plus d'attention.

C'était une femme de quarante ans, douce de visage plutôt que jolie, touchante plus que séduisante, fatiguée, mais non lasse, les yeux creusés par les larmes ou les veilles, mais bril-

lants de courage, la bouche petite, sans malignité, rétrécie par habitude de retenir les mots, le souffle de douleur. Elle était simplement mise; mais de cette simplicité qui est de tous les états, sans trahir une déchéance.

Je lui demandai pourquoi elle s'adressait à moi plutôt qu'à un avocat.

Elle m'avoua, sans en rougir, comme une honnête femme qu'elle semblait être, qu'elle lisait régulièrement mes historiettes, qu'elle avait été frappée d'une sorte de similitude entre sa situation et celle que j'avais décrite dans *Un mari de trop;* que l'histoire de cette femme remariée, pour s'être crue veuve et voyant revenir le mari qu'elle n'attendait plus, l'avait alarmée, et qu'elle venait causer avec moi, non comme avec un homme de loi, mais comme avec un homme d'expérience, un père de famille, etc. etc.

Je fus obligé d'interrompre les bonnes et flatteuses raisons qu'elle me donnait de sa visite ; elles auraient fini par me sacrer centenaire, tant elles insistaient sur mes cheveux gris et sur le reste.

Après ces politesses, débitées d'ailleurs en excellents termes, la dame me conta son histoire

qui, avant peu, sera répétée devant les juges.

« Je me suis mariée, Monsieur, en 1865, à un ingénieur civil. J'avais une dot qui n'était pas une fortune, mais qui pouvait être le point de départ d'une fortune, si elle était employée par mon mari avec prudence et avec tact. J'étais orpheline, ou plutôt, Monsieur, comme je ne veux rien vous cacher, et comme mes souvenirs d'enfance solitaire ont aujourd'hui une influence sérieuse sur ma vie, je vous avouerai que je n'ai jamais eu le droit de nommer ma mère et que je ne sais pas quel nom je pourrais donner à mon père. Je suis née dans un hôtel fort aristocratique du faubourg Saint-Honoré. Ma mère était la femme d'un officier supérieur; il était impossible qu'elle pût faire accepter ma naissance par un mari absent depuis plus d'une année. Après une longue maladie feinte par ma mère, et avec la complicité d'un médecin, je fus emportée, la nuit, hors de l'hôtel, sans que personne, hormis la femme de chambre, se doutât de ce qui s'était passé. Cette femme de chambre m'éleva, passa pour ma tante. Elle avait quitté le service de ma mère ; on lui faisait tenir l'argent nécessaire à mon entretien, plus tard à mon instruction, et,

sur les économies faites par elle, ou venues peut-être de ma mère, elle m'amassa la dot qui me permit de trouver un mari. »

La visiteuse avait débité tout cela simplement, sans embarras, sans inflexion destinée à la faire plaindre, comme on donne des explications nécessaires.

« Vous comprenez, Monsieur, qu'ayant passé six ans dans un couvent, sérieuse par caractère et par fatalité, soupçonnant la solitude de ma vie, avant d'en avoir reçu la confidence, apprenant tout à coup, à dix-neuf ans, que ma mère vivait, et, devenue très pieuse, mettait pour condition à une entrevue, sinon à des relations régulières, que je prisse le voile ou que je me mariasse à un mari que le curé de la paroisse me présenterait, je n'hésitai pas longtemps. Je sortais du couvent; je ne voulais pas y rentrer. J'avais en moi un besoin d'aimer que je pris pour la vocation du mariage; mais qui était surtout la vocation de la maternité. J'épousai, avec une bonne volonté de tendresse infinie, l'inconnu de bonne façon et de bonne éducation que l'on me présenta. Je le savais ambitieux, j'eus de l'ambition pour lui... Ma mère était tombée malade quelques jours avant

mon mariage. Si j'avais accepté mon mari, uniquement pour satisfaire un pacte réclamé, j'aurais été déçue; car je ne vis pas ma mère; je n'eus pas le droit de suivre ses funérailles, et ma première visite fut à son tombeau. »

Après un petit silence, la narratrice continua :

« Je vous ai dit que nous avions de l'ambition. Je voulais que mon mari devînt célèbre. J'avais l'orgueil d'un ménage glorieux, pour que son éclatante pureté rachetât de toute façon l'adultère de ma mère. En deux ans, j'eus deux enfants, deux filles. Ce fut toute la richesse conquise. Mon mari, trop aventureux, compromit, perdit ma dot, s'engagea même au delà de ses ressources et de ses forces; si bien qu'un jour, il m'avoua notre ruine absolue, et, pis que cela, sa déconsidération comme ingénieur. Il n'avait rien fait contre la délicatesse et l'honneur; mais, en se lançant dans des inventions mal étudiées, en se hasardant follement dans des entreprises chimériques, il s'était acquis un renom ridicule. Paris, la France, lui étaient devenus impossibles. Il parla d'aller en Amérique ; un de nos amis qui avait fait fortune à New-York l'exhorta à

partir... Je consentis à cette séparation. Pourquoi ai-je consenti ?... »

La visiteuse passa la main sur ses yeux, moins pour essuyer des larmes que pour leur barrer le passage, et reprit fermement :

« Je voulais partir, Monsieur, avec mon mari. Mais je nourrissais ma seconde fille. Il me fit observer que le voyage, dans ces conditions-là, était une imprudence. Tout au plus, ma fille aînée pouvait-elle affronter la fatigue de la traversée. Dès qu'il serait installé, dès qu'il aurait, avec les références qu'il emportait d'Europe, trouvé une occupation, il m'appellerait et j'irais le rejoindre. Ce qu'il disait là était raisonnable ; mais ce que je fis précisément pour fortifier et récompenser sa raison, ne l'était pas. J'avais une secrète terreur de le laisser partir seul... J'imaginais avec trop de présomption que ma conscience veillait sur la sienne. Hélas ! j'avais bien prouvé mon inutilité. Je demandai à celle que j'appelais ma tante, qui m'était absolument dévouée, de partir à ma place. Mais la société de cette vieille fille eût été sans prétexte... elle me dit qu'elle consentait, à condition qu'elle emmènerait ma fille aînée ; je pouvais la lui

confier, si je pouvais m'en séparer. Le croiriez-vous, Monsieur? je n'hésitai guère. Je prévoyais une séparation de quelques mois. Ma tante s'occupait déjà de ma fille... Je crus que les petits yeux bleus de mon enfant emporteraient avec eux le regard constant de ma tendresse; qu'ils veilleraient mon mari; qu'ils le conseilleraient, qu'ils le défendraient. Ah! si vous saviez quelles recommandations mes baisers déposaient, avec mes larmes, sur le front, sur les yeux, sur la bouche de mon enfant!... Je m'exaltai par l'idée de ce sacrifice... Ils partirent tous les trois!... En attendant l'heure de les rejoindre, je voulus travailler. Je donnai des leçons de musique dans le couvent où j'avais été élevée; j'organisai des cours chez moi... Je pensais bien que tout cela était provisoire; mais les premières lettres que je reçus de mon mari et de ma tante m'engagèrent à fortifier et à augmenter ces ressources. Ma tante avait une petite rente que je croyais intacte. J'appris trop tard qu'elle l'avait engagée en secret pour mon mari, lors des dernières entreprises de celui-ci, et pour m'épargner. Elle en dépensait le reste à New-York. Elle fut forcée de m'avouer cela; alors, Monsieur,

je redoublai de travail, d'efforts, et tous les mois je prélevais, sur le produit de mes leçons, les trois quarts de la somme pour les envoyer à mes chers exilés... Cela dura près de deux ans... Un jour, je reçus une lettre de mon mari qui m'annonçait la mort de ma *tante*. Il ne lui restait plus rien à donner; elle s'était sentie vaincue et s'était couchée pour toujours... Mon premier mouvement fut de partir. Ma fille! elle me tendait les bras! Que ferait mon mari avec une enfant de quatre ans et demi? Mais comment partir? Précisément, à cette heure fatale, la guerre était dans toute son horreur, mes leçons avaient diminué. Il fallait attendre encore. Mon mari me donnait de bonnes assurances; il allait commencer une grande affaire... Je ne partis pas... Je continuai à envoyer tout ce que je pouvais... jusqu'au jour où le cher argent que j'avais adressé là-bas me fut renvoyé, avec l'avis que le destinataire était parti, sans savoir où il allait. »

— Et votre enfant? m'écriai-je, en interrogeant la visiteuse.

— Ah! Monsieur, vous me comprenez! Ce fut mon premier cri. J'eus pendant quelque temps l'illusion que mon mari était en route

pour revenir... Tout en suppliant pour qu'on fît des recherches, pour qu'on m'envoyât des renseignements, je l'attendais. — Ce sera la misère, pensais-je. Mais, du moins, nous serons réunis. — Je ne l'attendis pas longtemps. J'appris, par la légation des États-Unis, que mon mari était parti avec une femme, sa maîtresse; qu'on ne savait pas ce qu'était devenue sa petite fille, qu'il était bien certain qu'elle n'avait pas été vue au départ du couple, et que celui-ci n'avait pas laissé de traces... Je ne devins ni folle, ni malade, Monsieur, parce qu'il y a dans le cœur des mères un lien qui ne se rompt qu'à la mort, et que, le sentant vibrer, je me dis: Ma fille n'est pas morte! je la retrouverai!...

— L'avez-vous retrouvée? dis-je vivement à la pauvre mère.

— Mais oui, Monsieur, me répondit-elle avec un sourire, puisque je vous ai annoncé que j'avais deux enfants.

» En effet, j'avais oublié ce détail des renseignements préliminaires.

» Fallait-il partir? Le pouvais-je? Que ferais-je là-bas, misérable, sans appui, sans argent? Je me mis en quête de toutes les familles américaines à Paris; j'allai les voir, les sup-

plier. Je sentais que ma fille vivait; mais où était-elle? Il y eut des annonces dans tous les journaux américains. Ah! Monsieur, quel supplice! On l'entretenait par de fausses joies, par des traces incertaines; mais, ce que je ne demandais pas, ce que je ne demandais plus, c'étaient des nouvelles de mon mari, et on m'adressait, non pas sur sa résidence actuelle, mais sur sa conduite passée, des renseignements effroyables. Ma *tante* avait dû mourir de chagrin devant tant de honte. Son activité et son ambition étaient devenues la fureur du jeu. Il avait voulu mener la grande vie américaine, sans ressources, jusqu'au jour où une aventurière l'avait prise dans son filet; et l'avait entraîné? où?... Que m'importait sa destinée, pourvu que j'eusse ma fille! Cet homme qui m'avait épousée pour ma petite dot, en feignant un sacrifice de fierté, à cause de ma naissance, cet homme qui m'avait menti, qui m'avait trompée, qui n'avait pas eu pitié de sa petite fille, qui n'avait pas eu de remords devant le pur miroir que je lui avais confié, pour qu'il pût y mirer son cœur, cet homme, je l'ai retranché de ma vie; il n'y rentrera plus. Mais ma fille!... Le croiriez-vous,

Monsieur, les recherches durèrent cinq ans. Au bout de cinq ans, j'appris que la chère petite avait été recueillie dans un couvent de religieuses françaises assez loin de New-York. On ne lisait pas les journaux dans le couvent, on n'avait rien su des réclamations. Presque en même temps, je recevais une lettre au bas de laquelle ma petite fille de dix ans avait écrit une ligne et signé de son nom : une religieuse qui devait revenir en France me l'amènerait au Havre. C'est là que j'allai la recevoir, la chercher, l'embrasser. Vous la verrez, Monsieur. On dirait que ce vent de malheur et que ces souffles de la mer l'ont fortifiée... Son innocence m'a révélé bien des choses... Elle se croyait perdue à jamais. Elle ne se souvenait de moi que comme d'un rêve; il y avait si longtemps ! elle était si petite quand on l'avait emportée de France ! Depuis son retour, Monsieur, j'ai travaillé avec courage, avec succès, heureuse par mes enfants. Mon aînée a dix-huit ans. Jusqu'à cette année, je redoutais le retour de mon mari. Je voudrais n'avoir plus à le redouter. Je voudrais que la loi du divorce, qui a été faite pour les mères, me protégeât, et, si jamais

cet homme passe devant ma porte, lui interdît d'en franchir le seuil. Est-il mort? Je n'en sais rien. Je suis sûr qu'il est dégradé, avili. J'en aurai pitié, si je le rencontre jamais, quand il n'aura plus de droit sur moi. Mais, je vous le demande, le divorce, tel qu'on l'a voté, ne serait-il pas une mystification cruelle, s'il refusait de me rendre libre sous le prétexte que mon mari n'est qu'absent? Ah! l'absence de l'amour, de l'honneur, du devoir, ce n'est donc rien? Je veux ma liberté. Pour marier ma fille à d'honnêtes gens, il faut qu'on n'ait plus à craindre le retour de ce père prodigue.

Après une courte interruption, ma visiteuse reprit :

« Ce n'est pas pour moi que je plaiderais; cette liberté que je réclame, je pourrais, je vous l'avoue, l'aliéner sans le moindre péril. Ces longues années d'abandon et de travail ont eu des témoins, et un vieil ami, qui voudrait un prétexte pour doter mes filles, me demanderait ma main, j'en suis certaine, le jour où je ne serais plus mariée à ce fantôme errant. Mais je suis résolue à refuser. C'est le vœu, le sacrifice que je fais à Dieu, s'il me délivre. Je me suis mariée par vocation maternelle, je

resterai seule par fidélité maternelle. On ne pourra effleurer d'un reproche d'égoïsme ou d'intérêt la requête que j'adresserai à la justice. Dites-moi, Monsieur, si j'ai des chances d'obtenir mon divorce ?

— Certainement ! m'écriai-je. L'abandon de votre fille est un attentat qui suffira.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

Elle partit rassurée ; mais, au fond, je n'étais pas aussi certain du résultat que je feignais de l'être. Il y a tant de façons de faire servir la loi à commettre des injustices ?

25 avril 1884.

PARLEZ AU CONCIERGE

J'ai reçu encore une confidence bien douloureuse à propos d'une menace de divorce qui grossit et noircit à l'horizon. Cette fois, le sort d'une famille honorable dépend de la vénalité ou de la générosité d'un concierge.

On supprime dans les maisons neuves l'avis charitable qui exhortait autrefois tous les visiteurs à *parler au concierge*. Ce n'était pas seulement une formule vague, pour que les nouveaux venus fussent renseignés sur la présence ou l'absence des locataires, sur l'étage où le visiteur devait sonner; c'était le conseil de la prudence, le *Cave canem* des anciens. *Prenez*

garde à la loge! disait l'écriteau. Parlez pour séduire ou pour n'être pas mordu.

Maintenant cette précaution n'est plus indiquée, et les parloirs élégants que la vanité moderne a établis à l'entrée des maisons neuves, en invitant à une visite, la rendent plus difficile. On pouvait dire un mot par le vasistas du concierge, tailleur, cordonnier, occupé de son état; mais c'est maintenant toute une conversation qu'il faut entamer avec le fonctionnaire installé dans un salon, qui vous offre volontiers un fauteuil. On redoute cette première visite; on passe devant le parloir, et l'on ne sait pas qu'en devenant plus mondaine, la loge transformée est devenue plus curieuse, plus railleuse, plus médisante.

Jeunes femmes qui allez à un rendez-vous ou qui en attendez, jeunes gens qui recevez des visites mystérieuses ou des correspondances parfumées, célibataires qui croyez avoir désarmé Cerbère, en lui confiant le soin de faire votre ménage, prenez garde! Parlez au concierge! Parlez à sa femme; parlez à sa petite fille qui sera peut-être un jour une grande dame; parlez à son fils qui sera peut-être un grand homme; parlez au chat qui fera son

rapport ; parlez aux murs qui ont peut-être un écho, et apprenez la situation épouvantable dans laquelle se trouve aujourd'hui une jolie femme, une femme charmante, dont le correspondant habituel négligeait de parler au concierge.

Madame G... a le malheur d'avoir pour mari un homme, fort estimable sans doute, mais qui passe pour être un peu rassasié des charmes et des vertus de sa femme.

Des vertus ? passe encore ; on se résigne à avoir l'âme immolée ; mais, quand on a trente ans, quand on est dans la fleur épanouie de sa jeunesse et quand on se rappelle avec quelle fatuité satisfaite le mari savourait cette fleur, on ne se console pas d'un oubli, d'un délaissement injurieux, pour la dernière ressource qui reste à une honnête femme, pour la dernière amorce en faveur du ménage : sa beauté.

Madame G... n'est pas coquette. Elle pourrait remplacer son cœur par un écrin ; se faire un cortège de soupirants sans conséquence, dont sa réputation ne serait jamais alarmée et qui remplacerait par l'encens d'une adoration vague, universelle, les parfums subtils et pénétrants, aujourd'hui évaporés, du bonheur domestique.

Mais, trop fière de son intelligence et de son

cœur pour se suicider d'une façon quelconque pour entrer dans la circulation mondaine, madame G... eut la téméraire pensée de se choisir un ami véritable, de s'en faire aimer et de mépriser le reste.

C'était là une imprudence. Toutefois la femme délaissée ne songea pas une minute à prendre pour confident un homme ou un jeune homme de son monde. Le hasard, un de ces pièges de la Providence qui sont la ressource des romanciers, pour rendre possible l'invraisemblable, lui fit découvrir un esprit, digne d'une meilleure fortune, dans un jeune homme que sa position subalterne, comme serviteur de son mari, semblait tenir éloigné d'elle.

Hélas ! mieux vaut descendre pour parler au concierge, que se baisser pour parler au secrétaire.

Lui l'avait vue si souvent soupirer, quand elle passait par le bureau de son mari, sans y être arrêtée, retenue par une caresse; *il* savait si bien que son patron la délaissait pour une haridelle de la galanterie, fortement ensellée et légèrement fourbue, qu'il eut bientôt le secret de ces soupirs.

Elle, qui le savait pauvre, honnête, assidu à

l'ouvrage, exploité par la vanité de son patron, *elle* avait bientôt découvert que ce jeune homme préparait maintenant l'esprit de son mari qu'elle inspirait et électrisait autrefois.

M. G... est un grand industriel, un homme politique, un beau parleur, un grand séducteur. C'est son secrétaire qui lui suggère des mots fins, des élans d'éloquence, et des prouesses d'imagination. Ce bon jeune homme est une sorte de coiffeur de l'intelligence qui met tous les jours ses papillotes à l'érudition, à la sagacité de M. G... On découvre fréquemment des intrigues entre des belles dames du monde et d'autres coiffeurs plus réels que celui-là.

Bref, nos deux isolés se rencontrèrent et se comprirent. Le roman va vite, quand il se sent la conscience pure. Il n'y a pas d'entremetteuse plus corruptrice que la vertu.

Jusqu'où s'éleva cette amitié? Se hasarda-t-elle involontairement dans les régions orageuses et enthousiastes d'où l'on ne peut plus redescendre à terre? C'est ce que j'ignore. Je garantis l'honneur du jeune homme, sa discrétion. C'est beaucoup; c'est peut-être l'essentiel en pareil cas. Je garantis les aimables vertus de la jeune femme, et la compassion qui les

aurait attendries, en les enveloppant de pitié caressante, ne les aurait pas diminuées, pour avoir ajouté un peu de remords à leurs épreuves.

Si j'en avais le temps, j'ouvrirais ici une grande parenthèse pour discuter sur les limites de l'adultère. Accaparer l'âme d'une femme mariée, n'est-ce pas aussi grave que de tendre des pièges à ses sens? Lui prendre le cœur, n'est-ce pas aussi dangereux pour elle que de lui prendre le corps? Un mari n'a-t-il pas autant de raisons d'être jaloux d'un confesseur que d'un amant, et la dénudation de la conscience, qui amène quelquefois l'autre, n'est-elle pas déjà un adultère quand elle se pratique au détriment du mari?

Cette question de psychologie conjugale nous entraînerait trop loin; d'ailleurs, elle sera peut-être traitée dans les plaidoiries, si le procès s'engage. J'en reviens à ces moutons qui s'enrubannaient eux-mêmes.

N'osant se voir très souvent, affectant de ne pas se parler de peur de l'espionnage immédiat des valets, ils commirent l'imprudence fatale de s'écrire. Que pouvaient-ils s'écrire? Tout et rien. Ils griffonnaient ces mille choses

ridicules et sublimes qui sont le langage des amoureux ; et, si chaste qu'elle soit, l'amitié d'une jeune femme et d'un jeune homme a toujours un ferment d'amour. On se racontait réciproquement les songes, les extases, les premiers secrets, et, plus hardis que de vive voix, ils osaient peut-être hasarder, par correspondance, ces serrements de main, et peut-être aussi ces doux et chastes baisers qu'on n'aurait jamais osé se permettre en réalité.

Depuis un an, cette affection honnête et qui se croyait modérée, soutenait madame G... dans son veuvage moral, quand une circonstance bizarre vint tout à coup dramatiser l'élégie.

Le jeune homme, commensal du patron, vivant chez lui, dans un élégant hôtel du quartier Malesherbes, avait pour son service personnel le concierge. C'était ce bonhomme qui brossait ses habits, cirait ses bottes, rangeait ses deux chaises et faisait le nécessaire.

Par malheur, ce concierge avait la malice d'un espion, avec la haine naturelle que ce serviteur d'un serviteur devait concevoir en bonne logique pour ce concierge de l'esprit du patron.

Le secrétaire, depuis surtout qu'il était le confident de madame G..., était muet et paraissait plus fier. Il scellait ses lèvres pour y retenir les baisers platoniques que la correspondance quotidienne y déposait. Si bien qu'en voulant trop garder son secret, il le fit pressentir.

Le concierge se douta de quelque chose.

Les billets écrits par madame G... portaient invariablement cette formule en post-scriptum : — *Brûlez ma lettre!* — Recommandation saugrenue. Pour brûler, il faut une flamme. Le secrétaire ne faisait jamais de feu dans sa chambre. Livrer à la bougie ces lignes adorées, c'était laisser une trace de cendres. Fallait-il donc enfouir cette précieuse correspondance dans l'abîme infect où la justice repêche quelquefois des cadavres en morceaux? Horreur!

Certainement madame G... eût mieux fait d'écrire : — *Mangez ma lettre!* — Le papier n'est pas une chose désagréable à avaler, en principe, surtout quand il est embaumé par l'écriture d'une femme aimée; l'estomac est un sanctuaire que l'émétique seul peut violer. Je sais bien que le bristol est plus coriace que

le papier pelure, et qu'une femme, même pour y pleurer, choisit plutôt le papier bristol que le papier pelure d'oignon. Mais, avec un peu plus de temps et en mâchant un peu plus, on arrive toujours à avaler la prose de celle qu'on aime.

Ces deux êtres purs et naïfs n'avaient pas songé à ce moyen préservateur. Peut-être que, si la jeune femme y eût songé, elle n'eût pas oser demander que son confident mît sur ses lèvres, entre ses dents, dans sa bouche, ce papier palpitant de tendresse. Lui, de son côté, se fût peut-être refusé, comme à un délicieux sacrilège que sa pudeur lui défendait, à cet engloutissement de la bien-aimée.

Donc, au lieu de brûler ou de manger la correspondance quotidienne, le secrétaire se contentait de jeter les billets froissés, réduits en pelotes minuscules, dans le seau destiné à recevoir son eau de savon, et jamais le naïf amoureux ne s'était si complaisamment savonné les mains pour épaissir l'eau floconneuse qui recevait le précieux dépôt.

Le concierge dragua le seau de toilette dès qu'il s'aperçut de la présence d'un papier. Tous les jours, il retirait délicatement de l'eau

les billets jetés ; il les faisait sécher soigneusement et en composait une liasse, un volume d'autographes qui est parvenu aujourd'hui à une belle dimension.

Quand l'album fut assez gros, notre concierge se présenta un jour à la porte du boudoir de madame G... et lui exposa la situation.

Il végétait dans une loge, tandis qu'il était fait pour briller au premier étage d'une maison confortable. Il avait un fils dont l'avenir l'inquiétait, une femme dont la santé exigeait des précautions : madame G... serait bien bonne de lui louer un bel appartement, de payer la pension de son fils et de faire entrer sa femme dans une excellente maison de plaisance, pour qu'elle s'y guérît. Si Madame hésitait, en concierge fidèle, il remettrait à Monsieur les lettres de Madame, lettres d'ailleurs déposées en lieu sûr.

Que l'on juge de la douleur, de l'effroi de madame G... Elle essaya de s'en tirer par la fierté ; elle voulut attendrir le misérable ; mais, après quelques tentatives, il lui fallut retomber sous la main ignoble et pesante du goujat qui la tenait par les ailes.

Voilà la situation d'une honnête femme im-

prudente qui n'a pas songé à faire faire du feu, même en été, dans la chambre de celui qui recevait ses confidences !

Comment sortir de cette étreinte ? Tout d'abord, la victime cessa d'écrire, désarma par ses libéralités les premières menaces du concierge ; mais les concessions faites augmentèrent les appétits. Voilà deux mois que la situation dure, et la charmante madame G... fait pitié. Pâle, inquiète, dans le monde, où elle veut aller plus que jamais, comme pour le prendre à témoin de ce qu'elle souffre, comme pour le gagner d'avance à sa cause, elle semble devenir coquette, parce que son désespoir lui fait quêter des sympathies.

Le secrétaire ne sait rien, s'étonne et se résigne.

Il serait capable d'étrangler ou de poignarder le concierge ; ce qui serait excessif. Le concierge, de son côté, redouble de prévenances et continue à filtrer ses eaux de savon.

Je n'insiste pas sur les détails. Il faudrait écrire un roman. Cette jeune femme, jolie, riche, adulée, prise au piège de son concierge ; cette fleur délicate dans ce pot ignoble ! Elle baisse la tête, quand elle passe devant la loge,

Les jours où elle ne rend pas un salut aimable à son bourreau, celui-ci va causer dans le voisinage et exprime quelques doutes sur la durée du ménage G...

L'écho rapporte, par la cuisine, par l'antichambre, ces médisances préliminaires à madame G..., qui tremble de plus belle, et qui rachète par un sourire gracieux son oubli précédent. On a offert une fortune à ce concierge, pour ravoir les lettres. Il accepte des acomptes, il ne veut pas accepter un gros lot définitif. Quelle est son ambition ?

Madame G... a fini par consulter un avocat, et celui-ci lui a donné, je crois, un bon conseil. Il faut mettre le pied sur ce serpent, l'étouffer dans sa vase, avouer tout au mari, le premier coupable, protester de son innocence, se faire un droit de la franchise même de son aveu et attendre.

Ou le mari, honnête, galant et estimant la femme qu'il néglige, la vengera et reviendra à elle, ce qui sera double triomphe ; ou bien, s'il est assez entraîné par son inconstance pour ne plus croire à l'innocence de sa femme, il sera mis en demeure d'accepter le duel d'une séparation et de divorcer.

C'est la liberté obtenue par une déchirure effroyable, ou la réconciliation dans l'amour.

Et le secrétaire ?

Il reste à son poste, ne se doutant pas du rôle délicat, ridicule ou sublime qu'il peut être appelé à jouer.

15 septembre 1884.

LA LIBERTÉ D'AIMER

Il paraît qu'au Texas il n'est pas permis à un blanc d'aimer une noire, autrement que pour en faire sa maîtresse; s'il a le malheur de l'estimer et de vouloir en faire sa femme, il encourt les peines les plus rigoureuses.

Un blanc peut valoir plusieurs noires; mais le gouvernement du Texas s'en tient aux prescriptions musicales : une noire ne vaut pas une blanche.

Un Français, établi au Texas depuis plusieurs années, vient d'être la victime de son goût et de son cœur.

Il s'éprit d'une femme de couleur ; on assure

qu'elle n'était même pas tout à fait noire; que c'était une mulâtresse de premier choix. Il trouva plus simple de l'épouser que d'en faire un joujou.

La justice criminelle de cette intéressante portion des États-Unis, qui admet l'union des partis de toute nuance en politique, mais qui veut trancher des goûts et des couleurs en matière de sentiment, cita notre compatriote, M. François, à sa barre, et le condamna à *cinq ans de travaux forcés.*

Il y a près de cinq ans que cette abominable sentence a été rendue. Le malheureux mari souffre en conscience pour l'amour de sa femme; il n'a pas eu, un quart d'heure, la pensée d'obtenir sa grâce, en demandant le divorce, en offrant de sacrifier celle qui noircissait à ce point son existence.

Quel exemple proposé aux maris d'Europe, beaucoup moins disposés, en général, à affronter les galères pour la gloire d'une femme blanche, et trouvant souvent les travaux forcés dans le simple et libre exercice de leurs droits matrimoniaux !

Dans la dernière période de la peine, le mari martyr a eu recours à la justice fédérale, qui

considère la loi du Texas comme une atteinte à la constitution des États-Unis, et il est probable que le gouverneur du Texas sera fortement tancé. Quant à M. François, qui n'a appris que trop tard comment il pouvait protester, il a refusé une grâce qu'on lui offrait par peur du gouvernement central, et il entend ne sortir que réhabilité comme mari.

Ne serait-il pas vraiment dommage que ce mari héroïque finît comme tant d'autres, par se lasser de son héroïsme, par revenir aux femmes blanches, par vouloir la crème sans mélange de café, par réclamer le divorce ?

Non, ce héros restera conséquent avec lui-même. Si je pouvais en être entendu, je lui conseillerais seulement de ne pas rester au Texas, de revenir dans sa patrie. La France a besoin de modèles semblables, et il ne serait pas plus mauvais, au point de vue moral, d'exciter l'émulation des femmes blanches les plus vertueuses, par un hommage si éclatant rendu aux vertus d'une femme noire, qu'il ne serait mauvais de pousser au croisement, à la greffe des mariages, devenus beaucoup trop improductifs, entre blancs et blanches.

L'iniquité du Texas et la question anthropo-

logique spéciale qu'elle soulève, devraient inspirer à Alexandre Dumas une brochure éloquente. Il justifierait ainsi le génie paternel et acquitterait la dette de son propre talent.

Napoléon Ier avait l'habitude de dire :

— Avec le haut de Kléber et le bas de Dumas on obtiendrait l'idéal de l'homme.

Le haut de Kléber était l'apanage fourni par la race blanche; le bas du général Dumas n'était-il pas réclamé par la race noire. Si le *haut* est estimable, le *bas* est-il à dédaigner? Une société qui vise à se maintenir au premier rang, par le *haut*, ne doit-elle pas chercher à rester fortement implantée dans le sol, par le *bas*?

Cette liberté d'aimer, proscrite dans un pays où l'on a la liberté de penser, prouve bien que les citoyens du Texas réduisent le mariage à un appareillement physique, sans tenir compte de l'appareillement des âmes. Chez eux, l'amour n'a pas un bandeau. Mais ce vieil appareil symbolique du dieu qui présidait autrefois aux illusions des nuits, ne convient pas davantage aux mœurs amoureuses et conjugales de la société moderne.

Il faut voir clair dans son choix; seulement

il faut avoir plus d'indépendance qu'au Texas, pour choisir.

Le refrain de la romance du beau Dunois, qui a été notre chant national, doit rester une devise. Il faut honorer *la plus belle*, quelle qu'elle soit, et s'incliner devant *le plus vaillant*, quel que soit son objectif.

Cette question considérable aurait besoin d'être mûrie par une exposition sincère de la beauté européenne. On parle d'un concours de ce genre; mais j'ignore son programme. Les engins de la coquetterie courante entrent-ils en lice? Sera-t-il permis à une exposante de parer sa marchandise? La poudre, le blanc, le rouge, les teintures pour les cheveux apporteront-ils leur contingent de tricherie? Quel sera le critérium du jury? Les noirs, les mulâtres en feront-ils partie, et les négresses, les mulâtresses seront-elles admises au concours?

Dans les expositions horticoles, en même temps que les fleurs épanouies sur les tiges travaillées, on montre les pépinières où la greffe peut être appliquée. L'amour contemporain s'étiole un peu sur les vieilles tiges: il a besoin d'être greffé à nouveau.

On parle à profusion des arts décoratifs, des

expositions que cet art du mobilier provoque dans le monde entier. Mais quel objet au monde est plus décoratif que la femme ? Quand on a besoin d'un ornement quelconque au plafond, sur la cheminée, sur des chenets, comme sur une pendule, c'est à la femme que l'on a recours. Elle dit tout. On n'a jamais eu l'idée de donner à la République une tête d'homme, et, jusque sur les billets de banque, on a crayonné des jolies femmes.

Cherchons donc des modèles; multiplions-les, comparons-les, et, puisque tout progrès se fait par des expositions, ayons des expositions de belles femmes. Ce sera un excitant pour la vie, universel, plus actif que l'exposition annuelle ou permanente des tableaux inertes ou des arts décoratifs.

En remuant, ces jours-ci, de vieux feuilletons, des courriers adressés il y a vingt ans, au moins, à l'*Indépendance belge*, j'ai retrouvé le prospectus d'un ouvrage qui se publiait par livraisons, passage Choiseul, dû à la plume d'une demoiselle qui s'intitulait : *Une Parisienne philosophe*. L'auteur, qui était sans doute dans sa majorité, et peut-être dans sa maturité, quand elle exposait ses théories sur

le meilleur moyen de perfectionner les deux sexes, est peut-être revenue de ses théories, aujourd'hui, mariée, mère de famille ; ou bien elle a peut-être quitté cette sphère mesquine. Dans tous les cas, je ne la nommerai pas, pour me moquer mieux de son système.

Cette Parisienne philosophe voulait arriver à la solution par le rétrécissement ; à l'opposé de ceux qui la rêvent par l'élargissement et l'épanouissement.

Cette fille d'Ève voulait ramener simplement l'homme et la femme au *Paradis perdu.* Je copie textuellement un passage du prospectus.

« Mademoiselle*** a découvert et peut prou-
» ver par des arguments *irréfutables*, basés sur
» des sciences *positives*, que l'espèce humaine
» doit être peu *nombreuse* et ne vivre que dans
» des climats où elle n'ait à souffrir ni du froid,
» ni de l'humidité, ni de privations d'aucune
» sorte, sans être exposée à aucun danger, dont
» elle ne puisse se garantir naturellement :
» que l'homme *ne doit point se vêtir*, car le
» plus léger vêtement ou ornement lui est
» préjudiciable ; qu'il ne doit jamais boire, et
» ne se nourrir que de fruits non cultivés ;

» que l'homme est fait pour mener une vie com-
» templative, sans se livrer à aucun travail,
» par la raison que la moindre occupation for-
» cée et constante déforme son corps, altère
» son organisation, développe des forces et des
» facultés surhumaines qui ne sont plus en
» harmonie avec toute sa personne ; que l'état
» social, provenant de la trop grande *propa-*
» *gation*, est un état *contre nature*, qui excite
» les besoins inutiles, qui inspire des senti-
» ments et des passions contraires à la dignité
» humaine, etc... »

L'auteur oubliait de préciser comment elle avait vérifié par l'expérience tous les points qu'elle se proposait de nous prouver. Il eût été fort intéressant de savoir pourquoi cette demoiselle préférait, dans le monde, un homme non vêtu, sans le moindre ornement, à un homme richement habillé.

Musset a vanté la nudité, mais pour les coussins d'un sérail. Il n'eût pas ratifié l'autre proposition de la Parisienne philosophe, celle qui défend de jamais boire.

Je crois que, quant aux fruits non cultivés, préférables aux excellents fruits qui nous suffisent, il y aurait eu des grincements de dents.

La muse du nihilisme ne voulait pas de l'état de société ; elle le trouvait contre nature. Il est vrai qu'en supprimant la lutte pour l'existence, et en nous ramenant aux pâturages primitifs, elle rendait inutile la solidarité, l'antagonisme, la guerre, la paix, tout ce qui est nécessaire, par l'échange des coups de poing d'abord, à l'échange du pain et des idées.

Je regrette de ne pas savoir si la *Parisienne philosophe* s'est mariée. Quel intérieur serait résulté de cette union ! Un mari autorisé à prendre ou à ne pas prendre toute espèce de costumes, la femme se mettant dans le même état, par harmonie ou par système, quel tableau ! Il ne manquerait que le concierge de la maison regardant par le trou de la serrure.

L'ouvrage dont j'ai cité le prospectus a-t-il été publié ? Le portrait de l'auteur, dans l'état primitif, en ornait-il la première page ? Voilà ce que j'ignore. Quel succès un pareil livre aurait-il eu au Texas ? J'aime mieux, en tout cas, les Parisiennes moins philosophes et plus vêtues.

20 octobre 1884.

SUR LES GALETS

Je me promenais, ces jours-ci, au bord de la mer. Ma discrétion consistera à ne pas dire si c'était au bord de la mer du Nord, ou de l'Océan proprement dit, à Ostende, à Schlevingue ou à Dieppe.

La journée était belle ; les femmes étaient tout émoustillées par le bain qui fit naître Vénus ; les hommes se croyaient amoureux, parce qu'ils étaient en appétit de jeunesse, de médisance, de convoitise ; aussi la conversation était-elle entremêlée d'exclamations enthousiastes sur les petits nuages qui filaient dans un infini bleu, sur les petites voiles qui

glissaient dans un infini mouvant et de couleur indécise, sur les femmes qui marchaient au bord de l'eau, comme des curieuses attendant les dieux marins, prêts à enlever Galatée, sur les maris absents, sur les amis présents, sur tout, enfin.

Une bande de pêcheuses de crevettes interrompit le dialogue des promeneurs.

— Combien de pêcheuses qui ne sont pas des pécheresses ? demanda un sceptique.

— Je parie pour la vertu, dit un autre.

— Moi, je parie pour la *salaison*, ajouta un troisième.

— Qu'entendez-vous par là ? Voulez-vous dire que la vertu de ces braves femmes est plus solide, plus facile à conserver, parce que le sel marin lui fait un épiderme plus ferme ? ou bien voulez-vous dire que la vertu n'empêche pas les allusions hardies, provocantes, *salées* ?

— Je veux dire l'une et l'autre chose. Il est bien certain que, la mer étant le miroir universel de toutes les nudités humaines, la conscience reste difficilement habillée, voilée. Elle aussi est tentée de se débrailler jusqu'au caleçon, inclusivement ou exclusivement. D'ailleurs, il faut bien le dire, la vertu de ces

pauvres femmes de pêcheurs ne peut pas être du même calibre que la vertu de l'ouvrière, de la paysanne, ayant son mari, tous les soirs, du soir au matin, recevant de son mari le subside entier du ménage... Mais celles-ci, qui ne savent pas quand le marin reviendra, s'il reviendra même, et qui ne reçoivent que ce que le cabaret laissera de libre à la probité conjugale du mari, sont bien forcées, pour nourrir l'enfant, de dévirginiser quelquefois leur fidélité au mari. Je me souviens...

Le parleur s'arrêta; une sorte de mélancolie rapide traversa ses yeux, comme une mouette qui fend l'air bleu.

— Est-ce que ce souvenir est si pénible que nous soyons indiscrets, en vous demandant de nous le confier?

— Oh! mon Dieu, fit le narrateur avec un geste, comme s'il secouait dans l'air des nuées dont sa tête était embarrassée, il n'y a rien de pénible pour moi dans cette histoire; mais la jolie femme dont je veux vous parler ne rira plus comme elle riait, et c'est son rire qui me revient, avec un écho dans le cœur.

— Nous écoutons, lui dis-je.

— Il y a quatre ans, j'étais ici, seul, désœu-

vré, arrivé plus tôt que de coutume. Aucune Parisienne, aucune étrangère. Je regardais beaucoup les pêcheuses de crevettes. Il y en avait une... Ah! Messieurs, celle-là a été oubliée par les peintres! Elle n'était ni grande ni rêveuse, comme les femmes de Feyen-Perrin. Elle avait plutôt l'air d'une cueilleuse de pommes que d'une chercheuse de mollusques. Une figure ronde, rose, avec des fossettes aux joues, au menton; une bouche ouverte comme un fruit rouge écrasé sur des gouttes de lait; une taille pleine, des bras ronds et des jambes qu'on voyait presque jusqu'au genou, aussi rondes que les bras, des cheveux emmêlés, assez pour n'avoir à faire redouter aucune odeur rance de pommade, mais assez légers pour ne donner aucune idée de tignasse; telle était cette femme piquante et savoureuse!

— L'avez-vous savourée?

— N'allez pas si vite. J'ai dû faire un stage. La charmante petite femme se promenait souvent avec sa petite fille, et, me trouvant tout à coup aussi timide devant cette créature qui me tentait, que j'étais désireux de ne plus l'être, je fis la cour à l'enfant, avant de la faire à sa maman.

— Oh ! quelle horreur !

— Messieurs, c'est le moyen stratégique des pays civilisés ; je ne suis pas assez naturaliste pour commencer par la fin. J'avais acheté des bonbons, pour en donner aux belles dames de Paris ; je les distribuai à cette gamine. J'en étais à mon troisième sac, quand, un beau jour, la mère m'arrêta d'un geste charmant et me dit :

» — En v'là assez ! je vois où vous voulez en venir.

» — Ah !

» — Oui, vous voulez *rire*.

» Elle riait, et, quand elle riait, son cœur et tout semblait s'ouvrir en elle.

» — C'est vrai, lui dis-je, je veux rire !

» — Eh bien, répartit l'aimable rieuse, je veux bien ; mais à une condition... c'est que vous donnerez une paire de bottes à mon mari.

» Je vous avoue que cette condition me suggéra un léger frisson.

» — Des bottes ! murmurai-je, quelle singulière idée !

» — Ah ! le cher homme, c'est le moins que vous le chaussiez !

» Elle riait, sans cynisme, presque ingénument, trouvant la chose toute naturelle.

» A Paris, les femmes pensent que, dans certains cas, elles coiffent leur mari; au bord de la mer, elles se disent qu'elles les chaussent.

» Je m'informai de la prétention de la charmante femme. Elle m'expliqua qu'elle voulait, non pas des simples bottes, des bottes de ville, de flânerie, de cabaret; mais de grosses et solides bottes, des bottes de cent lieues, des bottes pour affronter la mer, des bottes qui brisent la vague; des bottes hautes d'un mètre, épaisses de vingt centimètres au talon, de cinq centimètres à la semelle : des bottes où la jambe se sale et se durcisse.

» Dans toutes les latitudes, ces bottes ont un prix sérieux; au bord de la mer, elles coûtent encore plus cher, car on n'en vend pas souvent, et il faut bien que le bottier se rattrape de la petite quantité d'acheteurs sur la quotité de l'achat.

» Je promis les bottes. J'aurais mieux aimé promettre des bottes de roses; mais enfin ces bottes étaient peut-être, pour la pêcheuse fleurie, un vase où s'épanouiraient ses rêves de ménagère éclos. Les bottes valaient un prix que n'atteignent pas toujours les bouquets de violette offerts aux plus pimpantes Parisiennes.

— La pécheresse valait-elle les bottes du pêcheur ? demanda un des auditeurs.

— Oui, reprit un peu fatuitement notre ami, elle valait même des bottes hongroises.

— Mais le mari, que dit-il de cette paire de chaussures imprévues ?

— C'est la question que j'adressai à la femme.

» — Ah ! me répondit-elle, ne t'inquiète pas de cela ! (Elle me tutoyait, depuis que j'avais pris la mesure des pieds de son mari) ne t'inquiète pas ! Nos maris, quand ils vont en mer, se soucient peu de ce qu'ils nous laissent pour vivre, en leur absence, et ne se soucient pas davantage de nous rapporter de quoi vivre, pendant une nouvelle pêche. Mon marí dira : Oh ! les belles bottes ! — et ne s'en préoccupera pas davantage. »

» La belle riait ; je ris aussi, et je ris longtemps.

» Huit jours après, la paire de bottes mirobolante luisait vaguement dans un coin de la chambre à coucher où mes souliers de chasseur ne brillaient pas. J'eus la satisfaction, avant de quitter la plage, de voir le mari chaussé de ma façon. Il n'en était pas trop fier, ni moi non plus.

— Êtes-vous revenu l'année suivante?

— Sans doute. Hélas! la petite fille était en noir; la mère qui riait tant, ne riait plus. On me raconta je ne sais quel accident arrivé dans la santé de la pauvre petite femme, accident dont j'aurais pu être responsable, si j'avais voulu faire un calcul exact du temps où j'avais ri avec la jolie pêcheuse. Je rencontrai le mari se promenant dans mes bottes ; il me connaissait, mais ne parut pas particulièrement reconnaissant de mon cadeau. Il me tendit sa grosse main rude et me dit avec émotion :

» — Ah! Monsieur, nous avons perdu ma femme!

» Il était candide dans sa formule. Je regardais les bottes, quand il parlait. Elles étaient de nature à durer dix ans. Il pouvait attendre un nouveau cadeau par un nouveau mariage.

— Ainsi, dit un auditeur, voilà toute votre idylle au bord de la mer! L'amour avec des bottes, comme en ont nos égoutiers.

— Raillez, tant que vous voudrez! Ma jolie rencontre valait bien la plupart de celles auxquelles vous donnez rendez-vous ici, de peur de manquer d'occasions, et je suis bien sûr que si, avant de mourir, elle s'est con-

fessée, le bon curé de ce pays-ci lui aura donné l'absolution. Il lui aura été beaucoup pardonné, pour avoir aimé son mari, son enfant, son ménage.

— A propos de curé, venez-vous voir baptiser un bateau de pêcheurs qui prend demain matin la mer ?

— Je ne suis pas fâché, repartit le sceptique, après avoir appris comment l'amour est compris sur les galets, d'apprendre ce qu'il y a de sincère dans la piété des pêcheurs.

— Oh ! pour cela, rassurez-vous, la foi est entière.

Nous nous réunîmes quelques heures après, à peu de distance de la plage fréquentée, dans une petite anse, devant un bateau orné de fleurs qui portait une petite vierge en plâtre à l'avant. Le parrain et la marraine, endimanchés et avec des gants de coton blanc, attendaient le curé.

Le bateau appartenait à la veuve d'un pêcheur. Son mari était mort par un gros temps et le bateau qui le portait avait été englouti, après avoir été brisé.

La veuve, en gardant le deuil de son mari, avait fait reconstruire sur le modèle du bateau

disparu, un bateau nouveau qu'un de ses neveux monterait. Elle était relativement riche, et elle était la plus dévote du pays. En conséquence, elle avait commandé un beau baptême, et elle attendait une belle bénédiction.

Vêtue de noir, les yeux humides, elle se tenait près du parrain et de la marraine, un chapelet entre les doigts.

On vit bientôt arriver le curé du village en simple surplis, avec le sacristain qui portait sous son bras l'étole, à la main un seau, jadis argenté et fortement vertdegrisé. Le goupillon trempait, comme un battant invalide dans cette sorte de cloche renversée.

Le curé avait une figure douce et blanche; le sacristain, une face rouge et rauque; le ciel était bleu, la mer était verte; le tableau était charmant.

Dès qu'elle aperçut le curé, la dévote mit son chapelet dans sa poche, et d'un pas vif alla au-devant du bénisseur.

Il ne sembla pas qu'elle le bénît, et, à quelques mots qui vinrent jusqu'à nous, il parut qu'elle reprochait au curé de ne s'être pas habillé assez *cossument* pour un baptême si bien payé.

Le bon curé s'excusait ; il montrait que sa soutane était neuve, que son surplis était frais.

La veuve grogna, haussa les épaules, et vint reprendre sa place.

Le curé prit l'étole sous le bras du sacristain, s'arma du goupillon et procéda à la bénédiction du bateau.

Cela n'avait pas duré cinq minutes. Quand ce fut fini, comme il retirait son étole, le prêtre fut arrêté net par une exclamation de la veuve :

— Pas assez !

Le curé étonné la regarda.

— J'en veux, dit-elle, pour mon argent !

Le curé soupira, remit l'étole, reprit le goupillon, aspergea le bateau à tour de bras et après une nouvelle oraison :

— J'espère, murmura-t-il, que, cette fois, en voilà assez... En voulez-vous encore ?

La veuve, sans paraître satisfaite, poussa un soupir résigné. Le curé reprit le chemin du village, et la propriétaire du bateau, toute songeuse, s'en alla avec le parrain et la marraine, se demandant, sans doute, si elle avait eu assez de prières, en définitive, et obtenu assez de garanties du bon Dieu pour son argent.

Tout est bien cher au ciel comme sur la terre !

Voilà comment on ne fait pas plus la dévotion que l'amour, pour rien, sur la plage, qu'elle soit sablonneuse, ou qu'elle soit remplie de galets.

25 octobre 1884.

NOUVELLES

LETTRES ÉDIFIANTES

A Monsieur Tartruffe.

Paris, le .... 1884.

Mon bon, voulez-vous me sauver et me servir d'avocat contre le diable? Je m'ennuie, à devenir laide. Je ne vous dirai pas que je maigris; ce serait m'approcher de l'idéal. Mais j'engraisse, à épouvanter Sarah. Je n'ai pas d'amant, je n'ai pas d'engagement.

Trouvez-moi un moyen de me passer de l'un et de l'autre. C'est vous qui m'aviez fait connaître ce pauvre Z... Je n'ai rien à lui reprocher. Il était complaisant, peu exigeant et peu embarrassant, et ce n'est pas par économie que

je l'ai laissé. Je ne vous en demande pas un autre.

Quant au théâtre, je n'y tiens pas. Il me coûterait plus maintenant qu'il ne me rapporterait. Il y a des directeurs si rapaces ! Que faire ? On ne parle plus de moi... Vous-même, mon bon, vous qui, dans vos spirituelles chroniques, ne manquiez jamais une occasion de citer mes jambes ou mes bibelots, vous me respectez trop jusqu'à la ceinture, ou vous m'oubliez. Ingrat ! la jolie petite statue en bronze que j'ai pris la liberté de vous offrir, au jour de l'an dernier, ne me rappelle donc plus à votre souvenir ? Je vois bien qu'elle vous a été moins chère qu'à moi. Faut-il renouveler la consommation ?

Ah ! mon petit, prenez-moi en pitié, et commettez à mon égard une de ces bonnes indiscrétions que vous commettez si bien et qui me remettent... j'allais dire en circulation, mais à cheval.

Vous me direz que je puis vivre de mes rentes, sans rien dépenser pour l'art ou l'amour, et que c'est une ressource qui manque à beaucoup d'artistes et de jolies femmes. Vous direz que j'ai de l'ordre. Ah ! mon bon, l'ordre, c'est bien ennuyeux !

Vous m'avez conseillé un jour d'écrire mes mémoires ou ceux d'une autre. Mais c'est un tracas pour les faire complets ; il faut inventer trop de choses ; et puis, ce sont des scandales qui ne profitent qu'à l'écrivain dont on a bien été obligée de tailler la plume.

Je connais un petit poète qui ne demande qu'à me fabriquer un volume, et l'éditeur qui met un petit homme tout nu sur ses livres, ne me prendrait sans doute pas trop cher, pour éditer mon essai poétique.

Mais ces virginités-là ne me tentent pas. Je m'ennuie ! je m'ennuie ! Ah ! comme je regrette l'Empire ! je sais bien qu'il n'y avait de chance alors que pour les blondes ; mais on se teignait à propos. Ces grigous de la République ne veulent pas qu'on s'amuse. Ils ferment les petits salons où l'on joue au loto ; ils empêchent de commanditer des petits fonds de librairie, de parfumerie, de vin de champagne, qui procuraient de la distraction aux capitaux.

J'aurais bien essayé de chercher une case parmi les prétendants politiques. Si je voulais un salon, je saurais tout comme une autre avoir des livres d'histoire dans ma biblio-

thèque, et crier vive le Roi, ou vive l'Empereur, à la fin d'un souper.

Mais, pour se compromettre, il faudrait savoir le parti qui a le plus de chance, et ils s'équilibrent maladroitement.

D'ailleurs, je me souviens du mot d'une vieille garde, morte au champ du déshonneur, après s'être *rendue*, aussi souvent qu'on l'attaquait, et qui avait tous les drapeaux possibles dans son boudoir.

— La politique, me disait-elle, c'est la bouteille à l'encre. Tant qu'on en verse sur les autres, cela va bien. Mais quand il faut y boire, c'est écœurant.

Que faire? Vous saurez, mon ami, que la vertu ne me répugne pas. J'ai lu qu'elle avait été la dernière coquetterie de madame de Maintenon. Mais elle est la dernière, quand on a renoncé aux autres.

Vous qui savez tout, qui pratiquez tout, conseillez-moi. Faut-il faire une vente de mes bijoux *discrets?* Quant aux bijoux *indiscrets*, je voudrais les mettre sous clef, une fois pour toutes.

Répondez-moi bien vite.

ROSALIE DE SAINT-CRACQ.

A Madame Rosalie de Saint-Cracq.

Chère enfant, quand vous prendrez définitivement le parti d'enfermer dans un écrin à serrure les bijoux indiscrets qui ont été votre gloire mondaine, confiez-m'en la clef. Je serai le trésorier le plus attentif et le plus respectueux.

Votre lettre me navre et me ravit. Elle me navre, car j'y sens plus de mélancolie que vous n'en laissez voir; elle me ravit, car elle me permet de vous donner des conseils, et je n'y mets aucun prix, méchante, qui me reprochez vos petits cadeaux.

Votre confidence me rappelle les lettres de cette pauvre Desclée. Elle fut la comédienne la plus désillusionnée de ce temps-ci et la plus lasse du monde.

Je n'ai pas la gloire de son confident, et vous ne m'aimez pas assez, pour me dire des choses aussi tendres; mais, du moins, soyez assurée que je ne publierai pas vos épanchements. Continuez donc, sans crainte, à vous répandre en moi, et, s'il le faut, sur moi.

Vous ne voulez plus d'amant? vous avez bien raison; pour ma part, il y a longtemps que j'ai

renoncé aux maîtresses. L'amitié, ma chère, qui ne laisse subsister, de la différence des sexes, que le charme d'une attraction sans effort et sans péril sérieux, voilà ce qu'il nous faut à nous deux.

Je puis bien vous avouer, maintenant, que si je m'imposais la réserve de ne plus parler à tout propos de votre esprit et de votre beauté, c'était pour vous amener à ces reproches qui nous rapprochent.

Et puis je suis dégoûté de cette fatuité, par l'abus qu'en font quelques-uns de mes confrères les plus illustres. Ils ne laissent passer aucune circonstance de la vie de théâtre, de boudoir ou de cuisine, de leur artiste préférée, sans raconter son accident, son infirmité, sa détresse.

L'idée de vivre de vos rentes est assez bonne; mais en vivrez-vous toute seule? Le mariage est un mot très sérieux dont on rit trop au théâtre; mais, puisque vous quittez le théâtre, on peut vous en parler, sans vous faire rire. Pourquoi, belle, jeune, épanouie comme vous êtes, ne pas chercher, dans une union d'estime, la compagnie, l'autorité, le respect qui vous mettraient au niveau de toutes les grandes am-

bitions féminines ? Moi, je n'ai plus d'ambition ; mais je servirais celle d'une jolie femme qui serait la mienne.

Il est bien entendu que ce lien apparent pour le monde s'évanouirait dans l'intimité.

Je n'ai pas à craindre les tristes révélations qui ont suivi le mariage de mademoiselle Ell... Je n'ai jamais eu pour maîtresses que des honnêtes femmes qui n'ont rien corrompu en moi. C'est donc un cœur sain, dans la poitrine d'un ami, que vous sentiriez battre le jour, sous votre tête câline, et, la nuit, ma lampe solitaire éclairerait dans ma chambre, loin de la vôtre, mes veillées chastes et studieuses.

Nous n'irions pas nous marier en Angleterre. On a ainsi les ridicules du mariage, sans les garanties. Ce serait en France, par devant M. le maire et au pied des autels, que notre amitié se ferait consacrer.

Puisqu'il faut ajouter un détail dont je ne vous parlerai plus, je vous dirai que mon travail me nourrit ; que je serais un allié, un collaborateur et non un parasite dans le ménage.

Ce moyen d'introduire une distraction dans

votre existence vous sourit-il ? Je me livre, chère âme, parce que je sais bien que vous ne doutez pas de moi. D'ailleurs, le rétablissement du divorce est une perspective dont nous n'aurions pas besoin, mais qui solidifie et garantit le paysage.

N'écrivez pas ! J'écrirai pour deux. Ne faites pas de vers. Je serai le porte-lyre.

Vous avez bien raison de redouter la politique. Quand une femme est curieuse d'un homme d'État ou d'un prétendant, il est bien rare qu'elle s'en tienne à un seul, dans un seul parti. On sait toujours par quel prince on commence, on ne sait jamais par quel député on finit.

Je vous blâme de ne pas aimer la République. Elle est meilleure fille et plus fille qu'on ne le croit. Elle ferme quelques petits tripots ; mais elle laisse les jolies femmes prendre toutes les autorisations de loterie. Je ne lui reproche que son peu de dévotion.

Vous le sentez vous-même, mon amie, et votre cri de la fin m'a été au cœur ; la vertu n'a rien qui puisse répugner à un être courageux et ordonné.

La République, en laïcisant à outrance, en

faisant disparaître des écoles, des hôpitaux, les objets qui invitaient à la piété, à la douceur, a desséché, pour ainsi dire, les murs et leur a enlevé la tendresse que nous baisions du regard et dont nous enivrions nos esprits.

Quand vous le voudrez, mon amie, nous irons entendre un de ces prédicateurs si rares qui savent encore parler de l'amour. Il n'y a plus qu'en chaire que ce sentiment puisse briller de son éclat. Le monde l'a obscurci et profané. Voilà pourquoi, malgré ma sincérité, malgré le foyer que je garde, je ne vous offre que de l'amitié ; mais fiez-vous à la mienne.

Chaude et circulant autour de vous, sans vous brûler, sans vous alanguir, elle vous fera une atmosphère de bonheur paisible, dans laquelle vous laisserez gazouiller librement votre esprit, et vous permettrez au mien de balbutier. Voulez-vous ?

Je ne vous recommande pas d'avoir un rosaire dans la poche et d'y recourir, quand vous bâillez trop. Je ne vous propose pas l'acquisition d'un cercueil capitonné, qui va se trouver mis en vente.

Je n'ai qu[illegible] à vous donner, bon, pressant, é[illegible] le refrain d'un can-

tique et le refrain de Béranger : « Sauvez-vous par la charité ! »

Soyez bonne au moins pour quelqu'un ! Votre confesseur ou votre pénitent,

TARTRUFFE.

A Monsieur Tartruffe, Paris.

Mon bon. Si j'ai tardé près de quinze jours avant de vous répliquer, c'est que je voulais vous confier le résultat d'une expérience. Votre lettre m'a fait du bien, oh ! un bien !

J'avais ri un peu, je vous l'avoue, à votre idée de mariage. Ce n'est pas que, physiquement, moralement et même pécuniairement, je ne trouve rien en vous qui me déplaise. Si j'en étais réduite à cette nécessité, je vous donnerais la préférence. Je conçois tout comme une autre l'avantage d'avoir quelqu'un de sûr, pour aller à la cave, pour faire les courses ; mais je vous connais : votre amitié qui veut s'ouvrir l'appétit, en se souvenant de son sexe, aurait des sursauts goulus. Vous me proposiez trop de précautions, et, s'il fallait m'exposer, j'aimerais mieux courir le risque, avec un

amant au-dessous de sa tâche, qu'avec un mari qui aurait des envolées si brusques. Je suis très nerveuse ; je n'aime pas les surprises ; ou bien, je suis si nerveuse que je finirais par les aimer et que je ne veux plus rien aimer.

Donc, mon bon, n'achetez pas de gants blancs et gardez le souvenir des honnêtes femmes qui vous ont conservé pur.

Je ne veux pas plus clarifier qu'agiter mon impureté.

J'ai voulu tâter de la religion. Au fond, mon ami, je suis trop poltronne pour ne pas penser que, quand le tonnerre gronde, c'est que le propriétaire d'en haut fait du bruit, afin d'avertir et de faire taire les locataires du dessous, s'ils rient trop fort.

Faut-il vous avouer que j'ai été me confesser ?

Ah ! comme c'est agréable ! Pouvoir raconter sans embarras, sans être interrompue, toute sa vie à un homme qui ne tirera pas parti de votre confidence pour vous exploiter ! Révéler à un être qui palpite, peut-être, toute sorte de turpitudes qu'on ne comprenait pas soi-même, et qu'on découvre au premier regard ! S'entendre appeler ma sœur, ma fille, et, en

échange de toutes ces ordures, recevoir des bénédictions.

J'ai sans doute bien scandalisé le bon prêtre à qui j'ai tout raconté.

Il a pensé comme vous que la charité était le seul moyen de me racheter et de m'occuper.

« Ma fille, m'a-t-il dit, vous avez gravement offensé Dieu. Les pénitences, les prières habituelles seraient insuffisantes. Il faut payer vos fautes par votre luxe ! »

J'ai cru qu'il allait me proposer de tout vendre, pour entrer ensuite dans un couvent. Mais il m'a rassurée en ajoutant :

« Donnez-moi votre adresse et je vous enverrai des malheureux ! »

J'étais attendrie, je pleurais. Il me demandait mon adresse pour les malheureux. Je songeais à tous les gens qui s'étaient crus heureux de la recevoir. Ah ! c'était empoignant, comme la mort de Froufrou ! J'aurais pu perdre la tête. Pourtant un éclair de raison m'empêcha de faire une sottise, et, voulant me réserver le temps de la réflexion, sans désobliger ce bon prêtre, je lui ai donné une fausse adresse.

Voilà où j'en suis de ma conversion.

ROSALIE DE CRACQ.

A Madame Rosalie

Farceuse !

TARTRUFFE.

A Monsieur Tartruffe

Farceur !

ROSALIE DE CRACQ.

3 novembre 1884.

HISTOIRE A FAIRE PEUR

Il y a quelques jours, un jeune homme, un étudiant, et, pour préciser, un enfant du département de Tarn-et-Garonne, né à Montauban, ayant la belle mine et l'accent du terroir, montait dans l'omnibus de la Madeleine à la Bastille.

A la station du passage de l'Opéra, un voyageur, haut en couleur, en tenue soignée, gêné dans de beaux habits qu'il mettait pour la première fois, compléta la voiture et s'assit à côté de l'étudiant.

Il avait des breloques qui étincelaient sur son ventre, et il tenait sous le bras une belle

et grave jeune fille qu'il installa devant lui, sur le dernier siège resté vide, afin de la contempler, de la savourer à son aise.

Ce voyageur, si battant neuf, qui se promenait en omnibus avec une enfant de dix-neuf ans, ne semblait pas se préoccuper du voyage, mais s'appliquait uniquement à dévisager les voyageurs, cherchant à les connaître ou à les reconnaître.

Après un examen répété de toutes les personnes de l'omnibus, il se retourna tout à coup vers son voisin et, lui frappant d'une main large et solide sur le genou :

— C'est étonnant comme vous m'allez !

On a beau être de Montauban et avoir apporté de sa province une opinion sur Paris qui empêche de s'étonner, on ne se sent pas frappé sur le genou et on n'est pas interpellé de cette façon sans se laisser surprendre par un sursaut.

— Je ne comprends pas, dit l'étudiant, en aiguisant sa réponse sur son accent.

— Dis donc, fillette, reprit le bonhomme aux breloques, en s'adressant à sa fille, dis-lui donc qu'il me va ; il comprendra peut-être mieux.

La jeune fille rougit, baissa la tête, confuse,

suppliante, et l'étudiant s'aperçut alors qu'elle était fort jolie.

— A quoi puis-je vous être bon ? demanda-t-il d'une voix adoucie à son voisin.

— A la bonne heure ? Voilà l'affaire, reparti l'homme aux habits neufs ; j'ai demain soir une pendaison de crémaillère ; je me suis dit tout de suite, en vous voyant, que vous en seriez. Oh ! pas de façons avec moi ! Vous ne viendrez pas tout seul, si vous avez peur. Un jeune homme, si *comme il faut*, ne peut avoir que des amis convenables. Choisissez une demi-douzaine de gaillards et amenez-les avec vous. C'est entendu, n'est-ce pas ? Voici ma carte.

Le jeune homme était fort embarrassé ; tous les regards étaient braqués sur lui. On riait, on chuchotait dans l'omnibus. Le seul moyen de sortir d'embarras, c'était d'accepter la carte et de descendre. Les omnibus ont cela de commode qu'on peut toujours paraître arrivé et fausser ainsi brusquement compagnie à qui vous déplaît.

Notre héros de Montauban n'attendit pas que la voiture s'arrêtât, et se précipita hors de l'omnibus, en manquant de se casser le cou.

Le soir, à la table d'hôte, au quartier Latin,

le jeune étudiant raconta son aventure et montra la carte qu'il avait reçue.

— Il faut y aller ! il ne le faut pas ! — On se chamailla pendant une heure sur la stupidité de se rendre à l'invitation d'un inconnu rencontré en omnibus. Mais, quand on discute une folie, il est bien rare qu'on ne la fasse pas.

On conclut que, le lendemain, on se rendrait, au nombre de sept, en costume de soirée, à l'adresse donnée. Ce n'était pas dans une vilaine rue, ni au numéro d'un bouge. Je ne précise pas l'endroit, mais on le devinera, en se rappelant le quartier célèbre par des guet-apens. La maison avait l'apparence d'un château. Les ogres modernes sont des parvenus qui se donnent leurs aises. Une grille magnifique laissait apercevoir une pelouse, des allées sablées.

Nos jeunes gens croyaient se tromper et entrèrent timidement.

Un laquais en grande livrée leur confirma que c'était bien là la maison indiquée, et, après leur avoir fait gravir un perron de marbre blanc, les introduisit dans un salon éblouissant de lumières, embaumé de fleurs rares.

— Complet ! s'écria l'amphitryon en aper-

cevant sa connaissance de l'omnibus et ses six compagnons. Je savais bien que vous viendriez; la jeunesse, ça n'a pas de méfiance! Vous y êtes, vous n'en sortirez pas facilement. Voici ma mère, une bonne vieille qui a eu son heure : voilà ma femme, une luronne qui l'a encore; voilà ma fille qui l'aura. Une belle famille n'est-ce pas? et qui ne boude pas au plaisir.

La famille, en effet, paraissait jouir d'une de ces santés merveilleuses que Rubens a rendues aristocratiques. La femme avait un arc-en-ciel sur son bonnet, la mère un potager, et la fille, sur ses beaux cheveux, un soupçon de parterre qui adoucissait la vivacité de son printemps.

— C'est drôle, dit le maître du logis, j'ai envoyé au moins trois cents invitations, et vous êtes les premiers arrivés. Il n'est encore que neuf heures. On viendra! on viendra! En attendant, voulez-vous vous rafraîchir un peu?

On s'échauffa légèrement à se rafraîchir. Les jeunes gens trouvaient la maison bonne, les rafraîchissements du meilleur goût. Pendant qu'ils essayaient le punch, quelques personnes arrivèrent; des gens à mine respectable et des femmes qui ne pouvaient être que respectées. Il fallut bien, quand on songea à danser, inviter

ces sorcières; les sept jeunes gens étaient les seuls danseurs possibles, ils trouvaient l'obligation terrible, menaçante; ces fées étaient venues pour compléter le sortilège.

Il n'y avait qu'une figure jeune et fraîche, celle de la fille de la maison. Elle souriait avec une sorte de tristesse qui s'augmentait de minute en minute.

— Pauvres jeunes gens, semblait-elle dire, ils sont tombés dans le piège. D'autres ne s'y sont pas laissé prendre!

On sauta jusqu'à minuit. Les trois cents invitations n'avaient produit que cinquante invités. Le punch était fort; les danseuses étaient fortes; il fallait de l'énergie, les étudiants et le héros de la fète en montrèrent.

A minuit toutefois, ils voulurent se retirer. On leur barra le passage.

— Pas de ça, Lisette! leur dit le maître de ce repaire élégant, voilà le souper, il faut que vous soupiez!

On a vu des ogres engraisser leurs victimes, le procédé est classique. Le souper avait bonne mine ; la dame de la maison ne ressemblait pas à Lucrèce Borgia; sa fille n'avait rien de la princesse Negroni.

— Soupons-nous? demanda l'appétit de Montauban.

— Soupons, répondirent les estomacs affamés du quartier Latin.

Le souper était pour trois cents bouches. L'idée héroïque de l'affronter à petit nombre exalta bientôt le courage de nos jeunes gens.

Ils avaient bu le punch de l'homme mystérieux.

Pourquoi bouderaient-ils son souper?

La logique a ses entraînements, surtout quand le point de départ est l'imprudence. Par amour de la logique et par appétit, nos étudiants offrirent leurs bras aux dames, qui leur souriaient des dents; l'enfant de Montauban eut le bonheur de donner le bras à la fille du logis. Les sept compagnons prirent leur place dans la salle du festin : les truffes furent exquises, les dames qui purent en manger, dangereuses. On but, on rit.

Pourtant, à une heure où les omnibus ne circulent plus, les convives songèrent à se retirer. On laissa partir les vieux et les vieilles; mais les bras de l'amphitryon firent une nouvelle barricade devant les jeunes gens.

— On ne s'en va pas! leur disait-il d'une voix plus haute, on vous dévaliserait en route. Vous êtes fatigués, moi aussi, allons nous coucher. On a fait préparer vos lits.

Pour le coup et malgré les apparences, nos jeunes gens se regardèrent avec un certain effroi, c'est-à-dire avec un effroi de plus en plus certain. Le guet-apens était indéniable. Comment faire? Se déshabiller? Rester sans défense, se coucher? Qui viendrait pendant le sommeil? Les ogresses de la soirée n'avaient feint de partir que pour revenir plus âpres à la curée de la chair fraîche.

Nos étourdis se concertèrent, acceptèrent de bonne grâce, réclamèrent seulement, avant de monter dans leur chambre, la permission de faire un tour dans le jardin, et de fumer un cigare pour mieux s'endormir.

Cette faveur leur fut accordée; le geôlier poussa même l'ironie jusqu'à leur offrir d'excellents cigares de la Havane, qu'ils allumèrent avec une reconnaissance hypocrite et qu'ils fumèrent avec une apparente béatitude.

Une fois dans le jardin, débarrassés de leur hôte qui leur avait dit au revoir, en bâillant, ils coururent à la grille; elle était fermée.

Impossible de réveiller le concierge : il était sans doute complice du crime préparé.

Quel crime? Nos jeunes étourdis, si peu propres à délibérer sagement quand ils étaient à jeun, n'avaient plus le sang-froid nécessaire à une résolution grave.

Le héros de Montauban prétendait seul, par amour-propre, qu'il n'y avait pas de danger et que la fille de la maison viendrait à coup sûr les délivrer. Il fallait l'attendre. Les autres répondaient que la séquestration était flagrante ; qu'en aucun pays civilisé ou barbare, on ne renferme des gens dans leur intérêt. Ils étaient exposés assurément à un péril inconnu. Le quartier était désert. Un des étudiants raconta qu'une vieille qui demeurait aux Batignolles lui avait dit, pendant une contredanse, qu'il était imprudent d'être venu; qu'il ferait bien de partir avec elle et de la reconduire. — L'argument fit rire, mais il porta. Dans la nuit, avec des gens à moitié gris, tous les arguments sont gris, c'est-à-dire grisants.

On conclut qu'il fallait s'évader, avec la même unanimité qu'on avait conclu la veille qu'il fallait se rendre au rendez-vous.

On chercha donc dans le jardin un arbre qui

pût servir à l'escalade; on le trouva; il était planté là, exprès, contre le mur, avec des branches qui s'étendaient au dehors.

Ils grimpèrent un à un et se laissèrent ensuite glisser, au dehors, le long du mur.

Mais, par malheur, trois sergents de ville qui ne se promenaient pas dans cet endroit pour composer une ballade à la lune, et qui faisaient, depuis certaines attaques nocturnes, bonne garde dans ces parages, reçurent ces maraudeurs à bras ouverts, ne voulurent rien croire des billevesées qu'ils balbutiaient, les fouillèrent, leur trouvèrent trop peu d'or, n'en restèrent pas moins très méfiants et conduisirent les sept étourdis au poste.

Quand on a tant dansé au piano, on peut bien dormir au violon.

Lorsque, le matin venu, on conduisit nos sept étudiants devant le commissaire de police, ils furent surpris de reconnaître, dans ce magistrat, un des commensaux du souper, le mari d'une des dames vénérables.

— Parbleu ! c'est vous, Messieurs, s'écria le commissaire en riant, comment se fait-il qu'on vous ait mis au poste ?

Il fallut bien alors confesser le soupçon, les

terreurs qui avaient présidé à l'escalade. Ce fut le dernier et peut-être le plus grand acte de la soirée. Il fut récompensé par un rire olympien.

Au milieu des étouffements et des hoquets d'une gaieté épique, M. le commissaire renseigna les jeunes gens.

Le brave homme, qui les avait invités à une soirée de pendaison de crémaillère, était un honnête conducteur d'omnibus, venant d'hériter de deux millions, qu'un oncle, un ancien commissionnaire, avait gagnés à la Bourse.

— Il n'est pas étonnant, ajouta le commissaire en s'adressant au jeune homme qui avait été l'introducteur des autres, il n'est pas étonnant qu'il fasse ses invitations en omnibus !

— Ah ! si sa fille n'avait pas été si jolie ! répondit le mystifié de Montauban.

— Parbleu ! il songe à la marier.

— Croyez-vous qu'il nous garde rancune ?

— Il rira avec vous.

— Si nous allions lui demander à déjeuner ?

Je ne sais pas si cette histoire de bal, de souper, d'escalade se terminera par un mariage. C'est possible; mais le jeune homme de Montauban se souvient maintenant que son

père était un ancien chef de la préfecture de Tarn-et-Garonne... chef de la cuisine, et qu'il y a dans cette circonstance de quoi faire accepter, comme beau-père, un conducteur, deux fois millionnaire, qui vous a introduit chez lui de force.

8 décembre 1884.

L'AMOUR SILENCIEUX

Il y a six ans, dans les environs de la place Saint-Sulpice, je rencontrai un ami dont le costume, légèrement apprêté, et l'affairement solennel me révélèrent ou semblèrent me révéler l'invité à une corvée, l'homme qui a l'ennui d'un enterrement, le supplice d'un baptême, ou la curiosité d'un mariage.

En m'apercevant, il poussa un cri de joie, un de ces cris auxquels on ne peut se méprendre, qui sont, moins l'explosion de l'amitié, que le soulagement d'une délivrance.

Je pensais que je le tirais d'embarras ; que je lui donnais sans doute un prétexte de ne pas

continuer son chemin; jamais il ne m'avait tant aimé !

Mais non, après m'avoir serré la main, il m'entraîna.

— Ah ! mon cher, que je suis heureux de te rencontrer ! Tu viens avec moi ? Tu vas voir la chose la plus singulière !

Je m'étais trompé : c'était, non pas un libérateur, mais un témoin qu'il regrettait et qu'il guettait. De combien de choses ne s'accommode-t-on pas dans la vie, quand on a quelqu'un pour vous voir vous en accommoder ?

Je ne veux pas médire de l'héroïsme ; mais il est bien certain que les spectateurs nuisent moins que la solitude absolue à l'héroïsme; une femme d'esprit a dit qu'il n'y aurait pas de martyrs, s'il n'y avait pas de foules pour les voir monter au bûcher, et je suis persuadé que, quand la guillotine sera dressée à huis clos, tous les condamnés à mort, qui ne sont pas en général très fiers, deviendront lâches.

Mon ami, que je calomnie un peu, n'était pas en chemin pour l'héroïsme, pour le martyre et encore moins pour la guillotine. Il m'avoua qu'il allait assister à un mariage, d'abord à la

cérémonie civile, puis à la cérémonie religieuse.

Je le questionnai ; il me donna des explications qui ne faisaient pas pressentir l'intérêt prodigieux de la double cérémonie.

Un jeune teneur de livres épousait une jeune ouvrière. Ils étaient de famille honnête, de conduite sage, lui assez bien, elle assez gentille. Il n'y avait rien là d'extraordinaire.

— Tu verras ! tu verras ! me disait mon ami en se frottant les mains, tu n'as jamais rien vu de pareil.

J'avoue, en effet, que je n'avais rien vu de semblable ; que c'était probablement la seule fois qu'un tel spectacle était donné aux Parisiens et que mon ami avait bien fait de m'arrêter au passage, pour me donner une émotion qui dure encore; de même que j'avais bien fait d'aller avec lui, pour l'aider à s'épanouir dans la joie d'un pareil spectacle.

Quel était-il ? Je ne veux pas anticiper sur les faits, selon le précepte des romanciers d'autrefois qui, ayant quelque chose à découvrir au lecteur, ménageaient leurs effets et ne révélaient le mystère qu'à la dernière page.

Nous arrivâmes à la mairie, et, dans la salle des mariages, mon ami me désigna la noce qui devait nous émouvoir.

Au premier aspect, il n'apparaissait rien de pittoresque, d'imposant ou de ridicule. La mariée, simplement vêtue de blanc, un peu pâle seulement, non de malaise, ni de poudre de riz, mais de recueillement, avait de grands yeux bien ouverts dont elle se servait pour nous regarder, modestement d'ailleurs, nous, la salle, les assistants auxquels elle souriait, et le buste de la République qu'elle semblait interroger, lui demandant un oracle que l'objet en plâtre lui refusait.

Quant au futur, il était d'agréable et placide physionomie, pâle aussi, avec des yeux très ouverts également, auxquels il faisait faire la même manœuvre que sa fiancée.

— Comme ce couple-là regarde ! dis-je à mon ami.

— A la façon de leurs invités ; vois plutôt !

En effet, je constatai ce phénomène étrange : tous les gens qui étaient là, silencieux et immobiles, avaient des regards qui étincelaient,

— Est-ce que ce sont des magnétiseurs ? demandai-je.

Mon ami eut un rire aux éclats qu'il ne modéra pas, mais qui ne fit pas faire un seul mouvement à la famille, aux invités et au couple lui-même.

Seul, le garçon de la mairie parut scandalisé. Il ne se contenta pas d'un geste de réprimande ; il ajouta à haute voix :

— Ah ! Messieurs ! ce n'est pas bien.

On aurait dit que ma question et le rire qui lui avait répondu étaient une double offense, dont les intéressés, d'ailleurs, ne s'offensaient pas.

— M. le Maire !

Le magistrat qui fait les unions et dont la conscience, sinon la besogne, est si allégée depuis le divorce, fit son entrée, majestueux, traversé de son écharpe, On dépêcha les formalités. Je remarquai que M. le Maire mit une certaine lenteur, une précision particulière à lire, d'une voix forte, les articles injurieux du Code civil qui asservissent la femme et qui mettent en doute la sincérité, la bonne volonté, la délicatesse de l'homme.

Les époux, aux questions posées, répondirent, chacun à leur tour, d'une voix qui m'étonna beaucoup, qui était fort distincte, sans sono-

rité ; ils dirent *oui*, à peu près comme une poupée dit : *papa*, *maman*.

Le mystère commençait avec ces accents de bois. Je m'adressai à une dame, qui était à côté de moi à droite, et poliment, gracieusement, je lui demandai :

— De quel pays est donc le mari ?

La dame, sans répondre, resta fixe, immobile. Il était impossible de paraître me mépriser davantage. Je me tournai à gauche, vers un monsieur qui portait un mouchoir à ses yeux, et je lui adressai, au sujet de la mariée, la même question.

Il me répondit lui, mais d'une voix qui était du même terroir, ou plutôt du même sapin :

— Oui, le temps est très beau !

Je trouvai inutile d'insister.

La cérémonie s'acheva sans paroles inutiles, mais aussi sans rien qui justifiât le prodigieux désir qu'avait manifesté mon ami de me prendre pour témoin de son plaisir. Car il s'intéressait à ce que je n'avais pas compris ; lui aussi était attendri. Il s'était éloigné de moi, pour se rapprocher de l'estrade, pour voir les mariés en face.

Le lâche se déroba à mes questions.

Je le rejoignis, quand le cortège se remit en marche, toujours dans le même silence.

— Eh bien ! lui dis-je à voix basse, qu'est-ce que cela signifie ?

— Hein ! C'est curieux, n'est-ce pas ?

Il criait sa réponse.

— Parle plus bas, lui dis-je.

— A quoi bon !

— Mais la convenance.

— Comment, tu n'as donc rien compris ? reprit-il du même ton, — qui, je dois le dire, ne scandalisait que moi, — tu n'as pas deviné que le marié et la mariée sont sourds-muets tous les deux et que tous les invités sont des sourds-muets ?

— Ah bah ! mais ils ont entendu ce que disait le maire ?

— Oui, parce qu'il a bien prononcé ce qu'ils ont lu sur ses lèvres.

— Mais ils ont répondu ?

— Ah çà ! tu ne sais pas que les muets ne sont muets que parce qu'ils sont sourds et que, quand on leur a enseigné l'art d'émettre des sons, ils parlent et répondent aux questions *qu'ils voient*.

Je le savais ; j'avais assisté à des banquets

de sourds-muets. J'avais entendu des discours prononcés par des sourds-muets, avec cette voix particulière, sans inflexion, obtenue par une sorte d'imitation. J'avais oublié tout cela à la mairie, en attendant quelque chose de plus extraordinaire, de plus mystérieux.

Et pourtant n'était-ce pas un spectacle extraordinaire, en y réfléchissant, un fait inouï, que ce mariage de deux malheureux sourds-muets ?

— Est-ce que tous leurs invités ont la même infirmité ?

— Mais oui. Le jeune marié, qui est un garçon d'esprit, qui fait même des calembours, a tenu à ne convoquer que des sourds-muets pour leur donner un bon exemple. Il est dans la maison de banque où je travaille, et il a fallu toute l'intimité qui nous unit pour obtenir qu'un témoin bavard fût admis. Je te ferai faire sa connaissance et il m'excusera.

Pendant que nous traversions la place Saint-Sulpice, pour aller de la mairie à l'église, nous méditions, en confondant nos réflexions, mon ami et moi.

Quel intérieur que ce ménage silencieux, où la parole ne s'échangerait qu'avec l'aide toute-

puissante des yeux! Nous ne songions pas à la moindre épigramme sur cette femme qui ne pourrait pas faire de cancans dans le voisinage, ni sur cet homme qui ne pourrait conter fleurette à personne.

Nous songions au duo d'amour qui avait été le prélude du mariage. Le regard de Juliette avait-il été prompt à mettre sa lumière ardente sur les lèvres de Roméo et à le faire parler? Et lui, comment avait-il gagné la confiance de Juliette? Leur attitude était si confiante, leur joie si intime, qu'ils s'étaient, sans doute, confessés l'un à l'autre, sincèrement et bien des fois, avant de se mettre la main dans la main et d'aller à la mairie.

Mon ami me jura que rien n'avait gâté le poème délicat de ces deux amants qui *voyaient* leur voix et qui ne l'entendaient pas. Lui était un peu poète et avait fait des vers à sa fiancée, qui n'avaient rien de choquant pour les oreilles ouvertes. Elle avait répondu en prose, et ils invoquaient, elle et lui, dans leurs épanchements, les serments échangés les yeux dans les yeux.

Après tout, l'amour qui vient ainsi par l'approfondissement des regards n'est-il pas le

vrai, l'inaltérable amour? Comment pourraient-ils ne plus l'entendre, eux qui s'entendent si particulièrement bien, sans le charme, la câlinerie, l'hypocrisie de la voix?

Oui, ils étaient pâles de la mélancolie de leur amour, de leur effort pour amincir de leurs lèvres et de leurs yeux la muraille qui resterait entre eux. Sans doute ils s'aimeraient jusqu'à la fin ; sans doute ils auraient continuellement ce beau spectacle dont parle la Bruyère, de leurs visages réciproques ; mais ils n'auraient jamais, jamais, l'harmonie douce dont parle aussi le moraliste, *la voix de l'être qu'on aime.*

La méthode moderne, la vie avait poussé le miracle aussi loin que possible; ils s'aimaient, ils se comprenaient, ils ne s'entendraient jamais se dire qu'ils s'aimaient.

Est-ce un mal? Le baiser des yeux et de la bouche ne suffit-il pas à tous? Mais, quand ils vieilliraient, quand leurs yeux s'affaibliraient, comment pourraient-ils causer? Si l'un d'eux devenait aveugle, quelle épouvantable solitude pour celui-là qui pourrait encore interroger sans recevoir jamais de réponse? Mais peut-être que le souffle de leurs lèvres rap-

prochées aurait encore un langage, et au lieu de le boire par les yeux, ils le boiraient par la bouche.

Nous nous disions tout cela, et bien d'autres choses encore, en montant les marches de l'église.

Il n'y eut pas d'orgue. Ce langage-là n'a pas de mimique pour se faire percevoir; il n'y eut pas de sermon, parce que le prêtre pensa sans doute que ce seraient des paroles perdues. On les bénit, et je n'eus jamais tant de foi qu'en souhaitant qu'ils fussent réellement bénis. Dans la sacristie, on défila silencieusement. Quelques-uns cependant parlèrent distinctement, en se faisant regarder, de leur voix singulière, et moi je m'arrêtai pour prononcer, avec une accentuation spéciale, quelques mots qui furent compris et auxquels on répondit. J'étais fier et j'étais bien ému.

Ce mariage m'était resté dans l'esprit; plus d'une fois, je fus tenté d'en faire un roman; il méritait un poème.

Quelques mois après, mon ami, qui me parlait souvent de ce joli mariage silencieux, m'annonça la grossesse de la femme, ce qui prouvait bien que, même dans l'obscurité, sans

lire dans leurs yeux, les sourds-muets savent s'entendre. Mais, à l'approche de l'accouchement, la mère fut prise d'une angoisse terrible, dont son mari fit la confidence à mon ami.

Ils ne redoutaient guère que leur enfant fût muet, mais ils s'étaient mis tout à coup à s'imaginer que non seulement il serait sourd-muet comme ses père et mère, mais qu'encore il serait aveugle.

Aveugle ! alors ils auraient dans leurs bras un malheureux être auquel ils ne pourraient rien communiquer de cette tendresse qui s'était élargie entre eux et qui devait déborder sur les autres; ils n'en recevraient rien. Cette chose vivante ne vivrait pas de l'âme, et ne saurait jamais pourquoi on la baiserait en pleurant, pourquoi on la nourrirait, pourquoi on la ferait vivre !

Je connais pourtant un cas pareil qui a défié la science; on est parvenu à donner de vagues perceptions à un malheureux qui n'entendait pas, qui ne parlait pas, qui ne voyait pas.

Mais allez donc parler de cette consolation hypothétique et vague à une mère !

Elle eut un fils qui voit, qui entend, qui

parle. Il n'est pas encore entendu, il n'a que cinq ans ! Son cher et doux regard n'est pas encore parlant ; mais il se fera entendre.

Il était dans son berceau, quand je l'ai vu, frais, rose et les yeux grands ouverts ; il tenait cela de ses parents.

La mère me racontait sa joie, ne parlait plus de sa vilaine peur. Elle m'expliquait comment elle essayait de lui faire dire *papa, maman.*

— Je sais bien que c'est trop tôt, me disait-elle ; mais je veux épier ses premiers mots, parce que ce sera plus difficile de lui enseigner à parler distinctement ; ces petites bouches qui font la moue à tout propos, qui rient à tort et à travers, dérangeront notre alphabet à nous autres ; mais c'est égal. Je veux qu'il parle de bonne heure, et je veux rendre des mères jalouses de nos entretiens... Je m'imagine que je l'entends déjà... Seulement, quand le jour baisse, je ne le vois plus parler, et, si vous saviez combien de fois, la nuit, ne pouvant l'interroger, puisque je ne le verrais pas répondre, je frôle doucement sa bouche avec mon doigt, pour m'assurer que je n'y sens pas le passage d'un cri ou d'un soupir.

Quand on est mère, on trouve bien facilement le moyen d'être heureuse ! Je souhaite que cette histoire véridique donne à quelques femmes le regret de n'être pas muettes.

15 décembre 1884.

L'ENFANT
DE LA CHANOINESSE

Il y a douze ans, à peu près, mademoiselle Adélaïde des Noes, une des dernières parmi ces belles filles majeures de l'aristocratie du faubourg Saint-Germain que la vanité faisait nommer chanoinesses en Allemagne, pour voiler d'un voile coquet la fatalité d'un célibat incroyable, après quelques mois de maladie, de langueur au moins, partait pour aller prendre des eaux quelconques.

Le canonicat est une hypothèse qui fait attribuer le nom de *dames* aux demoiselles résolues, ou résignées, à n'être jamais *dames*, et

il donne une certaine liberté, dont madame Adélaïde profitait.

Fière, silencieuse et belle, on ne savait pourquoi cette vestale ne s'était jamais échauffée au feu sacré. Quel dommage ! disait-on. A-t-elle été trop difficile ? Quel mystère se cache sous ce célibat, désormais consacré par un vœu ?

Quand, après une absence de deux mois, madame Adélaïde, toujours aussi fière, aussi belle, aussi parée de sa pâleur et de sa dignité silencieuse, revint de voyage, avec une nourrice et un bébé, annonçant qu'elle avait recueilli un enfant abandonné, il y eut un éclat de rire, parmi les mauvais sujets du noble faubourg ; il y eut une stupeur profonde parmi les gens sages, pour qui les fautes de l'aristocratie ont une teinte particulière, moins dégradante et plus affligeante que les fautes des bourgeois.

Quant à la vieille comtesse des Noes, la mère de la chanoinesse, dont la piété était comme une délégation de toutes les dévotions du noble faubourg, cette présidente de toutes les œuvres charitables, cette vertu qui garantissait toutes les vertus, elle ne parut que très émue de ce retour, sans en paraître étonnée, ni scandalisée, et, quand on parlait devant elle de sa

fille, avec ou sans allusion, elle répondait, comme par le passé, avec la même conviction attendrie :

— Adélaïde est un ange !

Cet ange-là prouvait au moins qu'il avait un sexe, et bientôt on se rappela qu'un prince étranger, chevalier de Malte, avait traversé Paris, à peu près neuf mois avant le voyage de la chanoinesse.

La rencontre de ces deux virginités assermentées avait-elle provoqué, dans un duo d'amour, une seule protestation contre le célibat? N'avaient-ils pu se marier, ces deux forçats du vœu, de peur de paraître félons envers l'orgueil, quand ils devenaient fidèles à la nature ?

Ce qui fut certain, c'est que, si l'on conjectura que l'amour du chevalier de Malte avait passé comme une ombre sur cette belle statue, personne n'avait remarqué la moindre assiduité, ni même la moindre visite, et c'est que, depuis qu'elle avait les titres apparents d'une mère, la chanoinesse ne revit pas, ne parut pas regretter le chevalier de Malte légendaire.

Après quelques jours, quelques semaines d'embarras, elle sembla prendre son parti de l'étonnement des uns, des sourires des autres. Elle retourna bravement partout où elle allait

auparavant; elle fléchit tout le monde par sa fierté simple. Si l'ange avait une fois replié ses ailes, c'était, sans doute, pour consoler un enfant de la terre, digne du ciel, et elle était remontée dans les nues.

Le monde est toujours désarmé par ceux qui, sans le braver dans ses préjugés, l'affrontent dans sa justice.

Adélaïde resta si bonne, si simple, si fière, et elle se cacha si peu d'élever, de soigner, d'adorer l'enfant rapporté de voyage que, sans y rien comprendre, on s'attendrit et on trouva la chose toute simple.

Cette charmante mère était un otage pour des coquetteries vacillantes; cette vieille fille, correcte dans sa vie, dont on ne savait comment déchiffrer le roman, plaisait aux femmes qui ont besoin d'être romanesques; les pures l'aimaient en toute pureté; et voilà comment, ainsi que pour beaucoup d'autres raisons, le cas de madame la chanoinesse Adélaïde des Noes fit relativement peu de scandale, et parut, au bout de deux ans, une chose si simple, qu'on eût cru à un miracle, plutôt que d'attaquer une femme si considérée.

Adélaïde, de son côté, n'avait pas de remords. Elle parut même, au début, avoir l'embarras d'une vierge devant le mystère de l'enfance, plutôt que la confusion d'une fille-mère.

Elle regardait le poupon, avec l'émerveillement peureux d'une dévote devant la crèche.

Comment un si petit être pouvait-il devenir un homme? Elle contemplait la nourrice dans ses fonctions, rougissait quand elle voyait l'enfant mordre le sein, portait la main à sa propre poitrine, comme pour y comprimer une douleur, et souriait.

On remarqua que son sourire, grave depuis l'âge de vingt ans, reprit la grâce d'un sourire de dix-huit ans, plein d'espérance. On l'entendit qui chantait des airs de nourrice pour berçer l'enfant, et qui chantait des airs de fanfare maternelle, quand l'enfant n'avait pas envie de dormir.

La vieille comtesse mourut, en bénissant sa fille et son petit-enfant. Adélaïde parut montrer ou laisser voir sa maternité avec moins de retenue encore, quand elle fut seule.

Dans les commencements, elle disait : *l'enfant;* plus tard elle dit Valentin ; car l'enfant, dont elle ne raconta jamais le baptême, avait ce

nom-là. Mais, au bout de cinq ans, lorsque Valentin allait courant, jouant, renversant tout dans le salon, la chanoinesse affolée se jetait à genoux devant lui, pour le saisir au passage, pour l'embrasser avec passion et criait tout haut : *mon fils ! mon fils !*

Un jour, une dame, attendrie de cette adoration et voulant plaire à la mère, lui dit :

— Comme il devient beau, votre Valentin !

— Je crois bien, un enfant de l'amour !

Le mot parut vif à la dame ; mais Adélaïde n'y songea pas ; c'était son cœur qui avait tressauté librement.

Elle avait plus de trente ans, à la date du voyage au pays des choux. Elle répandit les derniers éclats de sa jeunesse, les feux de sa première maturité sur cet enfant qu'elle faisait fleurir de ses baisers, qu'elle mûrissait du regard ; elle eut des cheveux blancs qu'elle lissait avec soin, quand il eut des cheveux blonds flottants sur les épaules, et lorsque Valentin eut dix ans, elle le regarda avec cette mélancolie des cœurs effleurés par l'automne.

Il ne l'avait jamais quittée. Elle lui avait appris à lire, et elle apprit le latin pour assister

à ses leçons. Elle eût voulu lui donner du génie; elle lui faisait cultiver tous les talents.

Il y avait dix ans que la chanoinesse était mère, quand elle reçut un jour la visite d'une très belle dame, qui lui était inconnue, qui se fit annoncer sous le nom de la baronne de Valrieux.

De quel Val était-elle ? Mais elle était à coup sûr d'un pays *Rieux*. Les petites fossettes que les années, encore cotonneuses pour elle, avaient laissées dans ses joues, sur son menton, aux coins de sa bouche, annonçaient des nids d'éclats de rire, des nids vides peut-être, mais non attristants; les yeux étaient plus mélancoliques que le visage; c'était une femme jolie.

La chanoinesse l'avait reçue, croyant à une visite de quêteuse. Mais, dès le premier regard, au maquillage trop habile, elle reconnut une mondaine, et, à la façon dont celle-ci prit un siège, avec trop de grâce, rendue maladroite dans ce salon décent, elle soupçonna une demi-mondaine.

Adélaïde travaillait à une broderie et son fils lisait près d'elle. Ils se ressemblaient. Elle avait

un charme de jeune femme, malgré ses cheveux blancs; il avait un charme de dignité grave, malgré ses dix ans.

— C'est votre fils? demanda assez étrangement la belle visiteuse?

— Oui, Madame, répondit, avec une douceur très fière Adélaïde des Noes.

— Il est joli, reprit en baissant la voix, d'un air de mystère, la dame aux fossettes.

Cette fois, le compliment venu de cette femme, qui avait tant ri, fit rougir la chanoinesse; elle dit à son fils:

— Valentin, va dans ta chambre, mon enfant.

La visiteuse ne protesta pas; mais elle suivit d'un regard qui s'attendrissait le bel adolescent dans sa retraite.

Quand les deux femmes furent seules, la chanoinesse, de son grand air poli, demanda:

— Puis-je savoir, Madame, ce qui me vaut l'honneur de votre visite?

— Hélas! Madame... ou plutôt, Mademoiselle, dit la visiteuse en se reprenant, ma visite n'est ni un honneur, ni un bonheur.

Adélaïde des Noes avait eu un tressaillement à ce titre de *demoiselle* que personne ne lui

donnait plus, et qui constituait une injure. Elle regarda fixement la visiteuse, et, d'une bouche qui devenait pâle comme ses joues :

— Quel malheur m'apportez-vous donc, Madame ?...

Elle eut la tentation méchante de dire : Mademoiselle.

— Voici, Madame, reprit la visiteuse avec un léger tremblement dans la voix. Je ne suis la baronne de Valrieux que pour le curé du village où j'ai mes propriétés ; à Paris, je me nomme Adolphine Pétrel. Vous avez peut-être vu mon nom sur les affiches des petits théâtres... mais peut-être l'avez-vous vu aussi ailleurs ?

Il n'y avait ni ironie, ni provocation dans ces paroles ; mais la chanoinesse eut un tremblement qu'elle fit cesser, en serrant avec force les deux poignées de son fauteuil.

— Je ne crois pas avoir jamais vu votre nom... Mademoiselle.

— C'est possible, car la sage-femme qui a mis mon enfant aux Enfants-Trouvés ne le savait peut-être pas, et vous ne vous en êtes pas inquiétée, quand vous avez été vous faire donner le petit.

La chanoinesse se leva droite, frémissante ; un éclair brilla dans ses yeux.

— Valentin est mon fils, dit-elle avec énergie.

Adolphine Pétrel la regarda avec compassion.

— Vous ! mais vous n'avez jamais eu ni mari ni amant... vous êtes vierge !

Adélaïde faillit crier un démenti. Un spasme la tenait à la gorge ; ses yeux se remplirent de larmes ; une lueur, une sorte d'auréole fugitive passa sur son front ; elle eut un sourire qui rachetait tous les affronts. Elle retomba dans son fauteuil en murmurant :

— Qui vous a dit ?...

— Oh ! cela n'a pas été facile. Il y a douze ans, je ne valais pas mieux, ou je n'étais pas pire qu'aujourd'hui... J'étais une jolie fille à qui ses parents n'avaient pas donné d'autre état. Je montai sur les planches ; j'eus un amant, en même temps qu'un rôle : je jouai mal et, quand je fus enceinte, je fus quittée par mon amant... Mes parents furent d'une vertu cruelle, quand ils me surent sans emploi, nulle part... La misère vint vite ; j'accouchai chez une sage-femme, et, quand je fus mère,

en baptisant mon fils de larmes bien sincères, je vous le jure, je dis à celle qui m'avait accueillie : — Madame, je n'aurais pas de pain à donner à ce pauvre petit malheureux, et je n'ai pas, en attendant, le loisir de lui donner mon lait; faites les démarches pour que cet innocent soit placé aux Enfants-Trouvés. Mais, je vous en conjure, ne le perdez pas de vue; mettez-lui une marque qui me permette de le reconnaître, et plus tard, je le reprendrai, je l'élèverai... C'est venir bien tard, n'est-ce pas? Mais si vous croyez que c'est facile! je fus souffrante et je traversai des mois de misère noire... puis, le hasard me lança; je devins à la mode; je m'enivrai de l'espoir d'être riche; je m'appliquai à le devenir. J'eus des revers; enfin, quand je me sentis bien riche, bien solide, j'achetai un château, je me fis baronne, dame de charité, comme vous, et, bien avec mon curé, honorée, respectée, j'ai cherché mon fils pour le rendre heureux, sans qu'il sût rien du passé de sa mère... Oh! ce n'est pas au théâtre que cette idée-là m'est venue; les faiseurs de pièces rencontrent quelquefois la vérité... Je vous jure que j'ai l'immense désir d'être mère, tout à mon aise; je n'ai jamais fait

semblant d'aimer que pour me réserver à cet amour. Je savais bien qu'il serait beau, mon fils... Maintenant je l'adore, je le veux et je l'emmène.

— Cette histoire est touchante, balbutia la chanoinesse en essayant de reprendre son sang-froid ; mais qui me prouve ?...

— Que ce beau Valentin soit mon fils ? C'est bien simple ; la sage-femme est morte, mais elle a fait sa déclaration en termes tels qu'il n'y a pas à s'y tromper. Je lui avais donné une bague à elle que généreusement elle a attachée aux langes de l'enfant. Oh ! sans doute, on ne croyait pas que je reviendrais, et quand, dix jours après la naissance, vous qui avez la vocation des enfants, vous êtes venue en choisir un ; on vous a dit : « Tenez, voilà l'enfant d'une fille qui ne le réclamera jamais ! » Vous avez fait un riche cadeau : payé en plusieurs dons le prix de mon fils. Votre nom est resté comme celui d'une bienfaitrice, on ne voulait pas me le donner... mais j'y ai mis de l'acharnement... Maintenant, je viens vous dire : — C'est mon fils ; rendez-le-moi. J'ai été une femme légère ; mais je sens que vous me donnerez une conscience, en me rendant mon enfant. Vous lui

avez fait une provision de vertu dont je profiterai; rien qu'en l'aimant, je deviendrai meilleure... Seulement arrangeons cela pour que vous ne souffriez pas trop, et pour qu'il ne pleure pas.

— C'est impossible! s'écria la chanoinesse dans un sanglot.

— Il faut pourtant que cela soit.

— Après tout, qu'est-ce que tout cela signifie? reprit Adélaïde durement; qui me prouve que vous êtes sa mère?

— Il est vrai qu'il vous serait plus facile de prouver que vous ne pouvez être la sienne.

— Nous verrons, baronne, si vous êtes de force à lutter contre mademoiselle des Noes? Ne craignez-vous pas que la police?...

— Je ne crains que pour vous, Madame...

— Ah! j'en ai affronté bien d'autres!

— Oui, je sais que vous avez laissé croire que ce n'était pas un enfant adopté.

— Et c'est quand j'ai fait ce sacrifice!... D'ailleurs, vous n'êtes pas sa mère morale... Il peut apprendre ce que vous avez été... Si je le lui disais!

— Vous feriez la première mauvaise action

de votre vie. C'est vrai, j'ai derrière moi une réputation mauvaise; mais la femme déshonorée se réhabilitera par lui; c'est un titre que mon repentir.

— Et moi, repartit superbement la chanoinesse, n'est-ce rien que de m'être déshonorée aux yeux du monde pour lui? La vocation maternelle vous est venue tard; moi, j'ai tout sacrifié au bonheur, à l'ivresse d'être mère. Je ne m'étais pas mariée, parce que j'avais trop d'ambition; j'ai rêvé le fardeau d'un enfant sans le fardeau du mari; c'est une folie de vierge, trop dévote à l'Immaculée Conception, n'est-ce pas? Ce fut mon idée fixe; ma mère ne put la vaincre; le monde enfin ne me fit pas peur. J'affrontai tout, et, quand je revins, avec cet enfant dans mes bras, je passai fièrement devant la sainte Vierge, comme si j'avais porté un Dieu!

— C'est mon sauveur que vous emportiez, Madame.

— Depuis dix ans, je l'ai veillé, je l'ai enfanté à chaque crise de sa vie. Il me doit sa chair que j'ai nourrie et faite si douce; il me doit la pureté de son cœur, il me doit son intelligence; il me doit tout, il ne vous doit rien!

— Non, rien que la vie, et vous, vous me devez votre bonheur.

— Que vous faut-il, Madame? Je ne vous offre pas ma fortune, il deviendrait pauvre et vous êtes riche; mais laissez-le-moi, et vous le verrez, quand vous voudrez...

— En visite? Non, ce n'est pas assez... Je veux le voir à toute heure, je veux vivre de son air, de sa vue.

La chanoissesse crispa les poings; si elle avait eu une arme, elle eût tué sa rivale. Mais soudainement, se mettant à genoux devant elle:

— Voyons, soyez juste. Il est impossible que vous l'aimiez autant que moi!

— Je veux me rattraper.

— Ah! si vous l'aimiez! si vous l'aimiez!...

— Je vous le laisserais, n'est-ce pas? Comme dans le jugement de Salomon, vous consentiriez à me donner le beau rôle, pourvu qu'en vraie mère je préférasse l'abandonner. Non. Mais au fait, pourquoi ne pas le partager?

La chanoinesse se releva et se tint debout.

— Je ne comprends pas.

— Nous sommes riches toutes les deux. Il aura nos deux fortunes; qu'il ait nos deux

amours... Si je vous faisais un procès, je gagnerais. Peut-être aussi pourrait-on nous le retirer à toutes les deux, à vous parce qu'il n'est pas votre fils, à moi parce que j'ai de vilains antécédents maternels. Associons-nous; voyageons avec lui, jusqu'à ce qu'il soit homme et que forcément il nous échappe. Il sera bien facile de trouver une raison pour cette vie mitoyenne. Que je le voie tous les jours; je ne demande pas davantage. Si je vous fais honte, vous sortirez quand je serai là... Il est encore en âge de ne pas s'étonner d'être doublement aimé... En vérité, Mademoiselle..., je ne voudrais pas vous faire de la peine ; vous avez été si bonne pour lui, que je vous aime, que je vous admire! Je m'arracherai le cœur quand il le faudra, si vous ne pouvez vous faire à mon voisinage... Ce sera ma façon d'être la bonne mère du jugement de Salomon. Mais essayons, voulez-vous? je serai bien gentille; je sais me faire aimer, quand je le veux.

La malheureuse prenait ingénument ses airs de fille, pour se faire reconnaître ses droits maternels.

Elle pouvait choquer davantage la chanoinesse. Elle la séduisait, au contraire, par l'ex-

pansion de sa nature. Adélaïde des Noes, épouvantée d'une dépossession possible, se débattait intérieurement contre l'implacable et cherchait des branches, au bord du gouffre où son amour maternel allait sombrer.

Ce que lui disait cette femme la frappait.

Après tout, cette enrichie du vice qui voulait se faire une retraite dans la vertu se trompait peut-être, et alors, après un essai assez court, elle serait infidèle à son fils, comme elle avait été infidèle à bien d'autres. Si elle ne se trompait pas, et si, malgré les fossettes de ses joues roses, cette repentie triomphait de sa frivolité et se retrempait dans l'amour maternel, Adélaïde aurait l'orgueil de ce triomphe; une vraie mère la rendrait moins jalouse en étant digne d'elle.

Après un débat dans lequel la baronne de Valrieux finit par arriver à une éloquence persuasive, par coquetterie, par rivalité de femme, et aussi parce que sa vocation maternelle se développait, avec le désir d'avoir raison, le pacte étrange fut conclu, l'épreuve périlleuse tentée; elle dure encore.

Le lendemain, la chanoinesse quittait Paris

avec son fils. La baronne la rejoignit en route et fut présentée à l'enfant comme une cousine. Il fut facile de l'amener à dire *maman* à cette jolie femme, comme il le disait à sa maman, au visage doux et pâle; il fut plus gâté. Adélaïde présidait aux leçons, Adolphine aux récréations...

Le hasard, qui m'a fait confident de cet effort douloureux et sublime, m'a permis de lire une lettre toute récente de la chanoinesse à une amie :

« Ma chère, — lui dit-elle entre autres choses, — je suis bien malheureuse ! Elle l'aime réellement; elle l'aimera de plus en plus. Il est si bon à aimer ! je voudrais la haïr, je ne peux pas; elle commence à le comprendre si bien; elle me ménage avec tant de délicatesse ! Je ne peux pas davantage la mépriser; car elle s'épure, et je la plains. Je sais des choses de sa vie qui remuent la mienne. Je découvre que cette femme a la caresse plus savante. On n'est donc pas mère, quand on est vierge !... Elle a des égards qui, parfois, me font peur. Elle me regarde, comme si elle voulait voir blanchir plus vite mes cheveux, et elle me sourit, avec une pitié qui met en moi une jalousie affreuse...

Elle est plus jeune que moi de quinze ans au moins; elle vivra plus longtemps que moi... Si elle attendait ma mort pour l'avoir à elle seule !... »

22 décembre 1884.

LE

CABINET NOIR DE L'AMOUR

Je fus, il y a longtemps, par hasard et sans qu'il y eût aucune curiosité malsaine de ma part, le confident d'un mari qu'un de mes bons amis voulait tromper, et le confident de cet ami dangereux que le mari voulait évincer sans scandale.

Le mari n'était point ridicule et ne voulait pas le devenir. Il avait de la noblesse dans le cœur, et peu de fatuité. Il ne s'imaginait pas que la cérémonie de la mairie fût le Styx et l'eût rendu invulnérable ; mais il se disait que sa femme était aussi sensible qu'honnête ; qu'elle avait le goût de l'amitié, et qu'il pouvait être dangereux de lui laisser faire trop de confidences à un ami masculin ; il veillait, sans

aucune scène de jalousie, très alerte et très calme en apparence.

Mon autre ami, également très honnête, également très sensible, chevaleresque et loyal, comme on l'est au début d'une passion, ne rêvait ni rapt, ni viol, ni corruption ; il voulait aimer, voilà tout, et être aimé. C'était bien simple. Si simple que les regards du soupirant disaient son secret à tout le monde, et que le mari vint un jour me trouver :

— Mon cher, me dit-il, Adolphe D... est amoureux de ma femme ; je ne lui en fais pas de reproches. Peut-on la voir sans l'aimer? J'ai vu jouer trop de drames et de comédies sur une crise pareille, pour prendre le rôle de sot que l'on réserve toujours au mari. Il n'y aura, de ma part, ni fureur d'Othello, ni complaisance de Georges Dandin. Je ne veux pas arriver à un duel et à un éclat avec Adolphe. Il a besoin de se marier ; il accorde sa guitare sur la mienne ; voilà tout, et il veut chanter la sérénade à ma femme, avant que la fenêtre d'une fiancée s'ouvre pour lui. Il est honnête ; ma femme est honnête ; je le suis aussi ; mais il n'y a que les honnêtes gens pour faire naïvement les plus grosses sottises. Je te prends

donc à témoin ; tu rendras ma conscience plus fière et, si j'étais trop maladroit, tu m'avertirais.

— Ta confiance m'honore, répondis-je; mais je suis le camarade de collège d'Adolphe, comme je suis le tien. S'il lui plaît de me prendre pour confident, faut-il me refuser à l'entendre ? Et, si je l'entends, puis-je te répéter tout ce qu'il me dira ?

— Non, pas plus que tu ne l'avertiras de mes plans stratégiques. Je souhaite que plus tard, quand nous serons vieux, nous puissions tous rire, à notre aise, de ce grand amour qui menace le mien.

En effet, aucun de nous n'était vieux et n'avait atteint la quarantaine.

— Je te délierai de ton serment de discrétion, de témoin muet, continua le mari, quand nous aurons tous soixante ans. Jusque-là, mon philosophe, observe et agis en toute sécurité. Quoi que te dise ton ami, notre ami, ne le répète pas. Quoi que je fasse, et comme je ne ferai rien de vil, sois-moi fidèle. Au fond, il y a peut être beaucoup d'orgueil dans mon désir de te dire tout. Je veux que tu puisses, soit pour un roman, soit pour une pièce, montrer

un mari spirituel et sage, soupçonnant le danger et voulant doucement l'écarter.

— C'est égal, murmurai-je, j'aurai le doigt entre l'arbre et l'écorce.

— Il n'y a pas d'arbre, s'écria le mari, en se frappant le front, et c'est l'écorce d'une orange que je vais doucement découper... tu verras.

— Prends garde! les écorces d'oranges, quand on les jette, font glisser.

— Personne ne glissera!

Je renouvelai mes objections, mes protestations; mais, comme le mari insistait; comme j'étais certain de mes bonnes intentions; comme je ne doutais que de la nature en général, sans avoir aucune arrière-pensée contre personne en particulier; comme j'étais curieux de ce spectacle, je finis par accepter.

D'ailleurs, il faut bien le dire, l'amoureux Adolphe m'avait déjà fait ses confidences; il me paraissait bon, pour mettre tout à fait ma conscience en équilibre, de recevoir également celles du mari.

Si la situation devenait gênante, je me dégagerais, et puis, j'assisterais peut-être à ce phénomène encore inconnu, d'un amoureux

qui dégonfle le ballon de son amour dans le ciel, pour qu'il n'en redescende rien sur la terre, et d'un mari prévoyant, plein de tact, qui ne tente pas la destinée, en voulant la conjurer.

La femme de mon ami, j'entends de mon ami marié, était bonne, douce, assez franche pour répugner à une trahison brutale, assez féminine pourtant pour avoir la curiosité d'une passion qui l'effleurait, assez dévouée à son mari pour lui savoir gré de ses précautions, et pour l'en estimer si elles étaient adroites, assez pure pour n'être pas étourdie d'une déclaration, assez naïve pour s'en émouvoir en y réfléchissant. C'était une vraie femme enfin, jolie, spirituelle, aimant la paix de son âme, aimant son mari, et faite pour aimer ses enfants, s'il lui en survenait.

Il y avait plus de trois ans qu'elle attendait une maternité, dont le retard ne provoquait aucune excuse de la part des époux ; ce qui prouvait bien qu'il n'y avait pas de leur faute et que leur conscience ne leur reprochait rien, ce qui ne causait aucune alarme au médecin de la famille, patient par état et enseignant la patience.

9.

C'est dans ces conditions que je fus le témoin de ce duel qui n'apparaissait pas, entre mon ami Adolphe D... et mon autre ami Isidore M... Les armes semblaient égales ; tous les deux étaient riches ; le mari n'était pas laid, le soupirant n'était pas d'une beauté à éblouir ; l'esprit était pareil, il se laissait mesurer de part et d'autre ; tous les deux du même monde, indépendants, avaient les mêmes ressources à offrir à une jeune fille bien élevée.

Mais l'un était le mari et l'autre l'amoureux, et c'est le mari qui allait ouvrir la lice. Il pouvait commencer l'inégalité.

On se voyait dans des maisons tierces. Le mari, sans affectation, s'arrangea pour interrompre les dîners qu'il donnait d'habitude ; un changement de cuisinier fut le prétexte. Sa femme trouva que l'économie était bonne ; l'argent que l'on dépensait en truffes lui paraîtrait mieux employé en rubans. Le mari eut, à propos, de petites pertes d'argent qui lui furent très sensibles, comme s'il n'eût pas su les réparer à une liquidation prochaine ; mais il en profita pour demander à sa chère femme si l'on ne pouvait pas aller moins dans le monde.

L'aimable femme consentit ; un peu de solitude entra sans effort et sans malaise dans ce ménage heureux.

Mon ami Adolphe, qui ne rencontrait plus la femme convoitée, ni chez elle, dans de grands dîners, ni chez les autres dans les soirées, s'alarma et devint plus expressif dans ses visites.

La jeune femme sourit d'abord à des déclarations prévues, mais non espérées ; puis elle devint plus sérieuse ; puis enfin, elle eut cette pitié maternelle qui est consternante : elle signifia doucement, gentiment, à mon ami, qu'il eût à cesser ses visites.

Elle mêla adroitement le nom de son mari à ses exhortations personnelles ; si bien que le pauvre garçon congédié put se dire que le mari et la femme étaient parfaitement d'accord pour lui fermer la porte de la maison.

En effet, les époux étaient d'accord ; le mari me l'affirmait, et je voyais au sourire confiant de sa femme qu'elle était bien aise de faire plaisir à son mari. Ces satisfactions-là ont toujours un peu de mélancolie qui les rend charmantes et qui consolent le désespoir.

Je m'abstenais strictement de conseils. J'écoutais seulement avec avidité ce que l'on me confiait de part et d'autre.

— Puisqu'elle ne veut plus me voir, je lui écrirai, me dit Adolphe.

J'attendais cette façon de retraite en bon ordre, qui parfois procure des avantages précieux. Un amour qui a fait son testament avec éloquence meurt mieux et laisse un deuil, si léger qu'il soit, à ceux mêmes qui ne l'ont pas encouragé.

Mon ami écrivit une lettre ardente. Il l'adressa hardiment à la femme et, après son départ, fourbit ses pistolets, s'attendant à la visite du mari.

Mais le mari ne vint pas. Ce fut la lettre qui revint, intacte, avec une adresse ajoutée à la première. On avait reconnu l'écriture ; on renvoyait, purement et simplement, ce que l'honnête femme ne pouvait pas plus lire qu'entendre.

Lire ? Pourtant si elle avait lu ! Pendant que, devant moi, le regard fixé sur cette fatale lettre salie deux fois par la familiarité des facteurs, Adolphe s'abîmait dans un chagrin profond, il eut tout à coup un tressaillement, prit l'enve-

loppe, l'examina de très près et l'ouvrit délicatement.

Alors, avec un sourire légèrement fat :

— Elle l'a lue, me dit-il triomphant.

— Qui te fait croire?....

— La lettre a été décachetée avec soin, avec un peu de vapeur d'eau, et elle a été recachetée soigneusement; toutefois le bord de l'enveloppe n'atteint pas directement la première trace de gomme, et puis, j'en suis sûr, la lettre a été pliée autrement. Elle l'a lue! elle l'a lue! tant mieux! elle en lira d'autres.

Je crus qu'il était de mon devoir de sortir de mon rôle, de faire remarquer que deux choses avaient pu se produire, pour illusionner mon ami.

Ou c'était le mari qui avait intercepté la lettre, et qui, après l'avoir lue, la renvoyait directement; auquel cas, les baisers fous donnés à l'enveloppe salie, bénissaient la trace des doigts du mari.

Ou bien l'honnête femme qui avait lu une fois ne s'exposerait pas à une seconde lecture et remettrait une seconde épître à son mari, qui interviendrait alors.

Mes présomptions n'étaient ni tout à fait justes ni totalement fausses.

Quand je rencontrai mon ami Isidore, il me dit avec une émotion profonde :

— Ah! comme je suis fier de ma femme! Adolphe lui a écrit, elle m'a apporté la lettre, sans l'avoir ouverte. J'ai voulu être digne de cette confiance, et ne pas m'exposer à trouver des choses qui m'eussent fâché contre Adolphe. « C'est bon, dis-je à ma femme en baisant son front pur ; renvoie toi-même cette lettre, ainsi que d'autres, s'il s'obstinait à t'en écrire. Je ne veux pas les voir, je me fie à toi pour notre honneur. »

J'eus, pour ma part, un léger frémissement qui n'était pas absolument l'émoi de ma charité, en entendant cette confidence du mari. Devais-je lui apprendre que la lettre avait été lue? N'était-ce pas le troubler? lui donner des soupçons contre une femme honnête? N'était-ce pas augmenter une crise qui le désespérait, sans doute? Quel mal avait fait cette curieuse en voulant mesurer le désespoir de l'ami éconduit?

Adolphe envoya une seconde lettre, plus brûlante que la première. Elle lui revint, avec la

même exactitude, recollée avec le même soin. Toutefois, la main, en recollant les bords, avait été encore plus maladroite et plus agitée que la première fois; il y avait le sillon juste d'un baiser entre la pointe de l'enveloppe et la limite de la gomme.

— Elle m'aime ! s'écria mon fougueux Adolphe.

— Où vois-tu cela ?

— Je te dis qu'elle m'aime, ou qu'elle va m'aimer ! Qui sait même si cette façon maladroite de mettre un nouveau scellement à ma correspondance n'est pas une réponse indirecte, un aveu !

Je ris de cette interprétation; mais je ne ris plus, quand le mari, toujours aussi confiant, me dit en se frottant les mains d'une façon agaçante :

— Il écrit toujours, et il écrira encore. Cela ennuie bien ma femme. La chère petite en est triste. Mais je l'ai conjurée de n'en rien laisser paraître; il se fatiguera d'écrire, pour n'avoir pas de réponse.

Il ne se fatigua pas facilement. Les lettres partaient, véritablement superbes d'un amour que rien ne contraignait. Je me disais que

mon ami écrivait aussi pour la gloire; cette correspondance est un chef-d'œuvre.

Le mari était toujours triomphant, Adolphe toujours espérant, la femme toujours ennuyée.

Un beau jour, comme je revenais d'un petit voyage, je trouvai chez moi mon ami Isidore M... qui, recueilli comme un savant, très ému de son infaillibilité scientifique, me dit en me tendant la main :

— Eh bien ! qu'avais-je dit ? Il n'écrit plus; c'est fini.

Je ne pus m'empêcher de soupirer :

— Le pauvre garçon !

— Je te pardonne cette exclamation de la pitié, reprit le mari. Je le plains, moi aussi; je voudrais le revoir; mais il faut laisser cicatriser la plaie.

Je courus chez Adolphe D... Je frémissais à l'idée de son désespoir; j'étais prêt à partir avec lui, pour un long voyage de convalescence.

Je le trouvai radieux. Il me sauta au cou. J'étais suffoqué.

— Eh bien, quoi ? lui demandai-je.

Il me souffla dans l'oreille, en m'étreignant avec force, le secret de son bonheur.

Un soir, par hasard, ils s'étaient rencontrés tous les deux au bal, chez la comtesse de V... Le mari était au whist, quand Adolphe entra et la vit. Elle pâlit si étrangement en l'apercevant, qu'il faillit s'évanouir de stupeur et de joie. Elle voulut s'éloigner, se remettre ; il la suivit du regard et la rejoignit bientôt dans le jardin d'hiver, à l'extrémité des salons. Ils y furent seuls, une minute ; il n'en fallut pas plus à Roméo.

Elle ne jeta pas un cri ; elle ne fit aucune menace ; elle n'eut aucune coquetterie ; tout le feu des lettres qu'elle portait, qu'elle couvait dans son cœur, l'enveloppa d'une flamme rapide. Il lui tendit les bras, elle s'y jeta et ce fut tout.

Cette passion était-elle fatale ? le mari s'y était-il mal pris pour la prévenir ? Je ne touche pas à ce problème. Ce que je sais, c'est que cet amour unit un homme d'une grande valeur à une femme charmante, et que cette liaison, connue de moi seul, fut touchante par sa bonne foi, sublime par sa constance.

Le mari, qui se félicitait de son système, crut en recevoir le brevet, quand il fut père, dans l'année même. Il attribua cette paternité à l'influence de son intervention directe.

Peut-être avait-il raison! Il ne cessa, pendant plusieurs années, de me parler de son bonheur. Il n'était troublé que par une chose : sa femme avait des airs de mélancolie qu'il ne savait à quoi attribuer. Était-ce la préoccupation maternelle? Une vague pitié pour le monde où tant de coquettes provoquaient impudemment tant d'hommes, qui n'avaient pas besoin d'être provoqués? Cette femme pure aspirait-elle à plus de pureté?

Je fus convaincu que la tristesse douce, traversée par des éclairs, que le mari ne comprenait pas, était le remords de l'amour.

Ce remords pesa sur cette âme délicate et, au bout de quelques années, la brisa.

Madame M... est morte. Elle eut auparavant la satisfaction de voir Adolphe, malgré son talent et grâce aux démarches qu'elle fit ostensiblement pour lui, entrer à l'Académie.

— Comme tu es généreuse! lui dit son mari, le jour de l'élection de leur ami.

Adolphe, depuis la mort de madame M..., est sorti de l'Académie, comme on sort de l'immortalité humaine, par la mort.

Isidore l'a bien regretté, et c'est naïvement qu'il dit, dans sa douleur raffinée et mystique :

— Peut-être s'aiment-ils là-haut ! Ah ! je ne leur en veux pas ! Mon bonheur terrestre, qui a affligé mon meilleur ami, me suffit.

Seulement, sa douleur ne va pas jusqu'au remords ; voilà pourquoi il vivra très vieux.

Avis aux femmes honnêtes qui veulent congédier un adorateur trop pressant ! Puissent-elles trouver un secret invisible, celui de l'ancien cabinet noir, pour recacheter les lettres qu'elles ne veulent pas avoir lues !

5 janvier 1885.

LE SERIN DU GÉNÉRAL

Le général X..., quand je l'ai connu, était vieux, à la retraite, et vivait seul, dans un entresol élégant du boulevard de la Madeleine.

Il avait eu son temps de grande gloire, à cause de sa bravoure dans les guerres de Crimée et d'Italie, et aussi à cause de la beauté, de l'élégance, de l'esprit de sa femme, une des étrangères qui étoilèrent la cour impériale.

Le général était veuf, avec un fils qui, sorti un des premiers de Saint-Cyr, était fort aimé, fort estimé dans l'armée. S'il n'était pas mort aujourd'hui, je ne raconterais pas l'histoire du serin paternel.

Le général avait, en effet, un serin, non pas

aussi vieux que lui, car je ne crois pas que les serins vivent aussi longtemps que les hommes ; mais d'une apparence aussi vieille que la sienne, quand je l'ai connu il y a quinze ans ; ou plutôt, quand je les ai connus tous les deux.

Dans un boudoir où il aimait à fumer, à sommeiller, bercé par ses souvenirs, à la place du lustre, était suspendue une cage en bambou, fort élégante, ornée de tout ce qui peut plaire à un oiseau des Canaries. Le seul ornement qui ne parût pas destiné à l'oiseau était une écharpe de dentelle noire entortillée autour du cordon qui soutenait la cage et tombait sur les barreaux supérieurs, arrondis en forme de dôme.

C'était une façon de mettre en deuil la cage du vieux serin, seul confident, seul ami, seul vis-à-vis du vieux général.

Le général avait, si j'ose dire ainsi, l'écharpe noire autour du cœur.

Ce n'était pas sa mise à la retraite qui lui donnait sa mélancolie ; ce n'était pas l'absence de son fils ; car les nouvelles qu'il en recevait étaient faites pour lui donner du courage.

Mais le général ne se consolait pas d'être

veuf. Peut-être, était-ce moins la femme pour elle-même, que le bruit, le tintamarre victorieux qui avait accompagné la séduisante créature à travers les cotillons de l'Empire, qu'il regrettait; il lui arrivait de murmurer parfois, dans ses moments de plus grande expansion :

— Ah ! si elle vivait ! je ne serais pas aux Invalides !

Il s'imaginait que cette séduisante Pallas aurait empêché ses cheveux de tomber, ses jarrets de se raidir, sa moustache de grisonner, les rhumatismes de l'empoigner, et l'eût conduit à la victoire des décorations et des hauts emplois.

Elle était morte, en deux jours, pour un refroidissement attrapé au Cercle des patineurs. Le général était absent; mais son aide de camp, un ami bien dévoué, avait reçu pour lui le dernier soupir de la générale, et, sur l'expresse volonté de celle-ci, avait transporté de sa chambre dans la chambre du mari, la cage du serin préféré.

Est-ce qu'un souvenir particulier s'attachait à cet oiseau surmonté d'un drapeau funéraire ? J'eus une occasion de voir chez le général son

ancien aide de camp, devenu le colonel de P..., et le colonel ne regardait pas la cage et le vieux serin pensif perché sur son bâton, sans avoir quelque chose de la tristesse du général. C'était à peu près la même, avec un faible sourire pourtant, qui perçait le deuil.

Quant au général, il m'arrivait souvent de le trouver assis dans son grand fauteuil, devant la cage, ses deux yeux gris attachés sur l'oiseau jaune qui le regardait avec la même fixité, nez à bec. Lequel des deux magnétisait l'autre? Ils se comprenaient. Le serin avait-il la même pensée? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils penchaient la tête avec le même accablement. Le petit crâne d'oiseau était déplumé comme le crâne du général. Lui aussi blanchissait; l'or de son uniforme avait bien pâli, et, la dernière fois qu'il me fut donné de surprendre le tête-à-tête, je remarquai que le serin était devenu bien bouffi, que le général était devenu bien apoplectique. Lequel des deux partirait le premier? Ce fut le serin.

La douleur du général fut grande, sombre, au début, puis vaillante, quand l'empailleur lui eut rapporté son ami, bourré d'étoupe, ga-

ranti par l'arsenic contre les mites, ferme sur ses pattes, les ailes bien posées comme des épaulettes et non plus pendantes, tout le corps maintenu dans une attitude héroïque. Le serin avait pris un petit air d'aigle atteint de la jaunisse; son bec, habilement entr'ouvert, semblait crier : « En avant ! »

Je profitai d'un jour de contemplation sereine du général devant le monument de son ami, pour hasarder quelques questions. Le général ne fit pas de résistance. Son serin lui manquait; mon amitié pouvait tenir le vide de l'oiseau.

Il me dit :

— Vous voulez savoir pourquoi j'ai tant aimé le cher petit être : pourquoi le colonel ne pouvait, comme moi, le regarder sans une profonde émotion? Ce n'est pas seulement parce qu'il est un legs de ma chère femme; parce qu'il a été rapporté par son oncle, l'amiral portugais Coëlhio, d'une île où la race la plus pure se conserve; ce n'est pas seulement parce qu'il était le joujou, le confident de ma pauvre chère moitié... et que, s'il avait pu parler, quand il ne pouvait plus chanter, il eût raconté les monologues charmants de cette âme

10

d'élite. Non, c'est qu'il nous rappelle, au colonel et à moi, une circonstance où j'ai failli être bien ridicule, où je pouvais à jamais perdre la confiance de ma femme et l'estime de mon aide de camp, si je ne m'étais tiré d'affaire par ma présence d'esprit.

Le général, ragaillardi par l'évocation d'un événement où son esprit s'était montré, passa la main sur sa tête chauve, ramena ses cheveux qui se cachaient, en déserteurs, du côté des oreilles, et reprit avec un soupir :

— Nous étions jeunes tous. Vous savez ce qu'a été ma femme; son portrait se trouve dans bien des albums. Je puis dire qu'elle était la plus belle femme de la cour, où les belles femmes étaient en honneur, fière avec des principes; je ne craignais rien. Un seul de ses sourires suffisait pour appuyer mes titres auprès du ministre, et elle n'eut jamais besoin de se faire baiser les mains par l'Empereur, pour obtenir un avancement qui m'était dû. Aussi, je n'avais pas de soupçon ; je suis incapable d'en avoir; je me serais cru sacrilège d'en concevoir un seul, si petit qu'il fût... Pourtant, un jour !...

Le général se leva de son fauteuil brusque-

ment, fit deux tours dans son petit salon, s'arrêta devant le serin empaillé, qu'on ne mettait plus dans la cage, mais qui était posé sur une étagère, entre le buste en biscuit de Napoléon III, et une photographie coloriée de l'Impératrice, sembla demander la force d'un aveu à son cher petit ami, revint à moi, s'excusa en prétextant une crampe, et reprit :

« — Je revenais du ministère de la guerre, où, dans le bureau d'un de mes camarades, on avait, en fumant, débité pas mal de polissonneries... On avait médit des femmes, nié leur fidélité... Je revenais mécontent et agacé... un peu plus tôt que d'habitude. Ce n'était pas l'heure du dîner et je manquais mon absinthe au cercle impérial. Je ne sais pourquoi j'allai droit à la chambre de ma femme. J'avais besoin de la voir, de lui donner un baiser pour dissiper les folles idées qui, malgré moi, me tournaient dans la tête... Dans le couloir, je rencontrai la femme de chambre, qui parut troublée à ma vue. Vous savez, quand on a des diables bleus dans la cervelle, ils vous font voir tout en bleu.

» — Est-ce qu'il y a quelqu'un chez madame ? demandai-je assez brutalement.

» — Mais je ne sais pas, je ne crois pas, général, balbutia la pauvrette, assez épouvantée.

» Il faut vous dire que, quand j'étais de mauvaise humeur, dans ce temps-là, j'avais un air assez naturellement terrible ! L'habitude du commandement... Je suis rude. L'émotion de la soubrette, au lieu de m'avertir de ma grossièreté, fortifia mes soupçons. En trois pas, je fus à la porte de la chambre; elle était fermée en dedans. Je frappe... Silence absolu... Je frappe encore. J'entends un bruit de chaises, de fauteuils, un pas pesant comme celui d'un homme qui saute. Sacrebleu ! Je fais de mes poings deux marteaux, et je frappe à tout briser. Je menace d'enfoncer la porte. J'entends alors une petite voix, la voix flûtée de ma femme, qui me dit :

» — Est-ce vous, général ?

» — Oui, pourquoi n'ouvrez-vous pas ?

» — C'est que je suis avec le colonel ; attendez, quand nous aurons fini...

» — Fini !...

» Il paraît que je donnai à ce mot une expression si terrible que la porte s'entrebâilla.

» — Entrez, entrez vite ! me dit ma femme, en riant aux éclats.

» Je me glisse, j'entre, je ferme la porte derrière moi et je vois alors de quoi il s'agissait. Ma femme avait, au milieu de sa chambre, dans une jardinière, une cage où s'ébattait d'ordinaire ce serin alors merveilleux. Elle y tenait, je vous l'ai dit, à cause de son oncle l'amiral Coëlhio. En voulant lui donner à boire, elle avait tenu la cage ouverte; le serin s'était échappé. Il n'était pas apprivoisé dans ce temps-là; il le fut depuis. Prise de peur en le voyant voltiger, ma chère femme avait crié au secours, mon aide de camp était accouru le premier... Ils couraient, sautaient, montaient sur les fauteuils; rien n'y faisait, l'oiseau ne voulait pas se laisser attraper. Quand je suis entré, ils étaient si rouges, si essoufflés, que vraiment ils me donnèrent envie de rire... Les maladroits ! Il me suffit de poursuivre l'oiseau dans les rideaux de l'alcôve, de l'y envelopper, pour le prendre. Je me moquai d'eux. Mais, ensuite, en dînant, ils se moquèrent de moi.

» — Je ne vous mènerai plus voir *le Mariage de Figaro*, me dit ma femme. Vous étiez furieux et jaloux comme Almaviva.

» Je rougis; j'étais vexé.

» — Jaloux, moi! et de qui? Puis, me sauvant

par un peu d'esprit : après tout, Almaviva a trouvé Chérubin dans la chambre de Rosine.

» — Oui, mais mon Chérubin à moi, c'était mon oiseau.

» Depuis ce jour-là, le serin reçut le surnom de Chérubin. Je fis adroitement des excuses à ma femme, le soir, quand je la rejoignis dans sa chambre ; elle me reçut sérieusement, me reprocha avec émotion cette colère de mauvais goût. La pauvre chérie, elle avait souffert de ce soupçon absurde. J'obtins, pourtant, mon pardon le soir même, et le ciel bénit cette réconciliation... Vous connaissez mon fils ? N'est-ce pas qu'il n'a pas l'air d'un serin ? Quant à l'oiseau, dont la cage fermait mal, je pris mes précautions ; j'achetai cette cage de bambou, plus solide et plus belle... Ce fut notre oiseau sacré... Pauvre Chérubin ! une idée triste me vient souvent. Je n'ai plus longtemps à vivre, à qui léguerai-je mon serin ?... Mon fils est à l'armée... il se mariera et n'oserait apporter en dot, parmi les bibelots, cet oiseau empaillé ; à qui le léguer ?

— Mais au colonel de P... !

Le vieux général eut un rayonnement subit :

— Vous avez raison ! Comment une idée si

simple ne m'est-elle pas venue ? Il aura le serin ; ce sera un souvenir de moi.

Le général est mort, le colonel va devenir général. A-t-il gardé le serin ? Garde-t-il son sérieux en le regardant ? Je l'ignore.

11 janvier 1885.

DEUX AMIES FIDÈLES

Il y a quelques mois, deux femmes du meilleur monde et de la plus grande élégance, c'est-à-dire de l'élégance de l'esprit autant que de celle de la toilette, étaient réunies dans le boudoir de l'une d'elles.

L'une, la visiteuse, était blonde, de ce blond si rare que la mode ne permet plus guère, et que les teintures des coiffeurs ne permettent plus. Elle était blanche, comme elle était blonde. Son visage doux fondait ses contours dans la bordure des cheveux, et, si le peintre en beautés angéliques, Ary Scheffer, avait vu cette jolie femme, il l'eût sans doute enrégimentée dans la légion des âmes qu'il a peinte, aspirant au ciel.

L'autre était brune, avec des sourcils épais, des cheveux noirs, une bouche contractée par le sourire provocant qui encourage toutes les audaces et qui promet tous les pardons.

Tout le monde, à première vue, eût déclaré que la femme brune était la femme passionnée, curieuse dans ses fantaisies, ardente dans ses volontés, et que l'autre était la rêveuse mystique. Mais les physiologistes qui auraient jugé ainsi auraient oublié que la femme type, Ève ou Vénus, est blonde de par le décret éternel des poètes, et que la femme par excellence doit avoir toutes les passions féminines.

La conversation des deux amies était d'ailleurs décisive.

— Ainsi, tu as un amant? demandait la femme aux sourcils épais, à la blonde facile à l'extase.

— Oh! comme tu es brutale!... Tu dis les choses... Eh bien oui..., puisque aussi bien, je viens pour te consulter à ce sujet. J'ai un amant... que veux-tu! ce n'est pas ma faute... Mon mari se fiait trop à ma placidité apparente. Je lui entendais dire vingt fois par jour

que les femmes blanches comme moi ne savent pas aimer. Cela m'a dépitée; j'ai voulu le contredire... en secret... et puis celui que j'aime est si persuasif! il m'a juré que je suis son unique amour. Oh! va, il me le prouve bien!...

La brune, un peu scandalisée, eut un sourire légèrement méprisant et dit :

— Enfin, que viens-tu me demander?

— Oh! une chose, sans doute, difficile! Mais si tu voulais! Si tu pouvais!

— Quoi?

— Mon mari, tout indifférent qu'il paraît, est au fond assez jaloux. Il ne me laisse pas facilement sortir seule. Encore moins m'attarder le soir. Il est impatientant! Je voudrais...

— Quoi?

— Puisque tu es si sûre de toi, si résolue, si fidèle à ton mari, qui te suffit, ne pourrais-tu pas me rendre le petit service d'être un peu coquette avec mon cher époux, de te faire faire la cour par lui? S'il s'occupait un peu de toi, il s'occuperait encore moins de moi. J'aurais toute ma liberté, et, je te le jure, j'en ai besoin avec un être comme celui que j'aime, si exi-

geant, si embrasé ! Il me faut bien des soirées libres... Est-ce trop demander à ton amitié, ma chère Madeleine ?

Celle qu'on appelait Madeleine eut un sourire long qui l'empêcha de parler pendant une minute ou deux; puis elle répondit d'une voix veloutée :

— C'est singulier ! Ce que tu me demandes, j'allais te le demander.

— Ah ! toi aussi ?

— Oh ! ne t'y trompe pas, ma chère Élisabeth, reprit la brune avec une sorte de sévérité, il ne s'agit pas pour moi d'une liberté propice à un amour profane. Celui qui m'aime et qui me supplie de l'aimer, reste dans les termes d'une adoration respectueuse, et il y restera, je te le jure... Mais, si assurée que l'on soit de sa vertu, tu conviendras qu'avec un mari comme le mien, un magistrat silencieux, correct, exerçant le mariage comme il exerce son emploi, il est difficile de trouver le loisir de se rendre à ces rendez-vous... chastes, je te le jure. C'est de l'harmonie que je vais savourer, et dont je voudrais m'enivrer. Notre attachement est un duo dans l'infini.

La blonde souriait :

— Bah ! vous finirez bien par descendre à terre !

— Jamais ! reprit la brune en voilant ses beaux yeux. Seulement, même pour ce plaisir, plus innocent que le tien, j'ai besoin d'être libre... J'essaierai d'être coquette avec ton mari, si cela peut te rendre service, bien que je blâme absolument, entends-tu, Élisabeth, cet abandon de toi-même ; je me ferai faire la cour par celui qui te dédaigne, et j'ai quelque raison de croire que ce ne sera pas trop difficile. En revanche, je te demande de séduire mon méthodique époux. Cet homme grave doit avoir la nostalgie des blondes. Tu es une enchanteresse ; enchante-le ! mais ne va pas trop loin !

— Ah ! ma chère Madeleine, pour qui me prends-tu ?

— Ainsi, c'est convenu !

— Oui, si tu fais ton rôle en conscience.

— Ah çà ! tu ne me demandes pas d'accorder ce que je te prie de refuser à mon mari ?

— Je ne te trace aucune limite, et j'accepte la tienne.

— Alors, le pacte est conclu ! Nous dînons ce soir ensemble, n'est-ce pas ? je vais m'habiller. Tu me forces à être coquette.

— Et toi tu me forces à redoubler mes airs *blancs*. Je te parie qu'au dessert ton mari m'aura déjà fait une déclaration.

— Moi, je ne t'en promets pas autant.

— Essaye.

— J'essayerai.

Le soir même, au dîner, qui devait être un dîner intime, presque de famille, où les maris n'étaient prévenus d'aucune attaque et ne soupçonnaient aucun guet-apens, la double manœuvre commença.

Le mari de la blonde, de cette Élisabeth sur fond d'or, eut un sursaut subit quand il remarqua que la femme de son ami, dont il admirait sans se l'avouer les yeux noirs et les cheveux bruns, soulignait, pour ainsi dire, de ses longs cils, chacun des regards parlants de ses grands yeux. C'était un avocat, et l'idée de pénétrer le secret de la femme de son ami le magistrat, lui parut une entreprise exigée pour l'honneur du barreau. Il fut facilement ce qu'il voulait être, séduisant. La femme brune lui parla du sermon du prédicateur à la mode; il jura d'aller l'entendre à Notre-Dame, puisqu'elle ne manquait aucun sermon; c'était précisément l'heure que la dame blonde vou-

lait avoir à elle seule pour se rendre à ses rendez-vous.

De son côté, le magistrat, sans défiance de la blonde, en subit le charme, quand, après le café, elle lui versa, comme elle savait verser les philtres, un verre de chartreuse. La liqueur était blonde et vermeille. Il ne se dit pas intérieurement, comme la Galatée de l'Opéra-Comique : son *parfum est plus doux encore*, parce que c'eût été un vers saugrenu et qui n'est tolérable qu'en musique; mais il pensa que si l'on pouvait pressurer les blondes, le vin du pressoir serait d'or comme leur beauté, et il crut déguster un petit verre de l'essence même de la femme de son ami, en sirotant sa chartreuse. Jamais la blonde n'avait été si aimable; le magistrat eut un coup de soleil subit, et, quand les deux amies échangèrent leurs adieux dans l'antichambre, elles se dirent tout bas réciproquement :

— Cela va bien !

En effet, cela allait fort bien. Il n'y a rien de rapide comme la trahison de deux ménages intimes qui veulent mutuellement faire un échange. La complaisance des femmes vient en aide à l'appétit des maris. Au bout d'une quin-

zaine, le mari de la blonde ramenait la brune du sermon et commentait le prône du prédicateur, les mains dans les mains de la dévote !

Je crois même que le mysticisme qui la satisfaisait ailleurs, la défendait moins dans ce tête-à-tête et que la brune inclinait à satisfaire le préjugé, en se montrant plus inflammable qu'elle l'était, mais autant que la tradition banale l'exigeait.

Quant à la blonde, elle eût redouté de paraître bégueule à un ami magistrat, qui se départait pour elle de sa gravité d'audience. Elle riait doucement des témérités, s'en défendait mal, n'ayant pas de sourcils assez épais pour les froncer et risquer de devenir laide, en affectant des airs farouches.

Tout allait très bien; chaque femme eut de son mari la liberté nécessaire; il est vrai qu'elles donnaient ou qu'elles prêtaient chacune au mari de l'autre ce qu'elles retranchaient à leur mari; mais elles avaient des facilités d'accorder, selon leurs convenances, ce que leurs adorateurs réclamaient, tandis que leurs maris ne leur réclamaient plus rien.

Les rendez-vous étaient libres. Ce fut une

période d'enivrement, dont les maris échangés eurent la récompense.

Un jour, le prédicateur de Notre-Dame fut enrhumé; la brune, qui avait été prévenue d'avance par la *Semaine religieuse*, n'alla pas au sermon où son adorateur marié se rendit, et elle eut l'idée d'aller surprendre son amant mystique. Cet amour était resté à peu près si pur qu'il valait bien un sermon.

Elle prit la clef du petit hôtel, près du Parc Monceau, où elle pénétrait à ses jours et à ses heures, sans passer par le perron et sans se faire annoncer; elle se glissa dans l'escalier discret qu'on eût dit fait pour elle, arriva à la porte de la chambre à coucher qui ne lui était jamais fermée, qui lui servait d'oratoire, entra, et vit ce qu'elle eût été désolée de montrer à son amie la blonde; c'est-à-dire, cette amie même, dans toute sa blancheur, transfigurée tout à coup en déesse, dans la toilette de Vénus, et l'amant mystique mystifiant de la façon la plus odieuse, la plus naturaliste, son amante brune, avec la complicité de son amante blonde.

Ce don Juan avait deux lyres, l'une qui ne résonnait que pour les chants platoniques et

l'autre qui vibrait de la passion la plus fougueuse.

Je renonce à décrire la scène qui suivit. Il y eut des pleurs, des cris, des attaques de nerfs de la part de la brune, et aussi des éclats de rire de la part de la blonde. Le héros, assez décontenancé, n'était pas dans la toilette décente qui lui valait l'amour de l'une et, à son embarras subit, perdait des chances avec l'autre.

Après des explications qui n'expliquèrent rien, après une sorte de défi qui semblait le prélude d'un duel de femmes, les deux amies se mirent d'accord pour une indignation commune, et, l'une et l'autre, dans un transport de colère légitime, se dirent que c'était pour un être à double jeu, qui les trompait indignement, qu'elles avaient trompé leur mari. Elles ne lui pardonneraient pas ; chacune lui jeta le passe-partout qu'elle avait reçu, et elles partirent ensemble.

Que faire maintenant ? Allaient-elles reprendre leur mari ?

— Attendons un peu, dit la blonde avec un sourire ineffable.

— Ah ! pour moi, j'en ai assez, des amants platoniques ! s'écria la brune avec dégoût.

Cela ne voulait pas dire qu'elle retournerait à son mari, le magistrat pudique.

Elles sont toujours amies; chacune est toujours très gâtée par le mari de l'autre; la blonde a d'autres heures de liberté, et l'on remarque que la brune, impatientée de son air un peu sévère, se blondit légèrement de jour en jour, et rivalise d'amabilité engageante avec son amie.

Seulement, cette fois, elles ont bien juré de prendre leurs précautions, et, si elles sont forcées de se prêter réciproquement leurs maris, de ne pas se prêter du moins le même amant. Ce serait infâme!

19 janvier 1885.

LES

LETTRES AU REBUT

Je savais qu'un de mes amis devait se marier. Le mariage n'était pas affiché; à peine était-il annoncé à quelques intimes; mais il était dans l'atmosphère des cancans d'alentour. Quand des camarades s'abordaient, ne sachant que dire, ils s'écriaient, après la première poignée de main :

— Eh bien! vous savez la nouvelle? Notre ami Duquesnoy se marie?

— Oui, je le sais.

Les uns souriaient pour approuver le mariage, d'autres riaient pour le blâmer; de toute façon la nouvelle était gaiement échangée. Elle rendait service; elle servait d'entrée en matière, et elle soulageait les gens verbeux

qui avaient un beau thème à lieux communs.

Duquesnoy est un gros commissionnaire en marchandises, honnête, actif, correct, tenant son cœur comme il fait tenir ses écritures ; il avait fixé l'époque de son mariage après son inventaire d'été, pour pouvoir faire un voyage de noces pendant le temps où les affaires chôment un peu.

Sa fiancée était une jolie veuve, rencontrée à Trouville, riche d'un bien laborieusement acquis dans le commerce des glaces en gros. Elle avait bien tenu la caisse de son mari, depuis son mariage jusqu'à son veuvage; mais elle n'avait pas vieilli à son poste.

Si la glace à rafraîchir conserve les fruits dans leur fraîcheur primitive, la glace où l'on se reflète, où l'on se regarde toute la journée, où l'on se sourit, où l'on minaude, conserve la jeunesse, la grâce et la mobilité.

La veuve, qui avait près de quarante ans, était donc enviable pour un homme de n'importe quelle profession. Mais elle était surtout désirable pour un homme de quarante-sept ans, riche, parvenu à ce point de prospérité où le besoin de s'épanouir au dehors saisit le commerçant le plus rebelle à la dépense; où

l'ambition du confortable *voyant*, c'est-à-dire destiné à être vu, fait acheter une belle villa, un beau château, et développe tout à coup des ambitions agricoles.

La veuve serait superbe, les jours d'été, ôtant son grand chapeau de jardin et le déposant dans le vestibule en marbre de sa belle maison, de son château; puis, de sa main qui ne s'était ni crispée ni défraîchie à faire des additions, relevant les lourds bandeaux de ses cheveux noirs lustrés et maintenus au noir. Elle aurait une touffe de roses à la ceinture, des roses cultivées par M. Duquesnoy, et dont l'une, créée par lui, porterait assurément le nom de la châtelaine.

Les enfants n'étaient pas prévus dans ces rêves; l'homme correct n'avait pas consulté, sur ce point, la femme correcte, et ignorait ses volontés.

A cet égard, il se conformerait à ses moindres désirs; mais ne peut-on être heureux après une carrière commerciale bien remplie, dans le doux commerce d'une femme, belle, intelligente, instruite, solide sur l'histoire, connaissant les dates de tous les règnes, ainsi qu'elle se rappelait le chiffre de tous les inventaires,

d'une majesté très familière, se tenant toujours comme si elle avait été devant une glace, mais souriant avec bonté, ayant du goût, et administrant admirablement sa fortune ?

Jamais union plus assortie n'eût mis en branle les cloches de Saint-Vincent-de-Paul et n'eût produit un effet si éclatant, tout le long de la rue d'Hauteville.

Voilà ce que M. Duquesnoy avait confié à ses amis, à ses camarades de collège, à ses confrères, et ce qu'il avait laissé confier même à ses concurrents.

Car la sensation d'être heureux serait peu de chose, si elle ne se doublait du plaisir d'être applaudi et de faire des envieux.

On fut étonné de voir arriver l'époque de l'inventaire habituel de Duquesnoy, sans que le jour du mariage fût fixé.

On fut surpris d'apprendre que le commissionnaire ne parût pas songer à vendre son fonds.

La veuve n'habitait pas Paris. Après la saison de Trouville, elle était retournée dans une propriété qu'elle gérait elle-même, du côté de Bordeaux. Elle faisait du vin, parce qu'il fallait bien faire quelque chose, et elle

le vendait, parce que vendre sa récolte est une jouissance aristocratique autant que commerciale.

On s'étonna qu'elle ne fût pas venue à Paris, on s'étonna que M. Duquesnoy n'allât pas vendanger avec elle.

Un jour, sans curiosité maligne, en passant, j'entrai dans le bureau de Duquesnoy.

Il était occupé à dicter une commande à un de ses commis, tout en dépouillant sa correspondance ; sa voix était d'une placidité inaltérable.

— Bonjour, me dit-il avec son sourire. Tu me permets de finir une expédition très pressée.

Il continua en effet sa besogne, qui me parut n'être pas improductive. Quand il eut fini, il remit les lettres d'envoi à son commis, et je remarquai qu'il ajouta comme recommandation suprême :

— Vous réclamerez des ports de lettres aux maisons Brigoux, Garbendas et Paolo de Sisternos !...

Le commis se retira, ferma la porte, et je me trouvai seul avec mon ami.

La porte fermée avait refoulé l'atmosphère

commerciale; je n'avais plus devant moi que l'aspirant au mariage.

Sa figure avait subitement pris un air triste. On eût dit que les volets en fer de la devanture de son cœur s'étaient subitement rabattus. Il poussa un soupir en s'asseyant dans son fauteuil de bureau et, frappant de sa main les papiers restés devant lui :

— Tu vois, mon cher, un homme bien malheureux !

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Ah ! les femmes ! Je croyais pourtant que celle-là... Je lui avais exposé ma situation ; je connaissais la sienne... Nous paraissions d'accord. Elle ne m'avait demandé qu'un répit pour la forme... Je devais fixer moi-même l'échéance et faire traite, pour ainsi dire, sur mon bonheur.

« N'ayez pas peur, m'avait-elle dit, je ne laisserai pas protester votre signature. » Eh bien, mon cher, c'est fini. Il n'y faut plus songer !

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien !

— Quel prétexte prend-elle ?

— Je n'en sais rien !

— Que te dit-elle ?

— Rien.

— Comment ?

— Après nos promenades à Trouville, sur les planches, et les confidences que nous nous étions faites, nous nous étions quittés fiancés pour ainsi dire. « Ne m'écrivez pas inutilement, m'avait-elle dit : des gens sérieux comme nous, en affaires, n'ont pas besoin d'échanger des fadeurs. Vous me convenez. » Oh ! mon ami, quelle ivresse pour moi, quand elle me fit cet aveu ! Il me semblait qu'elle était placée devant un miroir à facettes qui m'envoyait son image multipliée et étincelante. « Oui, vous me convenez, me répéta-t-elle, avec un délicieux sourire. Dans quelques mois, vous m'écrirez ; car il semble convenable que je paraisse réfléchir encore. Votre lettre fixera tous les points de détail, je vous répondrai ponctuellement... Si, par hasard, des réflexions tendaient à me persuader que nous commettrions, l'un et l'autre, un acte de folie... je ne vous répondrais pas et tout serait fini ! » J'eus, à ce qu'il paraît, une pâleur subite à cette menace de banqueroute... Elle me rassura en me tendant sa belle main...

« Mais espérez, me dit-elle. Je crois bien que je vous répondrai. » Une aimable pudeur couvrait ses joues de déesse. Eh bien, mon cher ami, il y a trois semaines que je lui ai écrit, elle ne m'a pas répondu... Comprends-tu, maintenant?

Le pauvre homme était consterné. Il abattit la tête dans ses mains, les coudes sur ses papiers. Le mouvement fut si violent qu'un papier s'envola et tomba à terre. Je m'empressai de le ramasser. C'était une feuille, avec impression en tête, destinée à la correspondance. Une idée singulière, absurde, me frappa, pendant que je remettais cette feuille à mon ami.

— Est-ce sur ce papier que tu lui as écrit?

— Sans doute; je n'en ai pas d'autre.

— Alors il se pourrait!... Mais non, c'est invraisemblable.

— Quoi? que soupçonnes-tu?

— Pourtant, une femme économe!

— Parle! parle donc?

— Mon cher, un de mes amis, un commerçant qui devait recevoir l'ordre de l'Autruche, le premier ordre de la principauté de Z..., a manqué son affaire, parce qu'il avait écrit sa

demande sur une feuille comme la tienne. On lui répondit par l'envoi du brevet, mais il refusa la réponse.

— Il la refusa ?

— Oui, parce qu'il avait imprimé en gros caractères, sur son papier, comme sur le tien, cette recommandation : *Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.* Un de ses commis avait refusé la lettre que la chancellerie de Z... n'avait pas affranchie et qui lui fut retournée.

Duquesnoy se leva droit, frémissant.

— Et tu crois ?...

— Ton aimable veuve n'a peut-être pas affranchi sa réponse, et un de tes commis l'a refusée.

— C'est vrai ! ils refusent tous les jours des lettres, quand elles n'ont pas, à l'extérieur, le cachet d'un correspondant.

— Je sais bien, je t'ai entendu tout à l'heure donner des ordres...

— Alors, que faire ? je suis perdu.

— Cours à la poste ; assure-toi que la lettre est encore au rebut.

— Au rebut ! une lettre pareille !

— Si elle a été renvoyée... pars sur ses traces,

et si, par bonheur, tu la trouves ici, pars encore, parce que tu auras à te faire pardonner. Ta fiancée, qui comprend l'économie, comprendra. Comme elle n'a pu te trouver un rival en trois semaines...

— Euh ! euh !

— Un rival comme toi ! impossible !

— J'irai ! s'écria Duquesnoy. J'ai justement le temps. L'échéance du 15 était hier ; je serai revenu pour celle de la fin du mois.

La lettre était encore au rebut. Ce qui prouve que l'administration des postes est bien complaisante pour les amants qui vont retirer les déclarations non affranchies.

La lettre était rassurante. Mais Duquesnoy fut prodigue; il alla s'excuser auprès de la belle, qui avait aussi des excuses à lui faire; car elle aurait dû prévoir ce refus, dans une maison de commerce bien ordonnée.

Le mariage va se faire. J'ai rencontré hier un de nos amis, le moins respectueux des célibataires de ma connaissance envers le mariage ; il m'a abordé en me disant :

— Tu sais, Duquesnoy ! Il épouse enfin son *armoire à glace*.

Je ne trouvai pas la plaisanterie sacrilège.

L'armoire correspond justement aux vertus ménagères de la future madame Duquesnoy, et son mari, en se mirant dans la glace, croira se mirer dans sa femme, qui lui apportera en dot, trente-cinq glaces et miroirs, les meilleurs du fonds de son premier mari.

26 janvier 1885.

UNE HONNÊTE FEMME

Quand une femme est très belle et très honnête, elle est effroyablement désirable pour les raffinés que la vertu ne rebute pas, et qui sont rassasiés des aventures faciles.

Quand, par surcroît, elle est mariée à un homme malingre, excitant plus de pitié que de jalousie, et quand sa beauté éclatante, saine, avide de santé, fait croire qu'elle souffre d'un mariage platonique, l'amour de celui qui la convoite peut devenir sans borne, et aspirer au crime.

Est-ce de l'amour ? C'est ce que j'éluciderai un autre jour.

Est-ce seulement une convoitise brutale,

odieuse ? C'est ce que la politesse restant dans nos mœurs empêche d'affirmer. L'amour le plus vrai est mélangé d'une faim charnelle si atroce, et la voracité la plus naturaliste a si souvent, à son insu, des extases subites de renoncement et de pudeur !

Quoi qu'il en soit des théories qui sont toutes vraies, c'est-à-dire, selon l'occasion, toutes discutables et toutes fausses, en fait d'amour, ce que je puis affirmer, c'est qu'un homme de ma connaissance, beau, spirituel, bien fait, était passionnément épris de madame Claire de T..., la vertu la plus incontestée de son entourage et la beauté la plus incontestable du monde qu'on appelait autrefois le monde de la Chaussée-d'Antin.

Elle était grande, d'une blancheur de créole, sans que sa blancheur dût rien à l'horrible badigeon ou à l'enfarinade qui fait du tissu léger et transparent que les Parisiennes appelaient autrefois leur peau, une croûte de merlan ou un crépi de pierrot.

Elle avait de beaux yeux noirs, si profonds, qu'on s'y perdait sans en trouver l'énigme. Elle avait une bouche parfaite, d'un incarnat authentique, une bouche qui souriait toujours

assez, sans jamais sourire trop, et qui n'était jamais trop sérieuse, de peur de ne pas paraître sûre de l'être assez.

Bien faite pour la statuaire, et avec un mouvement de vie qui ne dérangeait rien de l'idéalité, en accentuant la réalité, douce, aimable, sans coquetterie et sans réserve, tendant la main sans faire remarquer qu'elle l'avait belle, mettant sa sérénité chaude dans toutes les causeries froides, pour les animer; mettant sa décence et ne l'imposant pas, au-dessus de toutes les causeries surchauffées, pour les attiédir; elle était si franche d'aspect, de beauté, de caractère, qu'on cherchait son secret, et qu'on ne pouvait pas admettre qu'une femme si complète se résignât à être seulement l'amie d'un mari malade.

Elle avait une façon de lisser ses cheveux noirs qui paraissait un défi aux hommes sensibles, et celui qui l'adorait entre tous, qui s'était juré de devenir son amant, était convaincu qu'elle luttait contre elle-même, non pour le repousser, lui, particulièrement, mais pour résister à l'amour dont elle portait le génie en elle, et dont elle avait, à coup sûr, la vocation.

Il faisait tout ce qu'il pouvait pour faire éclater cette vocation, et je dois même avouer qu'il avait le mauvais goût, assez grossier, mais assez fréquent, surtout depuis les théories naturalistes, de ne pas s'en tenir aux poses sentimentales ; il cherchait ces contacts du hasard ou de la diplomatie, qui doivent, dans la théorie des hommes enflammés, mettre le feu aux femmes qui passent, en les frôlant, en leur touchant la main, en subissant la moindre étreinte.

Toutefois je ne veux pas le rendre odieux. Je confesserai que ces essais de communication électrique n'arrivaient qu'aux heures de grande exaspération ; quand le platonisme était à bout ; quand l'extase était déçue ; quand la familiarité et la causerie excitaient à l'audace.

On a beau se montrer le plus courtois, le plus discret des hommes ; on a beau avoir une réputation d'honneur méritée ; quand on aime de tout son être, un être tout entier, il est bien impossible que la courtoisie n'ait pas ses vapeurs, et que l'honneur n'ait pas ses dépits.

Alfred Vaudois, quand il était debout dans le salon de madame de T..., la regardant, la con-

templant, avec un respect qui lui faisait serrer les dents et crisper les mains, ressentait donc des envies féroces de troubler cette quiétude par quelque acte de folie de prendre, par un rapt d'aigle, cette proie légitime qui se refusait.

Son amour atteignait l'incandescence de la haine, et quand, de sa voix douce, après l'avoir regardé, comme si elle l'eût trouvé malade, elle lui offrait une tasse de thé, et la lui servait, il avait des envies de maniaque de lui jeter l'infusion bouillante à la figure, de la faire souffrir, de la faire crier, pour avoir le droit de se prosterner ou de se tuer à ses pieds.

Il risqua des déclarations indirectes qui furent doucement écartées; il s'en permit de directes qu'on étouffa sans effroi, mais auxquelles il fut répondu froidement — non, jamais, — Claire ne donnait pas de raisons, quand Alfred Vaudois lui disait : « Vous ne m'aimez pas ! » elle ne protestait d'aucune façon.

— Je suis votre amie, disait-elle ! hélas, comme elle le disait peut-être à son mari.

Vaudois ne se lassa pas d'aimer cette femme invulnérable; seulement son amour fermentait si fort qu'il finit par se persuader qu'il l'exé-

crait... il cessa d'aller chez elle ; mais il ne cessa pas d'aller partout où elle allait, et il trouva une volupté étrange à la maudire de loin, à blasphémer sa beauté en secret.

Le mari mourut. On eût dit qu'Alfred Vaudois l'avait adoré, car il devint malade en apprenant sa mort, il se mit désormais à fuir la veuve ; il croyait la trouver horrible dans son deuil, et, six mois après l'enterrement, pour l'avoir aperçue par hasard, pour avoir senti qu'elle lui souriait comme autrefois, il quitta Paris, la France, et alla promener sa rage en Europe. Il ne cessait de penser à elle, de l'envoûter d'une préoccupation constante, de la maudire de plus en plus, à mesure qu'il s'en éloignait.

Par instant, il voulait se tuer ; c'était une façon de combattre l'idée de la tuer.

Ah ! si les hommes se servaient de revolver aussi aisément que les femmes, quel carnage de créatures adorées, qu'on croit haïr, parce qu'on les aime trop !

Au bout de dix-huit mois de veuvage, Claire de T..., qui n'avait plus que les chrysanthèmes et les violettes du deuil conjugal et qui s'était mise aussi à voyager, selon la carte des veuves,

c'est-à-dire dans les villes d'eaux et dans les bains de mer de France et d'étranger, se trouva un jour face à face avec Alfred, au bord de la mer.

Elle poussa un petit cri, et lui, recula de stupeur. Elle pensait précisément à lui en se promenant sur la plage, et lui se demandait s'il mourrait sans la revoir.

Il était bien changé. Quand l'amour n'est pas la santé pleine, il est la maladie mortelle. J'entends l'amour et non le goût des amours.

Alfred était tout entier la proie de cette fureur qui s'alimentait de sottises, de préjugés, de rancunes, pour l'empêcher de courir après la veuve et de tâcher de s'en faire aimer.

Il était pâle, hâve, et avait les yeux creux, et, dans son beau visage que pétrissait l'envie du suicide, on ne voyait plus que l'illumination d'une sorte de délire, précurseur d'une folie suprême.

Claire n'avait pas changé, mais elle changea en le voyant; une pitié touchante la voila, ou plutôt dévoila son masque de convonance.

Elle lui tendit la main en souriant; mais, pendant qu'elle l'interrogeait sur sa santé, sur ses voyages, sa bouche, qui parlait, se plissait

pour un autre langage et, à travers les mots, on eût entendu un souffle qui murmurait : « Pauvre ami ! »

Il ne sut d'abord que répondre ; il voulait l'injurier, lui reprocher le passé, sans s'inquiéter du présent, ou jouir du présent, en lui disant devant l'infini, qu'il l'aimait infiniment.

Mais non, l'orgueil, la fatuité humaine, la rancune, le désir qui se rallumait à la brise marine, l'empêchèrent d'être simple et naturel et bon ; il la complimenta sur sa bonne mine, sur sa toilette, sur ses dix-huit mois de liberté.

Elle le laissa parler longuement, la tête basse, marchant à côté de lui. Elle qu'on n'avait jamais vue pleurer, eut une larme, qui de ses yeux tomba sur ses mains unies. Elle ne le contredisait pas ; mais, quand il eut fini, bien qu'il eût pris soin de ne pas laisser échapper un seul mot d'amour :

— Ainsi, vous m'aimez encore ? demanda-t-elle d'une voix très douce.

— Moi, vous aimer ? Non, j'ai trop souffert.

— Qui vous dit que vous avez souffert seul ? reprit-elle avec un accent plus fier.

Il la regarda. Le soir venait; le soleil couchant mettait une rougeur sublime sur la mer et sur le visage de Claire.

Alfred, qui était un lettré, murmura avec amertume :

— Perfide comme l'onde !

— Vous m'appelez perfide, parce que je n'ai voulu trahir personne? dit-elle du même ton d'enchanteresse.

— Qui donc auriez-vous trahi? Celui qui avait commis le crime de vous épouser?

— J'aurais trahi mon serment, ma fierté, votre amour même, que je voulais noble, désintéressé.

Alfred tressaillit, la saisit par le bras, et la tournant pour la regarder en face :

— Prétendez-vous m'avoir aimé?

— Oui, de toute mon âme ; mais de mon âme seule?

— Il n'y paraissait guère.

— Il ne devait rien en paraître !

— Même devant moi?

— Surtout devant vous.

— C'était pousser loin le préjugé.

— Ce n'est pas un préjugé que la peur d'être amoindrie par une trahison. J'étais déjà bien

assez coupable, je vous jure, quand, malgré moi, au chevet du pauvre malade qui se fiait à mon honneur, j'étais surprise par des rêves lointains, par l'au delà de cette vie chétive qui nous séparait !... Ah ! le devoir est difficile à porter ! Je vous semblais impassible, parce que je n'étais ni coquette ni faible. Si je n'avais pas su dissimuler ma torture, je n'aurais pas été digne de l'éprouver ! C'est parce que je n'ai pas faibli ; c'est parce que je me suis exposée à vos colères, à vos rancunes, à vos injustices ; c'est parce que je vous ai caché mon amour, quand il vous eût fait mentir, que j'ai le droit aujourd'hui de vous en parler la première avec orgueil.

Alfred écoutait stupide. Ce qu'il entendait suscitait son amour jusqu'à l'extase ; mais ce qu'il avait ressenti le tourmentait avec sarcasme.

Claire était merveilleuse de beauté, de patience. Comme il ne lui répondait pas, cherchant sa réponse :

— Vous m'en voulez encore? demanda-t-elle.

— Oui, dit Alfred, avec cette âpre satisfaction d'un vainqueur, étourdi de sa victoire.

— Que faut-il faire pour vous désarmer?

Elle se montrait si belle, transfigurée par ces rayons du coucher du soleil, qu'il eut besoin de se crisper pour ne pas l'entourer de ses bras.

Il se pencha avec des regards de loup affamé, lui serra les mains avec force.

— Ce qu'il me faut, reprit-il d'une voix haletante, les dents serrées, c'est que vous ne posiez plus de conditions à notre amour.

— Je suis prête à être votre femme.

— Ma femme ! non... Ma maîtresse ! oui.

Elle se dégagea vivement, recula, frémissante, et d'un ton navré :

— Comme je vous plains ! Quel mauvais orgueil vous avez !

— Mon orgueil est moins dur que le vôtre.

— Vous vous trompez !

Elle hésita, regarda autour d'elle, moins pour savoir si on l'écoutait, que pour prendre à témoin cette calme nature de la plage qui servait de cadre à son héroïsme, et la mer qui l'excitait aux abîmes.

— Ah ! s'écria-t-elle, comme il est heureux, pour vous et pour moi, que je vous connaisse mieux que vous ne vous connaissez vous-

même. Je serai ce que vous voudrez que je sois... Je suis à vous.

Et, s'avançant vers lui de nouveau, elle tomba dans ses bras.

Il la serra gloutonnement, convulsivement, s'enivrant du premier baiser qu'il lui eût donné, de peur de la conjurer d'être sa femme.

Ils revinrent vers la ville. Les étoiles étaient montées au ciel. Il eut la férocité d'accepter cette immolation suprême. L'épreuve leur réussit à tous les deux, et, le lendemain, comme il la contemplait ravi, agenouillé, repentant, et, comme elle lui souriait, sûre de lui :

— Je pars, lui dit-il; il faut bien un mois pour publier les bans. Je ne veux pas vous revoir avant un mois...

Au bout d'un mois, ils furent mariés sans qu'on eût rien su du secret que la plage a gardé. Il se trouva bien quelques méchantes langues pour murmurer que du temps de son premier mariage, Claire avait dû donner un acompte à celui qui lui donnait maintenant son nom; mais on trouvait cela naturel. On eût peut-être méprisé cette honnête femme d'avoir

été fidèle à son devoir, et de n'avoir cédé que quand elle était libre de n'écouter que son amour!

Alfred Vaudois est redevenu un très bel homme.

2 février 1885.

L'AMOUR ET LA SANTÉ

— Docteur, que pensez-vous de l'amour ?

— Je pense que c'est la santé !

Le médecin qui faisait cette déclaration était bien portant, bien vivant. Devait-il à l'amour cet équilibre parfait entre son être physique et son être moral, ou bien son tempérament solide lui conseillait-il cet aphorisme ?

Je savais d'ailleurs qu'il avait, en médecine, une spécialité qui lui procurait beaucoup de malades à soigner, et qui ne prouvait pas que l'amour fût généralement un certificat et une garantie de santé.

— Et vos clients ? répliquai-je, ces éclopés de l'amour ?

— Précisément, me dit-il. Ce sont des faussaires ; je les marque tant que je peux, au fer rouge ; mais ceux qui ont aimé légitimement, selon leur cœur, leur esprit et leur chair, sans ivresse, mais avec une bonne soif, sans gloutonnerie, mais avec appétit, sans trop d'illusions, mais avec l'estime de la femme, ceux-là vivent longtemps et satisfaits. Le dégoût ne les rejette jamais dans l'égout, avec la rage de s'y noyer et avec le désespoir d'être indignes de l'amour sain. Je n'ai jamais reçu dans mon cabinet une victime de la vérité, et ceux qui s'intitulent les invalides de l'amour sont des forçats qui viennent se faire ferrer.

— Alors, docteur, si je vous comprends, il n'y a d'amour que dans le mariage...

— Ai-je dit cela ? En aucune façon. On aime comme on peut, où l'on peut ; l'église et la mairie n'ont rien à voir dans le sentiment volontaire. On abolirait le mariage qu'on n'abolirait pas l'amour vrai, et l'on instituerait le mariage obligatoire qu'on multiplierait sans doute l'adultère, sans multiplier l'amour.

— Vous parlez, docteur, du sentiment volontaire; suffit-il de vouloir aimer, pour être certain d'aimer, et surtout d'être aimé ?

— Je crois que ce que l'on veut fortement, honnêtement, à moins que ce ne soit la lune, on l'obtient, et quand même l'application de la volonté n'aurait abouti qu'à vous rendre amoureux, sans obtenir la réciprocité d'une femme, je crois que cette ambition, éveillée, maintient le cerveau en chaleur héroïque, et que l'homme qui vit pour un espoir chimérique, impossible, mais superbe, vivant plus noblement que l'homme qui ne se donne pas le temps d'espérer, vit mieux. Je connais des héros qui ont tant de courage à se sacrifier, qu'ils s'en portent bien.

— Vous êtes poète, docteur !

— C'est possible. Quand on ne l'est pas d'instinct, en naissant, on le devient, en vieillissant, après avoir vécu. La poésie, c'est l'arome de la vie ; à vingt ans on l'aspire ; à cinquante on le cherche et on le respire sur les fleurs que l'on a plantées ou que l'on a vues naître. Seulement, les poètes de mon âge ne font pas de vers ; ils courent moins de risques.

— Revenons à l'amour.

— Volontiers, d'autant plus que j'ai une histoire à vous conter qui vous prouvera la vérité de mon système.

Le docteur s'assit, me fit asseoir et commença :

— Savez-vous que c'est une chose souvent bien lourde que le secret professionnel ! Je n'approuve pas les gens qui racontent la cuisine politique, après avoir rendu leur tablier, ni les gens qui ont accepté de faire de la police, pour en dégoûter ensuite les autres. Ah ! si nous disions tout ce que nous savons ! et, ma foi, nous sommes souvent tentés de le dire, quand nous voyons les singuliers mariages qui se fabriquent. Supposez seulement Ricord, notre doyen, faisant l'histoire ou l'historiette de tout ce qu'il a vu, au bout de son lorgnon ! Quel nouveau spectacle dans un fauteuil ! Quel scandale dans la société !... Mais quel succès pour l'éditeur de ces confidences !... Un jour, je fus mis à une dure épreuve. J'avais pour client un beau et bon jeune homme, affligé d'une maladie nerveuse épouvantable. Il avait des crises qui l'eussent fait passer pour un possédé du démon, quand il se tordait à terre, écumant de rage. Il était riche, studieux, chaste, de bonne famille. Je n'avais pu savoir si le mal était héréditaire ; son père se défendait d'avoir jamais eu cette terrible maladie, et la mère

était morte. Était-ce elle, la pauvre femme, dont je voyais le doux et pâle visage dans un portrait, qui avait transmis à son enfant bien-aimé le germe de ce mal ?... Peu importait ! il fallait guérir l'être aimable qui souffrait et qui, à vingt ans, parlait de se brûler la cervelle, s'il ne se guérissait pas. Je luttai de mon mieux ; je parvins à rendre les accès moins fréquents, et, après deux ou trois séjours en Suisse, sur les sommets, dans l'air vif, bien loin des hommes, mon jeune malade me parut avoir des chances sérieuses et prochaines de guérison. Il était encore très nerveux ; le visage avait encore des pâleurs par instant qui épouvantaient, et les yeux s'égaraient parfois à faire frémir. Je le voyais à de longs intervalles ; j'hésitai même à le rechercher, car il épiait mon inquiétude.

» Un jour, je reçus sa visite ; il était blême, mais il souriait comme les peureux qui vont se battre avec la mort.

» — Docteur, me dit-il en badinant, je viens vous demander comment je me porte !

» — Mais vous vous portez à merveille !

» — Ah ! vous en êtes sûr ?

» — Parbleu ! est-ce que vous voulez vous engager ?

» — Non, je veux me marier !

» J'avoue que je tressaillis intérieurement. Se marier, lui ! ce roseau vibrant ! Je dissimulai ma stupeur et, naturellement, comme un bon médecin que je suis, je mentis :

» — C'est une excellente idée que vous avez là ! répondis-je en riant trop.

» — Êtes-vous bien sûr que ce soit une idée excellente ?

» Le pauvre possédé me regardait tout à coup, avec des yeux si ardents, si perçants, que je sentis une vrille dans mon estomac. Il allait devenir bien difficile de mentir.

» Au lieu de répliquer catégoriquement, j'essayai de biaiser.

» — Est-ce un beau parti ? De la fortune ?

» — C'est un beau parti, reprit-il, presque violemment, puisque je l'aime et qu'elle m'aime ! Mais le mariage ne se fera, docteur, que si vous le conseillez.

» — Ah ! diable ! il faudrait connaître la future.

» — Il vous suffit de me connaître et de me répondre sans ambages. Suis-je guéri ? Êtes-vous sûr que, marié, heureux, je ne donnerais pas à la chère âme qui se fie à moi le hideux

spectacle que j'ai donné si souvent à mon père? Songez-y! Ce serait le désespoir pour elle; ce serait la mort pour moi! Mon mal est un secret qui a été bien gardé. Faut-il le déclarer, et alors... renoncer au bonheur? Ou bien le contenir et risquer mon bonheur et mon honneur?

» Malgré le soin qu'il prenait d'être calme et raide, je voyais bien qu'il était résolu à se tuer, peut-être devant moi, si je lui faisais une défense formelle.

» Jamais je n'ai senti torture pareille. Je l'aimai tout à coup comme un fils, ce malade qui ne m'intéressait jusque-là que comme un client aimable. Je me taisais, il me dit avec angoisse :

» — Je veux la vérité, je m'adresse à un honnête homme; ne songez pas à moi, docteur, songez à elle.

» — A elle? Encore faudrait-il savoir...

» Il hésita, puis, la rougeur aux joues et un feu nouveau dans les yeux, il me nomma... précisément la fille d'un de mes amis, une jolie, mignonne et frêle créature! J'avais maintenant une double responsabilité. Si le père de la jeune fille allait venir me consulter sur la santé de son gendre! Que faire? Tuer ce

couple charmant, ou lui laisser emporter la mort dans son voyage de noces. Pauvre petite ! que deviendrait-elle, devant ce convulsionnaire ? J'avais des picotements dans la tête.

» — Écoutez, mon ami, dis-je enfin au jeune homme qui me consultait, je pourrais vous répondre tout de suite et vous donner une assurance qui tiendrait peut-être autant à mon amitié qu'à mon expérience. Je vous demande un examen sérieux de votre santé... Oh ! pendant peu de jours... Je vous crois guéri ; mais je veux une certitude superflue qui me fasse me griser à votre noce. Où en êtes-vous ? La demande n'est pas faite ?

» — Non.

» — Je vois que les aveux sont échangés !

» — Oui, me dit-il, avec un rayonnement qui le transfigura.

» — Aurez-vous le courage de différer de huit jours les démarches de votre père ?

» — Oui, si vous vous engagez sur l'honneur à me dire la vérité dans huit jours.

» — Je m'y engage.

» Il partit avec une sorte d'enthousiasme, me laissant fort perplexe.

» J'avais juré de dire la vérité, mais nous

nous parjurons tant devant nos malades que ce n'était pas cela qui me gênait. Je consultai quatre médecins de mes amis sur le cas de conscience et le cas médical.

» Le premier, qui était aussi un homme politique, me dit :

» — Ne répondez pas !

» Le second fut d'un avis contraire :

» — Répondez catégoriquement. Tous les jours nous faisons entendre à des gens qu'ils sont condamnés à mort.

» — Mais si pourtant il était destiné à vivre ?

» — Comment est la jeune fille ?

» Une discussion s'engagea sur un tas de phénomènes que je n'ai pas à vous expliquer, sur la vie chaste du jeune homme, sur ceci, sur cela, sans conclusion rassurante.

» Le troisième médecin, qui était marguillier de sa paroisse, bien que très savant, me dit :

» — Voulez-vous que je parle à l'abbé Tetu ? Il est d'une habileté extrême en pareil cas ; il verra la jeune fille, le père suscitera des obstacles...

» — Qui ne tromperont pas mon jeune homme.

» Le quatrième docteur, que j'avais réservé pour la fin, parce que j'étais souvent d'accord avec lui, me dit :

» — Mariez-les ; puisque c'est la moins mauvaise chance que vous ayez pour vous et pour lui.

» Les quatre avis écartelaient ma conscience. Heureusement, je me rappelai, précisément à ce moment-là, une invitation de bal que donnait, le surlendemain, la tante de la jeune fille. Puisqu'elle y serait, il y serait. Je devais y aller, pour observer, pour voir ; peut-être aurait-il en plein bal une rechute qui me tirerait d'affaire ! Je devenais féroce, par anxiété de tendresse.

» J'arrivai, quand le bal était commencé. Je tâchai de ne pas trop me montrer, pour l'observer mieux, à mon aise. Ah ! mon ami, quel enchantement que la jeunesse et l'amour ! Il ne la quittait pas ; il l'affichait ; il s'affichait avec elle ; ils dansaient, ils valsaient ensemble, et quel joli couple ! Il n'était ni rouge, ni pâle, mais rose, comme elle, qui était habillée tout en rose. Le monde souriait avec indulgence, et ils étaient seuls dans cette cohue ; ils allaient au buffet, comme Daphnis et Chloé allaient

boire au ruisseau. Il était infatigable ; il m'obligea à ne rentrer qu'à trois heures du matin ; ce fut lui qui conduisit le cotillon, avec quelle verve ! quel entrain ! Mais c'était toujours elle qu'il choisissait, et en lui prenant les mains, il lui donnait sur les doigts de petits baisers avec les doigts.

» J'ai senti toute ma science s'en aller avec la sueur que j'essuyais sur mon front. Je devins naïvement confiant, et comme, à la fin du cotillon, il ne restait plus que des parents indispensables, en tournant une dernière fois, le beau valseur m'aperçut, causant, la main appuyée sur le genou de mon ami, le père de la jeune fille. Il s'arrêta brusquement ; je crus qu'il avait le vertige. Mais un défi de jeunesse, d'amour, de vie passa dans ses yeux, il s'approcha de moi avec elle ; avant qu'il m'eût parlé, je lui dis :

» — Vous voyez, je suis en train de faire la demande.

» Ce n'était pas vrai ; mais, du moins, ce mensonge-là était, au fond, sincère comme une vérité.

» Il rougit, eut des larmes dans les yeux, me regarda, oh ! comme je souhaite que mon fils

me regarde un jour, quand je le marierai, et balbutia : « Merci ! » La jeune fille leva sur lui des yeux languissants qui n'avaient plus peur de montrer leur secret.

» On les appela et ils retournèrent au cotillon. Le père me conta alors que je n'avais pas besoin de lui faire la demande. Il y avait belle lurette que sa fille la lui avait faite !

» C'est depuis ce temps-là que j'ai vu surtout que l'amour est la santé.

— Alors, docteur, il a été guéri !

— S'il a été guéri ! C'est un des plus beaux hommes de Paris ; il a des enfants robustes, et il va marier sa fille aînée. Il n'y a qu'une chose qui me contrarie...

— Quoi donc ?

— Il prend du ventre.

— C'est de la santé.

— C'est de la fainéantise... Pourtant il semble aussi amoureux de sa femme qu'au premier jour.

9 février 1885.

DES GENS HEUREUX

Il n'y a pas de bonheur vrai sans mélancolie. Ceux qui s'aiment perpétuellement dans la joie, brûlent leur bonheur, en croyant l'attiser, et en vont chercher un autre ailleurs, quand ils ne soufflent plus que dans des cendres.

Je connaissais, il y a vingt ans, un doux et beau ménage. Il avait assez de fortune pour n'avoir pas de souci matériel ; il en avait trop peu pour être importuné par les désirs ambitieux. L'homme travaillait gravement près de sa femme qui lui souriait, et le sourire de celle-ci était souvent trempé par des larmes.

On ne leur connaissait aucun chagrin. Ils avaient un enfant, une fille, qui grandissait comme un lis, entre cette jeune femme rose-thé et ce jeune homme aux allures de chêne.

Ils voyaient peu de monde, et le monde qu'ils fréquentaient timidement était ravi de la grâce de l'une, de l'esprit de l'autre. Chose merveilleuse ! Ce couple parfait, qui avait tant d'admirateurs, n'avait pas d'envieux. La tristesse, paisible mais réelle, qui flottait autour de ce ménage, le défendait contre l'envie ; on n'est pas jaloux de la douleur et l'on a tort. Il n'y a qu'elle pour faire savourer la joie.

J'ai été, pendant deux années, très tourmenté du secret que je sentais sous ce bonheur. De toutes les histoires de Boccace, celle qui m'a toujours le plus troublé, c'est celle de cette femme qui enterre la tête de son amant mort, dans un vase ; qui plante un pied de véronique, et qui voit verdir et croître, sous l'action de ce fumier bien-aimé, l'herbe embaumée par une âme.

Quel cadavre ces jeunes gens ont-ils au fond de leur bonheur ? me demandai-je, pour que leur bonheur soit à la fois si doux et si craintif ? Ils n'ont ni remords, ni deuil précis ; mais

ils ont le sentiment d'un malheur, transmis par héritage.

La femme était fort jolie. Ses yeux noirs avaient une ampleur extraordinaire, quand ils s'ouvraient tout à fait. On eût dit qu'ils voulaient d'un regard embrasser tout l'horizon. L'homme avait des yeux bleus, qu'un vif éclair traversait parfois, et, à certains incidents qu'il était difficile de provoquer, dont le sens échappait aux autres, l'œil noir de la femme devenait profond comme une caverne où le regard bleu du mari se blottissait tremblant.

Je les aimais. Ils avaient si confiance en moi, qu'ils embarrassaient ma curiosité et que je n'aurais jamais su comment pénétrer leur secret, si, un jour, le hasard ne l'avait fait brusquement jaillir, en me montrant au-dessus de quel abîme, volontairement fermé par l'amour, ces êtres héroïques avaient arrangé le nid de leur bonheur.

Je dînais chez eux avec un de mes amis, un avocat qui revenait de je ne sais plus quelle ville du Midi, où il avait posé sa candidature à la Chambre des députés ; la lutte promettait d'être vive. Le concurrent le plus redoutable de mon ami était un riche industriel du pays.

Il ne l'avait pas nommé, et le jeune couple, qui était venu du Midi s'installer à Paris, souriait aux bouffées de l'air natal traversant le récit de l'avocat, quand celui-ci, un peu emporté par le souvenir des luttes dont il sortait, s'écria :

— Je saurai bien couper l'herbe sous le pied, au bon moment, à cet enragé Perpignolle. A son âge, un vieux coquin de soixante-dix ans !...

A ce nom, le jeune mari remua sa fourchette en tremblant et la jeune femme commença à développer ses yeux.

Je fus tenté, peut-être avec cruauté ; je dis :

— Comment feras-tu ?

Le mari et la femme commencèrent un geste de défense qu'ils interrompirent.

— Oh ! mon Dieu, ce sera bien simple, poursuivit l'avocat, je n'aurai qu'à feuilleter la *Gazette des Tribunaux*, à remonter jusqu'aux environs de 1830, et à faire publier dans les journaux l'aventure de son frère et de son neveu.

— Qu'est-ce qu'ils ont donc fait ?

— Ils ont simplement...

Mon ami l'avocat fut interrompu par un cri

de la jeune femme : non pas qu'elle s'adressât à lui ; mais elle voyait son mari se renverser en arrière sur sa chaise, comme s'il allait s'évanouir, en battant l'air de ses deux mains pour repousser un spectre.

Je me levai, j'enveloppai de mes bras le jeune mari, tandis que la femme, devenue très pâle, s'était dressée, en l'appelant doucement de son nom, pour l'avertir, le conseiller et le fortifier.

L'avocat qui voulait être député, confus de sa maladresse, décontenancé, ne savait que dire, et comme il fallait, selon lui, qu'il dît quelque chose, et comme, d'ailleurs, un avocat a toujours le devoir de dire quelque chose, il balbutia :

— Excusez-moi, je ne savais pas, je ne pouvais pas prévoir...

Ces paroles insignifiantes étaient peu faites pour rassurer le jeune mari : mais, contre toute vraisemblance, elles lui donnèrent une secousse qui lui rendit son courage ; il se dégagea de mes bras, me serra la main, et s'appuyant à la table avec énergie :

— Vous n'avez pas d'excuse à me faire, Monsieur, dit-il à son convive. En effet, vous ne

pouviez pas savoir, vous ne pouviez pas prévoir la portée de votre menace. Je suis le neveu de M. Perpignolle, et, par conséquent, le fils et le petit-fils de ceux que vous voulez évoquer pour combattre la candidature de mon oncle.

L'avocat parut très surpris et vraisemblablement très chagrin.

— Pardonnez-moi, Monsieur.

— Qu'ai-je à vous pardonner ? Fouiller dans la chronique sanglante de notre pays, c'est votre droit. Je ne vois pas cependant ce que cette lugubre histoire peut retrancher de mérite à mon oncle, qui est un très honnête homme, qui a plus de courage que moi, qui n'a pas changé de nom, qui a lutté contre la flétrissure, et qui, à force de probité, s'est fait accepter et considérer dans le pays où mon père et mon grand-père...

Il se couvrit le visage de ses deux mains. La jeune femme, très pâle et frémissante, le regardait avec un amour enflammé.

— Je vous en conjure, Monsieur, reprit le candidat, ne pensez plus à ce que j'ai dit ; je retire ma menace ; je renonce plutôt à ma candidature. Oubliez l'évocation malencontreuse...

— Merci, Monsieur, interrompit le jeune

mari, d'une voix grave qu'il affermissait; mais il m'est impossible de refouler cette évocation. Aussi bien dois-je à mon excellent ami une explication qu'il attend.

Il me serrait la main.

— Vous vous trompez, lui dis-je, vous ne me devez aucune confidence.

Le pauvre jeune homme hocha la tête.

— Il y a longtemps que, sans le vouloir, sans le savoir même, vous m'interrogez, et moi je souffrais de ne vous avoir pas, en tiers, dans notre secret. Je veux profiter de cette occasion.

Je protestai de nouveau; j'appelai à mon aide la jeune femme pour qu'elle le dissuadât de parler; mais je fus surpris de la résolution qu'elle montrait : ses yeux noirs avaient des étincelles; on eût dit des torches s'allumant au fond d'une caverne, n'apparaissant que comme des étoiles, avant de s'avancer, de grandir et d'embraser l'obscurité.

Doucement, en tordant les mots dans un baiser :

— Parle, mon ami, dit-elle.

— Sachez-le donc, reprit le mari; mon grand-père et mon père, qui étaient de grands

fermiers des environs de X..., à la suite de dissensions, de contestations, de haines entre eux et un voisin, s'associèrent un jour pour une vengeance abominable, et la nuit, s'introduisant chez leur ennemi, le tuèrent sous les yeux de sa femme, qu'ils eurent la barbarie d'attacher au pied du lit où la victime était immolée; puis, leur forfait accompli, ils quittèrent la maison en y mettant le feu, et en oubliant de détacher la malheureuse qui pouvait les dénoncer. Mon grand-père se souvenait des chauffeurs. C'est bien horrible! n'est-ce pas? Vous voyez que je ne dissimule rien. Par un phénomène inconcevable, la femme, en se débattant, put détacher ou briser les cordes; elle s'échappa de sa maison embrasée en criant: « Au secours! au meurtre!... » Ce fut une grande cause, dans ce temps-là! Elle vaut celle de Fualdès. Le procès fut vite instruit; le témoignage de la femme était accablant: mon grand-père avoua intrépidement; mon père se souvint qu'il avait une femme et un fils, il n'osa avouer; mais sa faiblesse ne lui servit à rien; l'aveu de mon grand-père le perdait. Ils furent condamnés à mort et exécutés; pourtant, comme jusque-là ils étaient estimés, un peu de

pitié les accompagna à l'échafaud, et le bourreau lui-même, sa terrible besogne accomplie, donna sa démission. Ma mère mourut de chagrin; mon oncle accepta la honte, en s'appuyant sur sa bonne renommée, se tint droit devant l'infamie qui le menaçait; il prit soin de moi qui restais orphelin; mais il ne me communiqua pas son courage; la pitié même dont on m'accueillait partout m'accablait. Je ne pouvais rester dans la ville; j'étais trop tenté d'aller, le soir, errer sur la place du Marché, où le pavé avait bu le sang de mon père et de mon grand-père. Je fus mis, sous le nom que je porte maintenant, dans un collège de Paris, et quand j'en sortis, je fus épouvanté de l'isolement dans lequel j'allais être. Je m'imaginais qu'on lisait mon vrai nom sur mon visage. Quelle carrière pourrais-je prendre! La fortune de ma mère me donnait le moyen de fuir partout en Europe le cauchemar que je ne parvenais pas à lasser. Je songeai plus d'une fois à mourir; c'était un meurtre moins grand que l'autre, mais qui continuait la tradition de l'assassinat, et en même temps que j'aspirais à la mort, j'avais un besoin terrible, inexorable, de tendresse. Je trouvais odieux d'être

responsable des crimes de ma famille, et je rêvais de rencontrer une femme héroïque qui pût me pardonner ma naissance, me donner autant d'amour que je redoutais de mépris. Ah! je blasphémais la Providence! Car cette femme, je la trouvai; je l'ai là; elle me donne plus de bonheur qu'une créature humaine n'a le droit d'en avoir; mais elle ne peut pas empêcher parfois que deux spectres ne se dressent, comme ce soir!... Voilà mon secret!...

Nous avions écouté avec une émotion qui nous glaçait l'épiderme en nous brûlant le cœur.

Nous imaginions que c'était fini; mais la jeune femme, à son tour, nous dit, d'une voix dont la douleur s'était assombrie :

— Il vous a confié son secret, Messieurs, mais il ne vous a pas confié le mien. C'est à moi de vous le raconter...

— Tais-toi, tais-toi! s'écria le mari, en joignant les mains dans un geste d'adoration.

— Non, je veux être digne de ton courage. Il faut qu'on sache que je n'eus pas autant de mérite que tu veux le faire croire, à accepter la part de ta destinée; car moi aussi, je suis une victime innocente, plus isolée que toi, du monde. Je connaissais l'histoire, devenue

presque légendaire, de l'affaire Perpignolle. Mon père en parlait souvent avec accablement, je plaignais l'orphelin, moi qu'une autre fatalité condamnait comme lui. Je savais qu'il avait changé de nom et, quand je le rencontrai à Ems, où j'étais avec ma mère, mon père était mort. Il y eut, dans mon regard, un appel si sincère à ce frère en malheur, qu'il le vit, ne se méprit pas et osa me parler. Ah! nous ne fûmes pas longtemps à nous aimer! Mais, quand il y eut une explication entre nous; quand il me dit son nom que je savais bien, je fus plus honteuse qu'il ne l'avait été en me parlant, car moi, il me fallait bien lui avouer... que j'étais la fille de celui qui avait donné sa démission après l'exécution du père et du fils Perpignolle. L'héritier du meurtre s'est marié à la fille du bourreau.

Elle était magnifique de dignité, de douleur, d'innocence et d'amour, en disant cela.

On peut juger avec quelle stupeur nous avions écouté cette histoire que je certifie *absolument véridique.*

Le silence qui nous oppressait fut interrompu par le mari.

— Voilà, nous dit-il en souriant, fortifié par

la confidence de sa femme, pourquoi nous nous aimons d'une tendresse inconnue aux autres ménages; voilà pourquoi ces deux réprouvés se sont unis dans un amour qui se fortifiait de la réprobation éventuelle du monde; mais voilà pourquoi il y a toujours comme une palpitation religieuse au fond de notre amour. Nous ne voulons pas faire envie au monde. Ce serait presque un sacrilège; nous nous contentons de la sympathie qui nous entoure, et la tristesse qui échappe, malgré nous, de l'union de nos deux malheurs, rachète pour nous le mensonge que nous faisons ou du moins la discrétion que nous gardons. Ne nous plaignez pas, car nous sommes heureux, profondément heureux. Mais ne vous étonnez pas de nos mélancolies. Elles nous préservent de l'égoïsme et nous consolent de voir rire des gens qui s'imaginent être plus heureux que nous, parce qu'ils n'ont pas payé leur bonheur.

Il disait vrai. Je n'ai pas connu un couple plus satisfait de la vie présente, avec une amertume secrète qui ne gâtait aucune de ses joies, mais qui le stimulait à aimer jusqu'au delà de la vie, dans l'infini, où l'amour seul persiste, où ne montent pas les souillures de ce monde.

Mon ami l'avocat a tenu parole; il n'a pas tout à fait renoncé à sa candidature; mais il s'est porté dans un autre département où il n'a pu trouver qu'une banqueroute ou deux, dans le dossier de son concurrent.

Cela n'a pas suffi pour le faire nommer, et cela donna, au premier tour, des voix nombreuses à celui qu'on prétendait calomnié.

Un troisième candidat, sans dossier, l'a emporté au scrutin de ballottage.

15 février 1885.

DICKENS

ET LE BAL DE L'OPÉRA

J'ai dîné un jour avec Dickens. J'aurais bien voulu l'amener à parler de ses œuvres et lui demander des nouvelles de Nicolas Nickleby; mais, avec une froideur courtoise, il éloigna les propos qui le concernaient, et questionna sans vouloir être questionné.

Il désirait écrire un roman sur la vie parisienne et nous demandait des sujets.

On commença par les menus scandales. Dickens souriait du sourire de Voltaire, avec un éclair large, gai, dans les yeux, comme celui de Balzac, quand celui-ci était en humeur rabelaisienne.

Puis, peu à peu, on arriva aux drames mêlés aux folies.

Une histoire parut surtout plaire au grand observateur anglais ; il la mit dans sa mémoire et moi j'en pris note.

Elle a quelque analogie, au début, avec les *Dominos roses;* mais quelle aventure n'a pas de parenté avec une autre aventure ?

Madame de Simplon était une très jolie, très élégante, très aimable femme, honnête assurément, très honnête, mais d'une honnêteté dangereuse pour les autres et dangereuse pour son mari, car elle était si coquette, qu'elle s'exposait intrépidement.

Elle eut envie d'aller au bal de l'Opéra. C'est une envie malsaine qui vient au cœur des femmes les plus saines d'esprit, et, naturellement, c'est-à-dire maladroitement, elle commença par prier son mari de l'y conduire.

Mais, pour des motifs d'indépendance personnelle, le mari se refusa obstinément à satisfaire ce caprice.

Il renouvela les éternelles objections des maris en pareil cas.

— Le bal de l'Opéra est un endroit ennuyeux, on y étouffe; on y est accablé de chaleur, d'odeur et de bruit : on n'a, pour distraction, quand on peut danser, que les pirouettes des

commis de magasins ou des petits employés, et pour toute intrigue les révélations des femmes de chambre de vos amies qui vous disent : — Je te connais, tu vas chez madame X... !

Voilà, du moins, ce que les maris disaient à leurs femmes, du temps où Dickens cherchait des impressions de voyage. Aujourd'hui c'est bien différent; MM. Ritt et Gailhard ont mis ordre à cela. Le bal de l'Opéra est un bal où l'on ne danse plus, où l'on ne cause plus, qui se donne en matinée, et où les mères peuvent conduire leurs enfants dès le plus jeune âge.

Mais, à l'époque de mon histoire, le bal était assez bruyant, mouvementé et accidenté, pour qu'un mari le refusât à sa femme, et pour que la femme eût la tentation violente d'y aller.

Madame de Simplon, irritée d'un refus que sa sagesse ne méritait pas, si son imprudence l'excusait, résolut d'aller seule, bravement, héroïquement, dans cet endroit maudit.

Je connais des dames de charité capables de commettre un péché mortel, pour aller en enfer porter de pieuses consolations aux damnés.

Voilà donc notre honnête femme avide d'avoir chaud, d'être étourdie du bruit et

d'entendre jacasser les femmes de chambre.

Elle sort de chez elle, entre minuit et une heure du matin, et, pour se prouver qu'elle est bien brave, qu'elle ne redoute rien, elle va à pied, craignant de se sembler moins pure, si elle allait en fiacre; le fiacre est un complice ignoble.

La voilà au bal de l'Opéra. Je pourrais raconter ses impressions, car je les ai sues. Elle s'ennuya, essaya de s'amuser, en nouant des conversations avec des femmes qu'elle soupçonnait fort corrompues, pour leur prêcher le retour au bien. Elle se fit remettre à sa place; on lui répondit des mots terribles, qu'elle ne comprit pas, et enfin, vers trois heures du matin, lasse, guérie de sa curiosité, honteuse d'avoir quitté l'appartement conjugal pour une si avilissante cohue, elle descendait mélancoliquement le grand escalier, quand un monsieur très poli, très compatissant, attribuant l'attitude languissante de la dame à des inquiétudes d'estomac, lui offrit à souper.

Madame de Simplon hésita. Mais elle était une femme du monde trop experte pour ne pas reconnaître tout de suite, dans le convive qui s'offrait, un homme du monde, honnête et discret.

— J'accepte, dit-elle d'une voix dont elle affermit l'accent, à deux conditions : c'est que, sous aucun prétexte, sous aucun, entendez-vous ? vous ne m'obligerez à ôter mon masque ; et c'est que nous ne serons pas seuls, en tête-à-tête ; un homme comme vous, puisqu'il est ici, doit avoir des amis ; cherchez-en.

— Je n'ai pas à chercher ; ils m'attendent, Madame ; voici donc la seconde condition remplie ; quant à la première, je l'accepte, et je suis d'autant plus sûr de l'accepter que le masque vous sera nécessaire. Vous satisferez votre curiosité d'honnête femme sous la garde d'un galant homme ; car je vois bien, Madame, à qui j'ai affaire. Gardez votre incognito. Si plus tard vous me rencontrez dans le monde, vous me ferez peut-être l'honneur de m'avouer à qui je sers ce soir de cavalier.

Quand, cinq minutes après cet entretien, le couple entra dans un petit salon où se trouvait la société annoncée, madame de Simplon s'aperçut tout de suite qu'elle ferait bien de garder son masque, car son mari était au nombre des convives.

Un mari, en pareil cas, n'est jamais seul, et M. de Simplon avait sur les genoux, quand

sa femme entra, une jeune Espagnole de contrebande, non masquée, qui n'était pas lourde à porter.

On se mit à table ; on avait demandé que la dame ôtât son masque ; elle avait refusé, et, bien que sa présence contînt un peu la gaieté des convives, peu à peu la conversation prit des allures assez libres. On chanta la vertu des maris et la vertu de leurs épouses restées au logis, sur un mode ironique, des plus divertissants.

M. de Simplon était surtout d'une gaieté folle, d'un débraillé régence. Il enfila à la pointe de ses épigrammes l'honneur conjugal. Il fut impitoyable envers les prudes, et son intolérance le conduisit tout naturellement à désirer voir le beau visage de la dame masquée. Elle résista ; son cavalier intervint sérieusement ; déclara que la dame était une honnête femme dont le visage serait déplacé au milieu de ces minois enjolivés par la bonne chère, par le plaisir. Un petit débat s'engagea, moitié aigre, moitié plaisant, sur la question.

Malheureusement M. de Simplon prenait le champagne pour auxiliaire de son esprit ; il exagéra la dose, et, s'approchant de sa femme,

il la lutina, puis, prestement, lui fit tomber son masque.

Au même instant, une main s'abattit sur la joue du mari. C'était le chevalier de la dame qui apprenait au curieux combien il est dangereux de démasquer, même sa femme.

A travers les mille chandelles du soufflet, le mari avait reconnu celle qu'il croyait chez lui, fidèlement endormie.

— Monsieur ! s'écria-t-il en écumant, vous me rendrez raison !

— Pas avant que vous ayez fait des excuses à Madame.

— Laissez-moi donc tranquille ! Madame est ma femme.

— Cela ne vous autorisait pas à la démasquer quand vous ne la connaissiez pas. Madame est sous ma protection.

La pauvre femme intervint, reprocha à son mari sa conduite ; mais il était trop dans son tort pour en convenir.

Le duel eut lieu. Il fut mortel pour le cavalier galant. Le mari crut triompher.

— Monsieur, lui dit sa femme, vous m'avez deux fois outragée, par votre infidélité et par votre brutalité. Je porterai le deuil de votre

victime ; j'aimerai sa mémoire, puisque je n'ai pu l'aimer. Si vous ne pouvez supporter ma douleur et la réparation volontaire qui en est la conséquence, demandez aux tribunaux de nous désunir judiciairement. Je me défendrai.

Le mari courba la tête et, dès lors, vécut seul, observé, méprisé par les consolateurs qu'il cherchait, par sa femme qui ne se consolera jamais d'avoir causé la mort de l'homme qui l'avait si bien défendue.

Dickens jura qu'il ferait un roman de cette histoire ; il ne le fit pas. On a effleuré ce sujet dans les vaudevilles ; mais le drame reste intact.

23 février 1885.

L'AMOUR ET PSYCHÉ

On causait de l'amour : c'est un sujet inépuisable ; mais c'est un sujet difficile à aborder.

Entre hommes, les confidences, sinon grossières, au moins naturalistes, gâtent vite le propos.

Entre femmes, on aborde les alentours du sujet, plus que le sujet lui-même.

Entre hommes et femmes, il faut une inégalité d'âge qui fasse de l'un des deux interlocuteurs l'aîné, l'initiateur. Quand on est du même âge, si l'un est vieux, la conversation n'est qu'un duo funéraire, un commentaire, et, si l'on est du même âge, quand on est jeune, la dis-

cussion devient un propos interrompu, où l'on fait plus d'expérimentation que de théorie.

C'était d'une des femmes les meilleures, c'est-à-dire les plus spirituelles de Paris : car il est faux que la bonté compense l'esprit ; elle en est l'arome supérieur : tout comprendre, c'est tout pardonner.

Or on ne médisait pas dans ce salon charmant et, comme on y recevait des écrivains, des artistes, on causait gaiement de toute chose, et de l'amour par-dessus tout.

Ce qui prouvait bien la température vertueuse de la maison.

Les honnêtes femmes ont, par fierté, le goût de ces conversations-là. Que dirait de bon une coquette ? Que dirait de passable un mauvais sujet ?

Une jeune veuve, qu'on s'étonnait de ne pas voir remariée, au bout de dix-huit mois de veuvage très correct, après la mort d'un mari assez insignifiant, disait à demi-voix, en causant avec un vieil ami de sa famille :

— Psyché est bien heureuse d'avoir vu l'amour ? On peut passer par toutes les épreuves, subir tous les supplices, quand on a tenu la lampe merveilleuse, fût-ce une minute, et

quand on a réveillé le Dieu, fût-ce par une brûlure !

Le vieil ami qui écoutait, tressaillit à l'accent passionné de cette exclamation.

— Croyez-vous, répondit-il avec la mélancolie d'un homme qui remue des cendres dans une cassolette, qu'on ne soit pas bien malheureux au contraire d'avoir vu l'amour pour le perdre ? Psyché le retrouve, il est vrai, mais c'est dans la fable, et une vision fugitive vaut-elle un rachat de supplice ?

— Vous oubliez, cher Monsieur, reprit en rougissant un peu la jeune veuve, qu'avant de voir l'amour, Psyché l'avait entendu et lui avait répondu dans l'obscurité.

La jolie femme faisait-elle une allusion lointaine aux paroles aimables que son mari avait pu lui débiter, et auxquelles elle avait eu à répondre dans la nuit conjugale ?

Non, elle parlait avec l'ingénuité d'une âme qui désire et qui ne se souvient pas.

Belle, lettrée, et cependant naïve comme une ignorante, elle exhalait l'ennui de sa vie, tout en se méfiant des distractions.

Elle avait refusé bien des prétendants pendant ces dix-huit mois; mais elle n'avait pas eu

besoin de les examiner à la lampe de Psyché, pour les refuser. Elle préférait rester veuve toute la vie, vieillir, souffrir, mourir seule, plutôt que de renouveler le bail résilié par la mort. Elle voulait aimer et être aimée pour tout de bon.

Le vieil ami qui l'écoutait la contemplait, l'observait profondément : il se permit des questions, auxquelles on répondait sans détours.

Oui, la beauté plastique l'eût charmée, à la condition que l'Apollon de la forme fût aussi l'Apollon de la lyre et que le héros idéal selon la chair, fût aussi un héros idéal selon l'esprit. Mais cet être-là était introuvable.

— Difficile au moins à trouver, murmura le vieillard, qui avait été fort beau dans sa jeunesse, et qui avait eu sa réputation d'esprit.

La jeune femme, enchantée de sauter lestement hors de cette conversation scabreuse, eut un petit rire malicieux, sans méchanceté, en appuyant sa main dégantée sur la main nue du vieillard :

— Ah ! mon ami, lui dit-elle, quel malheur que nous n'ayons pu nous rencontrer, vous

n'ayant que quelques années de plus que moi, et moi ayant mon âge d'aujourd'hui !

— Oui, murmura doucement le vieil ami en lui soulevant la main jusqu'à sa bouche, et en lui donnant un tendre et respectueux baiser.

Ce fut tout, pour ce jour-là. Huit jours après, l'homme, que je blanchis peut-être un peu trop dans l'esprit du lecteur, qui n'avait pas plus de soixante ans, avec une tête encore belle, et son esprit d'autrefois, se retrouva dans le même salon, à la même place, près de sa jeune amie.

— J'ai bien réfléchi à notre dernière conversation, dit-il à la jeune veuve. Êtes-vous curieuse ?

— Curieuse, de quoi ?

— Mais, comme Psyché, par exemple !

— Vous savez où l'amour dort ?

— Oui.

— Comme ce n'est probablement pas chez lui, ma visite serait indiscrète.

— C'est chez lui ; il a trente-deux ans, il a l'allure d'un Dieu, le bon sens d'un homme et je vous ferai juger de son âme.

La veuve eut un frémissement des yeux et

un gonflement de la poitrine qui la trahissaient.

— C'est donc un étranger, un inconnu ? d'où vient-il ?

— De chez moi ; c'est mon neveu Gaston.

— Votre neveu ? Mais je le connais, vous me l'avez présenté.

— Oui, je vous l'ai présenté, mais vous l'avez mal regardé.

— Pourtant, je me souviens... il n'est pas mal de figure.

— Je crois bien !

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il est ingénieur.

— L'amour ingénieur, construisant des chemins de fer, des ponts ! oh ! non, mon mari avait étudié aussi les mathématiques.

— Eh ! Madame, les ingénieurs sont les poètes du jour ; puisque l'industrie est la poésie.

— Alors je suis atrocement positive, car je n'aime que les poètes qui fassent réellement des vers bien construits, ainsi...

— Mais il fait des vers.

— Des vers d'ingénieur, faits à la toise ! Oh ! mon pauvre ami, je ne serai pas votre nièce. Votre neveu est toisé.

— Qui sait ? Il écrit même en prose !... Voulez-vous le voir ?

— Certainement.

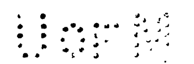
— Je vous l'amènerai.

La présentation fut favorable à l'ingénieur. Il était très beau, peu causeur ; mais ses yeux aux longs cils, avec leur flamme douce, révélaient un horizon profond. Sa timidité retenait sur sa bouche les séduisantes paroles qu'il ne pouvait manquer d'imaginer. Il laissa voir un amour timide, suppliant.

La jeune femme fut émue, plus qu'elle ne voulait le laisser paraître, et elle aussi, après sa visite, elle répéta le mot de son vieil ami :
— Qui sait !

L'ingénieur était attaché à une grande entreprise dans le Midi de la France. Il ne pouvait rester longtemps à Paris ; il prolongea galamment son séjour, autant qu'il le put : mais enfin, quand, timidement, il laissa entendre que son devoir le rappelait, la veuve lui dit gracieusement et presque vivement, qu'il faisait bien de partir, mais qu'elle espérait recevoir de ses lettres auxquelles volontiers elle répondrait.

L'ingénieur partit et écrivit.



Ce n'était plus le même homme, la plume à la main. Sa timidité s'était évanouie dans l'absence ; ses lettres furent d'abord très belles ; puis l'accent augmenta, et tout ce qu'il avait dans le cœur, il le dit à distance, avec éloquence, avec passion. C'était bien l'amour tout entier qui s'exhalait, l'amour délicat et ardent.

A la première lettre, la veuve répondit discrètement, se retenant de trop applaudir ce beau langage ; à la seconde missive, son cœur, emporté sur les ailes de son esprit, s'envola, et dès lors ce fut, par la poste, un duo sublime, touchant ; l'amour le plus intense, le plus vrai, s'échangeait par une électricité admirable.

La veuve finit par trouver le temps long, et, si elle ne parla pas la première du mariage inévitable, nécessaire, elle mit, du moins, son correspondant sur la voie. Bref, Psyché avait trouvé l'Amour, le trouvait beau, et, sans comprendre comment son rêve allait devenir réel, s'y abandonnait tout à fait.

L'oncle la voyait de temps en temps, curieux d'abord de l'impression produite, puis ravi de cet échange de lettres dont on lui communiquait les demandes et les réponses ; il triomphait ; il avait amené la jeune femme à le remercier, à

lui confesser que son désir imprudent prenait corps et qu'elle aspirait maintenant à réaliser ce mariage idéal.

L'ingénieur avait fixé l'époque de son retour; mais, au jour et à l'heure où il était attendu, ce ne fut pas lui qui se présenta, ce fut le vieil ami.

Celui-ci était pâle, un peu décontenancé, et, quand la jeune veuve, alarmée, lui demanda pourquoi il était si triste, et s'il apportait une mauvaise nouvelle, il se troubla davantage, parut accablé, tomba dans un fauteuil et porta la main à ses yeux.

— Qu'avez-vous donc? Que se passe-t-il? demanda la veuve.

— Ah! mon amie! me pardonnerez-vous?

— Quoi donc? Votre neveu serait-il donc in digne de mon estime?

Le mot *estime* est le plus considérable que puisse prononcer une honnête femme qui ne veut plus prononcer le mot amour, de peur de dénuder quelque chose de sa conscience.

— Non, répliqua le vieux confident, mon neveu est toujours l'homme intelligent, honnête que je vous avais présenté; seulement...

— Il en aime une autre?

— Non. C'est impossible; mais le pauvre garçon, si amoureux qu'il soit, n'a pas l'expérience, l'habitude de la langue que le cœur doit parler, et je vous avouerai que c'est moi...

La jeune femme se dressa, frémissante, indignée!

— Vous, c'est vous qui lui dictiez ces lettres?

— Pas tout à fait... mais...

— Ainsi, continua la veuve avec une sorte de sanglot, quand je croyais l'aimer, quand je l'aimais, c'était vous!...

Elle eut un éclat de rire terrible.

— Ah! c'est honteux, ce que vous avez fait! Vous m'avez menti tous les deux.

— Non, personne ne vous a menti. Quand je vous ai vue si belle, si enthousiaste de l'amour, j'ai senti une profonde pitié et un sentiment indéfinissable s'éveiller en moi. J'ai songé à vous faire aimer de mon neveu; il m'a suffi de vous le présenter; puis je l'ai prévenu du langage qu'il devait vous tenir; je l'ai aidé; j'ai corrigé ses premières lettres. Enfin, il est arrivé un moment où son âme a été débordée par la vôtre, alors j'ai suggéré ce qu'à sa place j'aurais dit. Je me suis souvenu; je me suis senti rajeunir, j'ai voulu vous aimer, à travers

lui, puisque moi, vieux, ridicule, je n'ai conservé de jeune que mon cœur. Ah ! nous nous sommes bien entendus ! Comme je vous comprenais ! Comme vous me compreniez ! La joie immense que j'ai rencontrée m'a donné des remords. Mon neveu s'est débattu souvent sous mon influence. Il n'ose pas venir ; il est confus. Moi, j'ai compris enfin la responsabilité que j'ai prise et je viens m'incliner devant vous.

— Que voulez-vous que je fasse ? repartit la jeune femme, avec une tristesse poignante, si ce n'est pas vous que j'ai aimé ? Est-ce vous ? Vous !

Elle le regardait avec une sorte d'intention de rire, de pitié, de sarcasme et de compassion.

Lui se voilait le visage. Alors elle évoqua le jeune homme beau comme l'amour; mais où serait maintenant l'éloquence amoureuse ?

— Ah ! mon ami, dit-elle émue, découragée, mais désarmée, vous m'avez donné une grande joie. J'ai vu l'amour, cela me suffit. Laissez-moi dans le souvenir de cette apparition. Partez, vous et lui, et ne revenez jamais !

— Pauvre garçon ! vous le désespérez.

— Et à moi, quel espoir reste-t-il ?

Elle souffrit ; le vieillard est mort de chagrin ; mais elle a fini par épouser l'ingénieur. Il était si beau, et puis il avait son éloquence. Elle est aujourd'hui mère de famille, et sa lampe de travail n'a plus rien de la lampe de Psyché.

2 mars 1885.

PSYCHÉ RAISONNABLE

J'ai reçu, à propos de mon dernier conte, *l'Amour et Psyché*, une réclamation fort piquante, dont je me hâte de faire profiter mes lecteurs.

La lettre est d'une jeune femme que je connais, que j'estime.

Faut-il dire qu'elle est étrangère, et qu'une Parisienne ayant à se prononcer entre l'amour jeune et l'amour vieux, ne choisirait sans doute pas l'amour de soixante ans, à moins qu'elle ne prît indifféremment l'un ou l'autre, trouvant qu'aujourd'hui les jeunes gens sont aussi calmés et plus blasés que les vieux ?

Il est bien entendu qu'il s'agit d'amour, et que les mariages d'orgueil, d'argent, où la spéculation germe sous la fleur d'oranger, n'ont rien à voir dans ce débat :

« Paris, 2 mars.

» Cher Monsieur,

» Il faut absolument que je vous écrive. J'ai ressenti, à la lecture de votre article d'aujourd'hui, un dépit, une douleur, une colère que je ne puis pas garder.

» Il n'y a rien contre vous dans cette révolte de ma conscience. Mon dépit s'adresse aux femmes qui se croient sûres d'aimer toujours, de tout leur esprit, et qui risquent leur joie d'être comprises éternellement, sur le hasard d'une parité de jeunesse, de santé et de beauté.

» Ma douleur est de voir que des êtres restés jeunes par leurs études, par leur foi, par l'amour même, dont ils ont gardé la flamme épurée, passent pour ridicules, s'ils écoutent chanter au fond de leurs ruines, la jeunesse fidèle, et ont peur de leurs soixante ans d'intelligence, de force, devant une femme intelligente et fière !

» Ma colère, c'est de voir qu'on assimile toutes les unions disproportionnées d'âges à des spéculations, à des résignations douloureuses, à des désespoirs même.

» Votre veuve, Monsieur, si elle a l'esprit que vous lui supposez, en découvrant qu'elle avait aimé l'âme de ce vieillard, à travers la vision empruntée d'un beau jeune homme, aurait dû repousser la vision d'emprunt et s'incliner devant l'amour immortel.

» Que lui restera-t-il, quand elle aura bu cette coupe terrestre, si elle a encore la soif idéale? Les jeunes de nos jours sont si vite vidés, quand ils ne sont pas vides d'avance !

» Je ne suis pas assez prude, ni assez peu féminine pour nier que l'amour ait des appétits solides et qu'il faille une hostie sensible à la communion des âmes; mais les fruits mûrs ne valent-ils pas les fruits verts? et la mouche moderne qui pique et qui gâte les générations en espaliers, ne devrait-elle pas mettre toutes les femmes en défiance des récoltes hâtives?

» N'êtes-vous pas frappé, tous les jours, par le choix singulier que font les jeunes filles du meilleur monde, de la plus droite nature, de la plus saine éducation, qui s'éprennent d'un

homme âgé, qui le choisissent à travers tout? N'y a-t-il pas un instinct précieux à observer dans ce choix? Cette innocence préfère la neige à des fleurs capiteuses. Les jeunes filles entendent trop parler du monde présent. Quand elles sont fières et chastes, elles répugnent à ces mariages sans amour avec des camarades de leur âge, qu'elles ont vu la veille au Bois, se cachant dans la voiture d'une donzelle.

» Elles préfèrent l'expérience douce, fortifiante, d'un homme qui a traversé la vie sans s'y flétrir, à ces fanfarons de l'existence, qui ne sont encore qu'au tremplin, qui ont des mœurs d'écuyers et de la littérature de cabinet particulier, quand ils perdent leur temps à lire.

» Remarquez bien que je ne veux pas retourner le monde, ni prétendre qu'une jeune fille de vingt ans n'épouse jamais qu'un homme de soixante ans.

» J'ai, la première, toute l'horreur qu'il faut avoir des vieilles coquettes s'éprenant des jouvenceaux, et des vieillards corrompus qui ne regardent les jeunes filles que comme ces contemplateurs de Suzanne, l'espionnant dans son bain. Je ne veux pas des unions lugubres, des

noces macabres; mais je voudrais qu'un homme de grand esprit ne consultât pas son miroir plus que son cœur, et ne se crût pas trop vieux pour enseigner l'amour honnête, parce que l'enveloppe de sa jeunesse intérieure a un peu souffert des saisons.

» Il ne m'appartient pas de faire de la physiologie, et vous comprenez qu'il y a des points spéciaux que j'abandonne aux médecins.

» Mais, si je le voulais, si je l'osais, je comparerais des familles; je vous nommerais de beaux enfants issus de ces mariages qu'on trouve disproportionnés et qui, greffant la jeunesse sur l'automne, mettent un épiderme vivace de printemps aux fruits de l'arrière-saison.

» Vantez-moi donc les produits de vos mariages régulièrement assortis ! Quand ils rompent une sorte de vœu de stérilité que l'anémie leur impose, nos pâles jeunes gens et nos pâles jeunes filles n'osent se flatter des rejetons maigres qui consacrent l'union de leur indifférence !...

» Voilà tout ce que je veux dire sur cette partie de ma thèse. Cette discussion m'entraînerait trop loin.

» Les vieillards robustes n'ont rien à envier

aux efféminés qui les dédaignent; mais quelle supériorité de douceur, de bonté, d'indulgence, de protection intellectuelle ceux qui se croient vieux parce qu'ils ont souffert et aimé, n'ont-ils pas sur ceux qui se croient jeunes, parce qu'ils ne savent rien de la vie et de l'amour ?

» Encore une fois, je n'établis pas un système absolu; j'indique peut-être une préférence qui m'est personnelle et dont je suis fière; mais je veux surtout démontrer qu'en amour, il n'y a d'obstacle qu'entre la différence d'aimer, et non dans la différence de compter les années, et que la veuve dont vous parliez, il y a deux jours, malgré son esprit, était une sotte, quand elle ne s'est plus souvenue des belles lettres qui l'avaient attendrie, devant la jolie bouche qui ne lui promettait que de beaux baisers.

» On calomnie les femmes, en ne paraissant les aimer que pour leurs grâces extérieures, et en ne voulant les rendre sensibles qu'aux aromes physiques. On méconnaît ce besoin de respect, de protection, de sincérité pour leur conscience, d'admiration pour les hauteurs de la pensée, qui les attire, qui les exalte.

» J'ai connu, Monsieur, de ces intérieurs exquis où la femme blonde contemplait avec une religieuse reconnaissance l'homme aux cheveux blancs, donnant les premières leçons à son fils, et s'extasiant, avec une mélancolie contenue, des joies que la vie lui réservait. Il y avait, dans ce couple, une reconnaissance égale et partagée; même quand l'idée de la mort répandait de la mélancolie sur le front du vieux mari, la femme lui souriait, comme pour lui dire : — Tu m'attendras, comme tu m'as attendue déjà! On se rejoint toujours, et les âmes ne se quittent pas!

» Je ne suis pas une mystique; mais, si j'ai l'appétit de la vie réelle, tout ce que j'y trouve d'amer, d'écœurant, me donne la conviction que le plus réel de la vie c'est encore ce qu'elle a d'idéal, et que les passions inconstantes, violentes, furieuses de la jeunesse, laissent plus de mécomptes que l'amour recueilli de l'âge mûr ne laisse d'impatience.

» Cette nécessité du divorce, qui a fini par s'imposer à la France, comme ailleurs, ne prouve-t-elle pas que les erreurs, dans le mariage moderne, sont loin de diminuer? Et au nom de qui l'invoque-t-on? Au nom des jeunes

gens qui se marient à l'étourdie, ou par calcul, qui maudissent la jeunesse après avoir voulu l'exploiter.

» Assurément, quand ils vont à la mairie et à l'église, rien n'est beau comme l'accouplement de deux enfants ensoleillés par la joie de leur triomphe. Le cœur des vieux se dilate; il y a un spectacle qui fait rire les pères et tendrement pleurer les mères.

» Faites la statistique de ces mariages printaniers et dites-moi combien d'entre eux tiennent à célébrer leurs noces d'argent, après les noces de fleurs ?

» J'ai peur de me laisser entraîner, de paraître soutenir un paradoxe, quand je veux au contraire proclamer la vérité large, universelle. Je ne dis pas qu'il faille attendre que Philémon ait soixante ans pour qu'une jeune Baucis de vingt ans lui donne sa main. Je ne hais pas la jeunesse, que je trouve aussi sainte que la vieillesse; je ne prétends pas que les vieux soient jeunes, ni que les jeunes soient vieux; je dis seulement qu'il n'y a pas de condition mathématique pour fixer, pour seulement affronter l'amour. On aime quand on aime.

» Mais, quand vous racontez qu'une femme

d'esprit, de cœur, jalouse de Psyché, a voulu connaître le véritable amour, l'a réveillé dans un cœur de soixante ans, l'a entendu chanter la chanson immortelle, et l'a repoussé parce qu'il s'est incarné dans un vieillard, préférant le bois de la flûte à la musique de la flûte, je dis que cette femme a été sacrilège; qu'elle a renié le Dieu; qu'elle devait s'agenouiller devant ce vieillard, l'admirer, l'adorer, et lui faire le sacrifice de ce petit condiment humain qu'elle acceptait comme un accessoire d'abord, et qu'elle a lâchement pris ensuite comme le plat principal de la vie.

» J'ai connu une femme qui, pour des raisons trop délicates à expliquer, dans toute la sève de la jeunesse, avait été subitement contrainte au platonisme dans le ménage. C'était la faute du mari. Combien de fois, dans les confidences audacieuses que les femmes se font entre elles, ne me dit-elle pas tout bas :

» — J'enrage un peu, de temps en temps ! Mais je l'aime quand même, et je lui suis plus invinciblement fidèle. Ah ! ma chère, quelle joie d'avoir un sacrifice à lui faire et de le lui cacher !

» Quel est le plus beau livre d'amour dans

l'histoire française? les lettres d'Héloïse, quand elle était religieuse et quand Abeilard était moine. Peut-être eût-elle eu moins d'éloquence auparavant...

» Mais je m'arrête; car j'ai peur de ce que je suis tentée de dire encore, et j'ai peur déjà de ce que j'ai dit.

» Faut-il vous dire de brûler ma lettre? Que m'importe! pourvu que vous brûliez ma signature. »

9 mars 1885.

UNE

LIQUIDATION MANQUÉE

Parmi les passages les plus émouvants du drame et du roman de Jules Claretie, *le Prince Zilah*, il faut évidemment mettre au premier rang l'épisode du visiteur importun dévoré par les chiens.

Par malheur, les chiens n'ont pas l'appétit assez féroce. La victime survit, se venge et commet avec plus d'ardeur l'infamie qu'elle projetait.

Les femmes devraient s'en tenir au poison. Le revolver est bien commun. Mais, depuis la Brinvilliers jusqu'à madame Lafarge, le poison est resté l'arme de précision des rancunes féminines. On n'échappe pas toujours à la jus-

tice, mais, du moins, l'homme qu'on voulait tuer n'a pas échappé à la rancune intime, et je suis sûr que c'est une satisfaction pour une empoisonneuse, même quand elle doit monter à l'échafaud, de se dire qu'elle y monte pour une vengeance bien réussie. La femme a des satisfactions héroïques qui manquent aux hommes.

L'emploi des chiens est donc une précaution inutile.

Je connais une femme de grand esprit, une Italienne, qui, dans un jour d'ennui, a rêvé autrement une liquidation complète de son passé, et qui se croyait bien certaine de réussir.

L'aventure pourrait être le sujet d'un drame, mais d'un drame où le comique aurait sa large part.

La comtesse Venesta était mariée à un rustre qui ne lui enlevait rien de sa liberté, mais qui, avec ses habitudes de sport, de gymnastique, l'importunait considérablement, aux rares moments qu'il passait près d'elle.

Combien de fois, n'osant penser à le tuer directement, avait-elle rêvé des chutes dans les abîmes, quand il allait à la chasse ! Elle priait

même la sainte Vierge d'une façon cauteleuse, et, tous les jours, elle lui adressait cette prière :

— Sainte Madone, obtenez de Dieu, pour mon mari, une belle mort, bien chrétienne.

Elle espérait que le bon Dieu serait tenté d'accomplir ce souhait et profiterait de la première occasion pour attirer au ciel ce mari, gênant dans le boudoir de sa femme.

Gênant ! je l'ai déjà dit, à cause de ses allures, de ses odeurs d'écurie, mais non à cause de sa jalousie. Car il était le mari le plus complaisant qu'on pût imaginer.

La comtesse avait mis sa complaisance à profit. Elle avait eu, pour premier consolateur, un poète de Florence, moins farouche que Dante, mais dont les ritournelles, si poétiques qu'elles fussent, finirent par impatienter la dame autant que les fortes odeurs de son mari.

Elle ne le congédia pas ; elle lui permit de venir, comme autrefois ; les ruptures, en Italie, sont des domestications du sentiment passé de mode. Le héros devient un meuble, qui fait nombre dans le salon, qui peut garder encore un vague espoir, mais qui est classé, inoffensif.

La comtesse essaya d'un professeur d'élo-

quence pour dames, mais il n'était éloquent que dans ses leçons, et, bien vite blasée sur ses moyens oratoires, la séduisante Venesta séduisit un officier de l'armée d'Italie. Le professeur d'éloquence tint compagnie au poète florentin, tandis que le guerrier racontait, comme Othello, ses hauts faits à la belle patricienne.

Cette liaison dura un peu plus longtemps que les autres : elle se dédommageait de la poésie vague et de l'éloquence creuse ; mais enfin les soldats ne sont pas inusables. On ne faisait plus la guerre ; le récit des campagnes était terminé, et ce que la charmante comtesse haïssait par-dessus tout, c'était un recommencement. Le soldat fit nombre dans le salon, comme le poète et le professeur, et, comme il était de la cavalerie, il rendit des services au mari, pour le choix, le dressage et l'échange des chevaux.

On assure qu'un homme d'État, un député, subit aussi l'épreuve et compléta le quatuor meublant.

On parla bien aussi de quelques coquetteries sans conséquence, de beaux éclats de rire entendus le soir dans une belle villa du lac de

Côme, où la comtesse allait souvent, éclats de rire si brusquement interrompus qu'on eût pu croire que la belle rieuse était subitement bâillonnée par un baiser.

Enfin c'était une grande dame sans préjugés, curieuse de tout, mais bien vite lassée de tout et qui, après avoir inutilement rêvé des amours comme au temps de Boccace, en vint à regretter le temps où le crime pimentait quelquefois la passion.

Je ne dis pas qu'elle songeât à retrouver la recette du poison des Borgia, qui est d'ailleurs restée inconnue ; elle ne voulait pas non plus armer des sicaires pour faire poignarder, au choix, un des adorateurs qui l'ennuyaient. Mais elle contemplait souvent d'un œil profond les eaux du lac et songeait qu'il serait beau d'y voir un naufrage, surtout quand les naufragés étaient des êtres insupportables. La nuit, sa rêverie était sublime, et elle voyait les rayons de la lune éclairant un désastre fantastique; le jour, la songerie devenait plus pratique, il faudrait aller assez loin sur le lac pour qu'il fût difficile aux naufragés de gagner le rivage.

Un matin, elle était sur la terrasse dominant

le lac, quand elle aperçut son batelier ordinaire, celui qui portait sa livrée et qui la dirigeait dans ses promenades, tirant à terre une barque fort jolie, mais un peu vieille. Elle remarqua que le batelier hochait la tête d'un air embarrassé, et l'embarras de ce brave homme la fit sourire.

Elle descendit sur la rive :

— Qu'est-ce qui te chagrine, Beppo ?

— Voilà une barque qui ne peut plus servir... longtemps.

— Crois-tu ?

— J'en suis certain. Leurs Excellences m'avaient demandé de la nettoyer, pour une promenade qu'ils veulent faire après midi; mais il y aurait péril. Elle ne peut porter cinq personnes.

— Cinq ! qui donc ?

Le batelier énuméra les quatre hôtes : le poète, le professeur d'éloquence, le guerrier et le parlementaire; puis il ajouta avec un salut : Et Son Excellence Monsieur le comte.

— Ah ! mon mari doit en être aussi ?

Elle eut un délicieux sourire. La fournée serait complète.

— Beppo, tu vas aller chez la marquise

Buondelmonti, la prier de me prêter son embarcation de promenade pour deux jours, jusqu'à ce que nous ayons fait réparer ou remplacer cette barque.

— J'y cours.

— Tu as le temps ; déjeune d'abord.

— C'est qu'il y a loin !

— Tu rameras plus fort pour revenir.

La comtesse rentra chez elle toute radieuse, fit servir le déjeuner un peu plus tôt que d'habitude, et, quand ses convives parlèrent de la promenade projetée, elle se contenta de dire :

— Est-il prudent de se servir de cette barque ?

— Pourquoi ? répondit son mari. Beppo l'a apprêtée.

— Il y a de la brise sur le lac.

— Raison de plus ; la promenade sera charmante.

— En ce cas, partez vite, pour ne pas me laisser seule trop longtemps.

Ils partirent tous les cinq ; elle les vit descendre, elle les vit pousser la barque et y monter ; elle leur envoya des saluts d'adieu de la main, du mouchoir, du sourire, et, à mesure qu'ils s'éloignaient de la rive, elle se reculait

dans son appartement pour les voir de plus loin, sans être vue.

Il faut bien avouer qu'elle eut un moment de faiblesse; elle l'a confessé depuis à un abbé qui, ne venant pas chez elle à titre de confesseur, a pu révéler la confidence.

Elle fut obligée de s'asseoir et pensa pendant cinq minutes :

— Tous les cinq, disparus à la fois !... Ces hommes qui me sont odieux !... et veuve par-dessus le marché ! Ah ! sainte Vierge, c'était bien tentant ! Je sais bien que c'est un crime; mais, si Beppo s'est trompé, la barque est solide et ils peuvent revenir... S'ils revenaient !

Elle se leva, avec un mouvement de colère, et courut à la terrasse; ce qu'elle vit la rassura. Au loin, dans le lac, la barque s'était ouverte et, précisément au moment où elle s'approchait pour regarder, les cinq hommes disparaissaient.

On a beau être une grande dame, furieuse d'émotions, on ne reste pas indifférente à la réussite complète d'un projet de cette importance. Elle rentra vivement chez elle, courut s'enfermer dans sa chambre, tira les rideaux et se mit dans une obscurité noire, afin de ne

pas être tentée de se regarder dans la glace.

Elle resta là, blottie pendant des minutes qui lui semblèrent des heures, quand elle fut tirée de sa torpeur par un bruit, un tumulte.

— Ah! mon Dieu, pensa-t-elle, déjà! on apporte les cadavres... ici, non, non, je ne veux pas.

Affolée, elle courut à la terrasse, etl à elle fut témoin d'un spectacle bien singulier, qu'elle n'avait pas prévu.

Les cinq naufragés étaient debout, vivants, sur la rive. Le poète était un peu vert; le professeur d'éloquence avait du limon dans les favoris; l'homme parlementaire avait des petits coquillages à son habit, comme s'il eût voulu ramasser au fond du lac les cailloux de Démosthènes; le guerrier avait l'aspect d'un caniche; le mari seul avait bonne contenance.

La comtesse eut un cri naïf :

— Vous saviez donc nager?

— Non! répétèrent en chœur les quatre parasites, c'est le comte qui est un nageur de première force; il nous a sauvés tous les quatre.

Un rire implacable frissonna sur les lèvres de la comtesse. Mais elle le cacha sous sa main. Quoi, c'était son mari qui lui ramenait ces

quatre importuns! Décidément, il n'était bon à rien.

Quand les naufragés furent dans des habits secs, la comtesse les gronda :

— Je vous avais prévenus que la barque n'était pas sûre, et, si vous aviez retardé de quelques heures votre promenade, vous l'auriez faite sans danger; j'avais envoyé chercher une barque toute neuve chez mon amie la marquise Buondelmonti.

Personne n'osa faire remarquer à la comtesse qu'elle avait oublié de mentionner ce dernier détail dans son avertissement.

Mais elle était si distraite!

La liquidation, qui n'avait pu se faire en gros, se fit en détail. Chaque naufragé s'entendant reprocher sa fausse noyade, humilié d'avoir été sauvé par le mari, se retira à son tour.

Quant au mari, il est mort subitement six mois après. Le monde n'a jamais su de quelle maladie, ni les médecins non plus.

15 mars.

UN

MARIAGE DÉSINTÉRESSÉ

Marie de Villenauve à son amie Claire de X...

« Paris, le... février.

» Tu vas être bien heureuse, ma chère petite Claire; d'abord, parce que je vais te faire la confidence de mon bonheur; ensuite, parce que je vais fixer ton opinion sur un sujet qui nous occupait beaucoup au couvent.

» Mon bonheur, le voici : je suis fiancée à un jeune homme charmant, qui s'appelle Roger, qui m'aime, que j'aime, et qui me demande en mariage, uniquement parce que je lui plais; comme je consens, uniquement parce qu'il est beau, gentil, spirituel, simple, délicat, désintéressé...

» Te voilà donc rassurée !

» Nous a-t-on assez répété, au couvent, que la dot était la raison suprême de tous les mariages; que, sans dot, une fille n'est pas mariable; qu'avec une dot, fût-elle bossue comme mademoiselle Z..., grêlée comme notre amie Y..., une fille trouve toujours un mari !

» Tu te souviens qu'un jour, dépitée de ce refrain, je répondis à sœur Sainte-Aldegonde :

» — Mais alors pourquoi, ma sœur, prend-on tant de soin de nous instruire, de nous donner des talents, de nous former le cœur, l'esprit et la taille, si l'argent seul doit suffire ?

» Sœur Sainte-Aldegonde, qui n'est pas bête et qui a été jolie autant qu'elle est savante, répliqua en souriant un peu tristement :

» — C'est pour le cas où Dieu vous choisirait comme une de ses épouses.

» Ainsi, l'on croyait nous rendre trop parfaites pour le monde ! Eh bien ! c'était un faux calcul. On n'en sait jamais assez pour reconnaître la vérité, et plus on est sûre de mériter un ange, plus on a de chances de rencontrer un homme honnête, brave, bon, un être enfin comme Roger.

» C'est dans un bal que je l'ai vu. Tout de suite, je l'ai regardé avec confiance, et, tout de suite, j'ai senti que son regard cherchait le mien. Il est orphelin de père, comme je suis orpheline; son père était un industriel distingué; lui est ingénieur, et fabrique des eaux bleues, vertes, rouges ou jaunes; sans doute, ces belles eaux qu'on met dans les vitrines des pharmaciens et qui brillent tant le soir !

» La vieille madame de Souvaine, chez qui nous dansions, s'est aperçue tout de suite du manège, et en a parlé à la maman de Roger, ainsi qu'à maman; si bien que, sans nous en douter, sans nous être dit plus de quelques mots, après une seule petite pression de main, au bal, nous étions fiancés.

» Il faut que les parents se mêlent de tout et n'attendent pas les confidences !

» Mais cette fois, je n'en veux pas à maman, et je bénis madame de Souvaine. Je ne me moquerai plus de ses moustaches ! Si je savais où il y a, au ciel, une poudre épilatoire pour faire tomber les vilains poils que tant de bonnes femmes angéliques adoptent en vieillissant, j'irais la chercher !

» Oui, oui, comprends-tu cela ? un mariage, naïf comme un conte, pur comme un souffle du ciel, un mariage sans trafic !

» Je ne sais pas si Roger est plus riche que moi. Je ne sais même pas si je suis riche. J'ai entendu parler autrefois de certaines créances difficiles... mais va, nous serons millionnaires, puisqu'il a vingt-quatre ans, que j'en ai vingt, puisqu'il a les yeux pleins d'azur, comme les grottes où les génies cachent les trésors, — et puisque je l'aime !

» Quoi ! C'est si facile que cela d'aimer et d'être aimée ? Il suffit d'avoir la vocation, de n'avoir pas de préjugés !

» Je te jure que Roger n'est pas une exception. Je l'admire trop, pour lui donner le ridicule d'être un phénomène. C'est un cœur pur, voilà tout, et il y en a d'autres ; je t'en trouverai un ; ou plutôt, non, ne te laisse influencer, marier par personne ; marie-toi toi-même.

» Ah ! que je suis heureuse ! Le suis-je trop ? et vas-tu être jalouse ? Eh bien, oui, sois jalouse de mon bonheur ; je le veux, pour qu'il t'en arrive autant, et nous ferons un quadrille sous les étoiles. Nous forcerons sœur Sainte-Alde-

gonde à tenir le piano ou l'orgue pour nous faire danser.

» A bientôt, je t'embrasse.

» MARIE. »

On ne m'a pas confié la réponse qui fut faite à cette lettre. L'amie de mademoiselle de Villenauve ne fut-elle pas persuadée du coup, et répondit-elle par des malices, par des objections ?

Ce qui est certain, c'est que le mariage projeté, dont nous avons surpris la confidence, approchait du terme, sans que le bonheur des deux enfants s'augmentât. On eût dit que l'extase palpitante de la jeune fille se troublait et que le recueillement amoureux du jeune homme fléchissait sous un secret ennui.

Elle le regardait avec soupçon, moins que cela, avec l'inquiétude d'une menace mystérieuse, et lui, toujours aussi aimant, semblait maintenant usurper son bonheur.

La face radieuse des premiers jours était-elle obscurcie ? N'est-il pas possible à deux cœurs humains de porter leur enthousiasme découvert, sans qu'il s'aigrisse aux parois mêmes de la chair humaine ?

La correspondance du fiancé va nous renseigner sur la cause de cette amertume commençante.

Roger Prunier à son camarade Xavier P...

« Paris, mars.

» Mon cher ami,

» J'étais bien heureux, trop heureux! Me faut-il tomber du haut de mon bonheur dans un abîme? Je t'ai dit comment j'ai vu Marie; comment je l'ai aimée; comment, aux premiers mots, il nous a semblé, à l'un et à l'autre, que nous reprenions un entretien, un duo, un balbutiement de nos âmes?

» Je n'avais pas besoin de cette preuve pour croire à Shakespeare. Le Dieu a tout prévu, tout noté, et je me suis trouvé en face d'elle, comme Roméo en face de Juliette. Seulement nous n'avons pas fait d'esprit, et c'est du bout des doigts que nous nous sommes unis pour la vie.

» Il dépend de moi, mon ami, que cette union se rompe. Faut-il faire taire ma conscience en qui s'est élevé un formidable scru-

pule? Je suis si absolument consacré à mon amour, que je puis me charger d'un mensonge pour ne rien troubler de la croyance de Marie; mais il me semble que j'ai surpris un secret tel, qu'en le gardant je perds la vertu de mon amour. Vaut-il mieux déchirer nos deux cœurs, en nous séparant dans l'admiration de nous-mêmes, que de nous unir avec la confession d'une sorte d'indélicatesse que Marie, plus tard, pourrait ne pas me pardonner aisément.

» Tu sais comment notre rencontre, nos fiançailles, eurent lieu chez madame de Souvaine, où j'allais pour la première fois.

» Je l'ai bien bénie, depuis, cette bonne vieille; et ses moustaches, que j'aurais voulu friser, quand je les regardais autrefois dans le monde, me paraissaient devenues si touchantes, si respectables, avec leur ombre molle, que je me demandais si la nature, à la fin de certaines existences bienfaisantes, ne doublait pas leur sexe pour leur donner, comme récompense, des joies paternelles en même temps que des joies maternelles.

» Hélas! mon ami, Shakespeare a eu raison de donner des barbes hideuses aux sorcières de

Macbeth, et j'ai oublié mon anglais devant cette vieille un peu trop barbue !

» Il y a quelques jours, j'entrais dans la chambre de ma mère ; madame de Souvaine était en visite ; la porte était restée entr'ouverte ; la portière, qui s'ouvre avec elle, cachait l'ouverture et me permettait d'entendre ce qui se disait.

» Le nom de Marie m'avait arrêté sur place. On parlait d'abord d'elle ; n'étais-je pas excusable d'écouter ? Ce que l'on disait était bien moins dit que ce que j'aurais voulu dire, mais c'était toujours l'éloge de sa grâce, de sa beauté.

» Tout à coup, maman dit, d'une voix gaie, mais un peu moqueuse :

» — Avouez, chère madame, que la besogne n'a pas été bien difficile, et que vous me prenez *un peu cher*, pour avoir travaillé à un bonheur si aisé ?

» — Déjà ingrate ! répliqua la vieille.

» — Ingrate ! non, mais raisonnable, prévoyante. La fortune de madame de Villenauve a des petites difficultés de réalisation. Je sais bien que Roger, comme ingénieur, puisqu'il s'agit de mines, peut aider à tout arranger ; c'était une raison pour que le mariage n'eût

pas besoin d'une intervention... et pour que la somme dont nous avons parlé...

» Il me sembla que madame de Souvaine léchait ses moustaches, ne pouvant guère lécher ses dents.

» — Il fallait me dire cela avant toute démarche, glapit-elle.

» — C'est vrai, reprit maman. Vous m'avez parlé de cette jeune fille; de l'avenir qui pouvait se trouver pour Roger dans l'exploitation des mines maladroitement acquises par M. de Villenauve ; j'ai vu Marie ; j'ai été tentée. Ah ! s'il y avait des marchés où les mères pussent acheter le bonheur, l'amour, la fortune pour leurs enfants, on y ferait queue !... Maintenant, est-ce présomption maternelle ? sentiment plus juste de la valeur de mon fils ? Est-ce plutôt la honte de gâter cette idylle par un trafic, je voudrais n'avoir pas fait avec vous cet arrangement. Il est inutile et odieux. Quand j'embrasserai ma fille, je songerai que je l'ai un peu achetée !

» — Je puis trouver un prétexte de rupture, dit la vieille.

» — Oh non ! mais voyons, soyez généreuse... Est-ce que ?...

» Maman baissa la voix, stipula un chiffre que j'entendis, qui m'entra dans l'oreille comme un plomb fondu...

» Comprends-tu cela ? mon ami. Quand je croyais faire un mariage d'honneur et d'amour, quand je m'abandonnais ingénument à ma joie ; quand madame de Souvaine plaidait pour moi, elle gagnait mon affaire et son courtage !

» Et ma mère a consenti à cela ? Pauvre maman ! Elle a dit naïvement ce qui est vrai : c'est que, pour le bonheur des enfants, il n'y a pas de trafic qui répugne aux parents ; et ces courtages se payaient aux époques les plus fières ; l'histoire des grands mariages, au temps du grand roi, en est pleine.

» Imagines-tu ma chère Marie soupçonnant la chose ? Elle s'étonne depuis quelques jours de ma tristesse ; elle la reflète, elle s'en imprègne. Non, non, je ne veux pas qu'elle redoute une diminution de ma tendresse, ni qu'elle puisse jamais me soupçonner d'avoir profité d'une vilenie.

» Je te demande conseil, et pourtant je suis bien décidé. Je vais aller trouver madame de Villenauve. Elle est bonne ; elle pardonnera à ma mère ; elle trouvera un moyen de différer

ce mariage, jusqu'à ce qu'il soit rompu ! Ah ! maman, qu'as-tu fait ? Plains-moi, mon ami ; mais sois persuadé que je resterai digne de ton estime.

» A toi.

» ROGER. »

Le même jour, minuit.

Du même au même.

« Mon ami, je t'apporte le dénouement ainsi que je te l'avais annoncé ; je me suis rendu, ma lettre partie, auprès de madame de Villenauve.

» Je savais qu'elle était seule, que Marie était avec une amie du couvent.

» Elle était dans son salon, lisant près du feu. Elle m'accueillit avec sa bonté habituelle ; il était neuf heures du soir.

» — Je ne vous attendais pas, mon enfant, me dit-elle en me tendant la main que je baisai. C'est donc pour moi que vous venez, et non pour Marie ?

» — C'est pour vous.

» — Resterez-vous aussi aimable, quand vous serez officiellement mon gendre ?

» Je m'assis près d'elle, et, après des balbutiements, car c'était bien difficile à raconter, je lui confiai la conversation que j'avais surprise. Sans rien changer à la réalité des faits, j'arrangeai cependant mon récit de manière que la vieille madame de Souvaine parût bien plus coupable, sinon la seule coupable.

» Aux premiers mots qui la mirent au courant du marché, madame de Villenauve eut un brusque tressaillement; puis elle écouta, grave, les sourcils froncés. Quand j'eus fini elle se pencha vers moi et, posant ses deux mains sur les miennes :

» — Voyons, mon enfant, dites-moi tout. Combien madame de Souvaine a-t-elle exigé de votre mère, pour ménager le mariage?

» J'avouai la somme.

» Madame de Villenauve se redressa, et, avec un sourire indulgent:

» — Allons! je vois que ma vieille amie de Souvaine ne m'a pas pris trop cher.

» Je ne comprenais pas; je la regardais.

» — Eh bien oui! reprit-elle en riant. Ce que votre mère donnera pour que vous épousiez Marie, j'ai promis de le donner, moi, pour avoir le bonheur de vous appeler mon gendre.

» J'étais abasourdi.

» — Mon enfant, continua madame de Villenauve avec mélancolie, les choses sont ainsi. Il n'y a plus d'idylles pour les mères, que quand elles deviennent grand'mères. Si nous nous étions connus d'avance, peut-être nous serions-nous méconnus ! Ma vieille voisine de Souvaine savait mon souci de trouver un gendre comme vous. Vos études spéciales vous mettront à même de réparer quelques brèches. Je sais que la pauvre vieille, qui n'a pas de fortune, accepte volontiers des cadeaux ; je lui en ai promis un ; votre mère de son côté en a fait autant. C'est une prime que nous acquitterons, mais qui ne vous regarde pas. Marie, je l'espère, ignorera toujours ce que le hasard vous a appris. C'est pour cela que vous êtes triste ? Je vous ordonne d'être gai. Nous avons, votre mère et moi, fait la même spéculation pour le bonheur de nos enfants. Nous n'avons trompé personne ; nous avons voulu seulement tromper l'ambition ; et, en spéculant pour votre bonheur, décevoir la spéculation des autres... Est-ce immoral ? Je ne le crois pas ! Soyez fiers, malgré cela, mes chers enfants, de votre amour pur. Nous avons mis un peu de terreau

sous la fleur de votre tendresse, pour qu'elle s'épanouît sans entrave. Je ne vous ai pas acheté, mon gendre, et on ne vous a pas vendu ma fille ! Au fond, c'est parce qu'elle vous trouvait charmants, nobles et bons tous les deux et bien dignes l'un de l'autre, que la vieille Souvaine a cru la petite négociation possible et l'a rendue profitable. Ne lui en voulez pas. J'aurais été fâchée qu'elle m'eût pris plus cher qu'à votre maman. Mais, puisque ce sera le même prix !... J'entends Marie : plus un mot !

» Marie fut surprise et touchée particulièrement de me trouver auprès de sa mère.

» — Un fiancé selon la mode, dit madame de Villenauve, eût trouvé moyen de te rejoindre. Roger a mieux aimé faire son apprentissage de fils, pendant que ma fille m'abandonnait. Embrassez-vous, mes enfants, et asseyez-vous là. J'ai à vous soumettre ma liste d'invités.

» Nous parlâmes de la noce. Marie, me voyant heureux, n'avait plus d'ombre sur le front. Je suis sûr qu'elle ne m'adressera pas même une question sur ma mélancolie passée. J'étais triste ; elle l'était. Je ne le suis plus ; elle ne le sera plus.

» Ah ! comme je suis heureux ! Cette bonne madame de Souvaine ! elle a fait son profit d'une bonne action. Combien d'âmes charitables ne sont pas plus méticuleuses dans leur désintéressement ? Je lui ferai un petit cadeau. C'est égal, à quoi tient parfois le triomphe de l'amour pur ? A une petite combinaison financière.

» Ton ami,

» ROGER. »

23 mars 1885.

LES

AMOURS DE MONSEIGNEUR

Dans un salon, comme il n'y en a plus guère, on parfilait des raisonnements soyeux sur la question d'Orient des femmes, je veux dire l'amour.

Le salon était décent; par conséquent, la conversation pouvait s'élever aux plus grandes hardiesses, sans qu'elle trébuchât jamais, et elle pouvait descendre dans les profondeurs les plus intimes, sans vertige d'aucune sorte.

La maîtresse de la maison a plus de quarante ans: elle a donc tourné le cap des tempêtes; mais si ce n'est pas sans quelques orages, sans quelques tourbillons, c'est, au moins, sans naufrages et sans avaries.

Elle est belle, avec ce relief que l'esprit donne aux traits, avec cette douceur dont l'expérience voile les traits un peu vifs.

Elle est veuve d'un monsieur très riche, qui a été sénateur sous l'Empire, qui l'a été sous la République, et que ses principes n'eussent pas empêché de devenir pair de France, sous une monarchie restaurée, si l'on ne savait pas que toute restauration est impossible et qu'il y a des bornes à la longévité, même d'un sénateur.

Madame Cambray est une belle et grande bourgeoise, instruite, fine, une de ces femmes *parlementaires*, dans le salon desquelles les opinions se classent et s'allient volontiers.

Elle a de beaux dîners ; elle ne donne pas de soirées ; mais on la trouve toujours chez elle, en excellente compagnie, avec des artistes au delà de leur but, des écrivains satisfaits d'écrire et ne médisant d'aucun écrivain, avec des gens du monde qui se reposent là de leur fatuité, avec des diplomates qui n'ont aucune démangeaison de parler, et des fonctionnaires qui ont le respect de leurs fonctions.

Bien que le salon n'ait aucune accointance

spéciale avec le parti clérical, on y rencontre parfois un évêque, des plus jeunes et des plus en vue de la France. Quand celui-ci fait le voyage de Paris avec son grand vicaire, il l'amène; mais il se défend toujours de présenter son secrétaire, un jeune abbé trop étourdi, avoue Monseigneur en souriant, pour rien comprendre aux belles choses qui se débitent en présence de si belles dames.

Monseigneur est à Paris, en ce moment, et mardi, on l'attendait chez madame Cambray. Aussi, vers dix heures et demie, comme la conversation s'était fort animée, à propos de l'amour, de son influence sociale, du plus ou moins d'avantages qu'il apporte dans l'intérieur, madame Cambray, entendant sonner, s'écria gaiement :

— La suite à demain ! Ne scandalisez pas mon ami !

On s'interrompit, et l'évêque fit son entrée.

Mais, soit que son odorat subtil eût flairé le parfum de la question agitée; soit qu'il fût étonné du brusque silence qu'il n'attribuait pas seulement au respect, il devina la conversation et dit :

— Je vois que j'interromps un débat in-

téressant; ces dames ont une animation...

En effet, les dames s'éventaient avec violence, pour chasser le mauvais air.

— ... Et ces messieurs ont un air superbe, qui me prouve bien que j'arrive au moment où ces dames ont besoin de renfort. De quoi s'agit-il?

On se regarda; on hésitait à répondre; l'évêque s'étais assis et saluait autour de lui.

— Eh bien, Monseigneur, dit madame Cambray, de sa voix douce, sonore, nous parlions de l'amour.

— Je m'en doutais, c'est un beau sujet!

— Mais de l'amour profane, Monseigneur.

— Je le comprends ainsi, bien que, selon moi, il n'y ait pas d'amour profane.

Les éventails s'arrêtèrent; les hommes s'armèrent d'un sourire malin. Madame Cambray eut une coloration douce du visage, qui monta comme un coucher de soleil vers la petite neige, vers le givre de son front.

— A quelle conclusion en étiez-vous arrivés? repartit le prélat, qui se renversa un peu dans son fauteuil et déganta sa main à l'anneau épiscopal, pour manier plus aisément sans doute la discussion.

— Nous ne concluons jamais sur un sujet sans fin, reprit madame Cambray; seulement, ces messieurs prétendaient établir des catégories nombreuses...

— Ils avaient tort, interrompit l'évêque. Il n'y a qu'un amour, comme il n'y a qu'un Dieu !

— Sans doute, Monseigneur, insinua un journaliste, critique fort subtil; mais le Dieu unique se compose d'une trinité. Accordez-nous, au moins, en amour, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Le prélat eut une ombre de gravité ; il était plus attristé que choqué.

— Je n'aime pas, dit-il, qu'on emprunte des comparaisons à ce qui est au-dessus de tout bavardage humain. Mais je vous pardonne, Monsieur; j'ai été le premier imprudent. J'ai pourtant dit vrai, ah ! si j'osais !...

Il sourit avec un attendrissement secret, baissa la tête, regarda son anneau avec une attention singulière.

— Pourquoi n'oseriez-vous pas ? demanda une belle dame blonde, joignant les mains en suppliante.

— Sans doute, osez ! osez, Monseigneur, répétèrent d'autres porteuses d'éventails.

L'évêque regarda cette fois avec malice son vicaire général, qui était devenu cramoisi, un peu scandalisé sans doute de ce qu'on osait réclamer de Monseigneur, plus scandalisé de ce que Monseigneur paraissait vouloir raconter, bien qu'il ignorât absolument ce que l'évêque pouvait avoir à confesser.

— Si madame me le permet? demanda le prélat avec un respect profond, en se tournant vers madame Cambray...

— Pourquoi ne le permettrais-je pas, Monseigneur? répondit la maîtresse du logis, avec un ton tout à la fois doux et très fier.

Elle était toujours fort rouge ; elle prit son éventail, qu'elle déploya comme une aile de cygne pour voiler son visage.

— Eh bien ! dit l'évêque, je voudrais persuader à tout le monde que, si Dieu est l'amour infini, l'amour est ce qu'il y a de plus divin dans l'humanité. Ce n'est pas une thèse que j'aborderais facilement en chaire et que je recommanderais à mon clergé... bien que la glose ne lui fût pas inutile, et bien qu'il soit

urgent de sermonner les parents, les enfants, les jeunes, les vieux, sur ce qui est la condition du mariage, de la famille, de la patrie.

Le prélat s'interrompit, et, avec un rire charmant :

— Excusez-moi, j'allais faire un prône, quand je veux, au contraire, vous conter une histoire tout humaine... Monsieur l'abbé (ajouta-t-il en se tournant gaiement vers son grand vicaire), vous ne me dénoncerez pas à mes ouailles de là-bas ! En province, on n'a pas la charité de Paris... Ne vous scandalisez pas, Mesdames et Messieurs. Je connais une vocation ecclésiastique satisfaite, qui n'a jamais dévié du devoir ; qui, à toute heure de l'apostolat, a pensé, agi sous le regard de Dieu, et qui pourtant n'a dû son avancement qu'à l'amour humain...

— Partagé ? demanda impertinemment un auditeur.

Le prélat ne rougit pas ; il prévoyait peut-être la question.

— Vous en jugerez ! répondit-il habilement.

L'annonce du récit avait causé un remous silencieux, poli, dans l'auditoire. Les dames

s'avancèrent sur leurs sièges, avec une petite soif aux lèvres.

Madame Cambray se tint immobile, ne regardant pas l'évêque, de peur de l'intimider sans doute.

Il reprit :

— J'ai eu pour ami, au séminaire, un jeune homme pauvre, chétif de santé, à l'imagination ardente, à l'âme candide, qui ne rêvait que mission évangélique, martyre. Il ne désobéissait à la règle que sur un point. Dans ses heures d'exaltation solitaire, il se croyait poète et il composait des vers, des vers médiocres, et je vous dirai en passant que, si le ciel veut bien parfois accorder au prêtre le don de l'éloquence et du style, il ne peut lui donner le don de la poésie. Que chanterions-nous en vers ? Nous sommes au delà de ce que les poètes cherchent et rêvent. Mon ami adressait ses vers à la sainte Vierge, des vers du *Cantique des Cantiques*, beaucoup plus que des cantiques du rituel. Il eut la bonhomie de les montrer à un vieux professeur, un homme rigide, mais perspicace, qui déchira le recueil et lui dit :

» — Mon ami, vous aimez trop la sainte Vierge.

» Il ajouta sans doute une paraphrase, car le poète se jura de ne plus faire de vers, se mortifia de son élan poétique et tendre, comme s'il eût commis un péché, et n'eut plus tant de préférence pour la dévotion à la Vierge. J'ai dit que c'était une âme candide; mais c'était une âme forte dans sa candeur, et virile dans sa faiblesse. Ordonné prêtre, il fut envoyé comme curé dans un village où les pauvres étaient nombreux, ce qui lui donna une occupation et ce qui satisfit le besoin d'aimer que sa foi agrandissait... Les aumônes qu'il distribuait lui venaient du château voisin, et le château était habité par une famille, composée du père, de la mère, de la jeune fille. Le père s'occupait de ses propriétés; la mère était une femme intelligente, bonne, supérieure aux passions humaines, fille d'un savant qui avait mis un fond solide dans sa raison, mais qui n'avait jamais troublé sa foi; la fille était jolie, élevée près de sa mère avec attention, mais sans prétention et sans tyrannie. Elle avait la liberté que les cœurs libres accordent aux cœurs purs. Elle venait ingénument tous les jours trouver le curé pour lui signaler du bien

à faire; elle lui faisait la surprise de fleurs pour son église; elle chantait à l'orgue le dimanche, elle causait avec lui simplement, nullement intimidée par les tête-à-tête du confessionnal qui consacraient leurs confidences. Il allait au château, s'y trouvait seul souvent, dans le parc ou au salon, avec la jeune fille... Il la trouvait si douce, si pieuse, si belle, qu'il en rêvait et qu'il fut tenté de se remettre à la poésie pour lui dire, mondainement, ce qu'il n'osait lui dire, ecclésiastiquement... Vous n'attendez pas, Messieurs, que je vous décrive le roman, l'idylle. Il y a un piège perpétuel dans l'extase. Mon pauvre curé y tomba. Je n'ose dire que son ardente estime attira la jeune fille près du bord... mais il est certain qu'elle avait eu pour lui une confiance fraternelle; que le sachant orphelin, elle le plaignait; que le sachant plein de foi, elle eut pour lui trop d'enthousiasme; que le voyant s'épanouir et venir à la santé, elle était ravie de l'humaniser. Il est certain enfin qu'un jour, dans je ne sais quel mouvement de confiance et de sympathie, leurs deux mains s'unirent, et qu'étant restées un peu trop longtemps jointes, elles se séparèrent en communiquant

un double émoi à ces êtres honnêtes et vrais. La jeune fille troublée alla s'enfermer dans sa chambre; le curé resta en prières et s'interrogea. Il aimait trop la sainte Vierge! Je vous l'ai dit, il était martyr par vocation. Il se demanda comment il expierait, comment il se guérirait. Tout d'abord, il songea à aller trouver son évêque, à se confesser, à demander son changement. Mais l'évêque, vieux, infirme, le comprendrait-il? Il aurait l'air de fuir le péril trop tôt; il ne voulait pourtant pas y rester, et puis l'écho palpitant qu'il avait entendu vibrer dans le cœur de la jeune fille, lui donnait un remords. Il ne pouvait pas chercher la paix sans la laisser. Alors, ce pauvre jeune homme eut une idée singulière qui fit sa fortune. Il alla trouver la mère, qu'il savait si divinement maternelle, et, humblement, lui avoua son trouble en l'avertissant du trouble de sa fille. Cela fut fait avec droiture, et cela fut reçu avec reconnaissance. La mère lui tendit la main.

— Vous êtes un honnête homme; je vous aiderai à être un bon prêtre, lui dit-elle. — Huit jours après une démarche de la châtelaine, il était appelé à l'évêché, installé comme

secrétaire de l'évêque. Il travailla, ne perdit pas la vision qu'il avait emportée, mais la plaça si haut qu'il pouvait la regarder dans le ciel. Il fit de grands efforts pour rester digne de la belle tentation qu'il avait eue et qu'il avait conjurée... La mère, qui l'avait recommandé à l'évêque, ne l'abandonna pas ; elle le poussait de loin, d'un geste, d'un regard, d'une bénédiction. Il devint vicaire, et le jour où il disait sa première messe, comme curé d'une des principales paroisses de Paris, il apprit que la jeune fille se mariait. Il pria pour elle avec une effusion touchante. Il ne chercha pas à la revoir : mais le hasard les remit en présence. Il était pâle, peut-être le devint-elle un peu. Mais ils se parlèrent sans peur. Un sentiment fort, celui qu'on ne peut rompre, les unissait toujours; cela s'appelle amitié, estime, je le veux bien ; mais c'était une amitié glorieuse et une estime parée d'honneur. Ils n'essayèrent pas de se voir plus que le hasard ne le permettait; mais ils se rencontrèrent dans le monde avec une reconnaissance réciproque. La sérénité de l'un savait gré à la sérénité de l'autre du ciel infini qu'elle répandait autour d'elle. La jeune fille perdit sa

mère et accepta comme un héritage de veiller à l'avancement de son ami. Après bien des années, l'un et l'autre, au sommet d'où l'on regarde la vie, ayant de la neige au front, sûrs de ne rien trouver dans leurs souvenirs qui ne soit chaste et dont ils n'aient le droit d'être fiers, ils s'écrivent et ils se voient pour du bien à faire. Il est certain que, si cet amour, que vous appelez profane, n'avait pas soufflé à un moment donné dans l'amour divin du jeune séminariste, jamais celui-ci, malgré sa dévotion, ne serait devenu ce qu'il est aujourd'hui.

— Qu'est-il donc? demanda le curieux dont j'ai parlé.

Le prélat se leva avec un sourire rayonnant, une effusion touchante et une dignité suprême.

— Il est évêque, dit-il simplement.

Madame Cambray, entraînée par le mouvement de l'évêque, s'était levée aussi. Ce fut un spectacle sublime, d'une minute, que ces deux êtres se regardant avec une fierté tendre et une confiance sereine. Ils échangèrent un long regard, et ce fut tout.

Madame Cambray reprit son éventail.

L'évêque se tourna plus particulièrement vers l'interrupteur perpétuel.

— Vous voyez bien, lui dit-il en souriant qu'il ne faut jamais médire de l'amour !

Un silence se fit. On n'osait commenter l'anecdote, ni mettre la conversation sur un autre sujet.

Ce fut madame Cambray qui, d'une voix claire et ferme, dit à l'évêque :

— Restez-vous encore quelques jours à Paris, Monseigneur ?

— Non, Madame, je viens vous faire mes adieux; on nous oblige à la résidence, quand nous ne sommes pas députés ou sénateurs.

— Reviendrez-vous bientôt ?

— Je ne crois pas; j'ai beaucoup à faire dans mon diocèse.

Quelques instants après, il se retirait, suivi de son grand vicaire.

Une vieille dame, qui parlait franc avec madame Cambray, lui murmura à l'oreille, au moment où l'on passait dans la salle à manger, pour prendre le thé :

— Dites donc, chère amie, est-ce que nous

ne demanderons pas quelque jour le chapeau... pour notre évêque de *Cambray?*

— Ne vous moquez pas, méchante! j'y ai songé.

30 mars 1885.

LE MYSTÈRE

DE MADAME PELLERIN

Peu de mariages furent arrangés aussi facilement et dans des conditions de bonheur aussi certaines que celui de mademoiselle Aurore Pellerin, la fille du grand savant, avec M. Georges Dienville, le fils du grand industriel.

Ils étaient à peu près du même âge, avec la différence, strictement nécessaire à la protection voulue par le Code ; ils étaient d'éducation pareille. La fille du savant avait toujours vu son père au travail. Le fils de l'industriel avait été élevé dans les épures, les calculs, les essais de machines, et l'un et l'autre respectaient la science, comme une fée qui avait doré leur berceau.

Aurore était fort jolie et restait sérieuse à travers la douceur de son perpétuel sourire; Georges était de belle figure, de belle tournure; fier de son nom, de celui de sa jeune femme. Tous deux s'aimaient avec une confiance absolue. Suffisamment riches, résolus à la vie simple, à l'ambition à deux d'une vie utile, ils émerveillèrent l'assistance, quand ils la traversèrent pour sortir de Saint-Germain-des-Prés.

Le ciel était en fête; le soleil, au dehors, continuait le chant de l'orgue. Quel beau mariage! disaient les passants; quel heureux mariage! disaient les conviés.

On ne s'expliquait pas que madame Pellerin, la mère de la jeune mariée, eût tant pleuré pendant la cérémonie, et les intimes s'étonnaient qu'elle eût été si violemment agitée, pendant les derniers jours.

Sans doute, les mères pleurent toujours, quand elles abandonnent leur fille unique à cette part d'inconnu que le mariage le plus heureux contient encore. Sans doute, il y a une heure de séparation douloureuse; sans doute, le bonheur de marier son enfant est si étrange qu'il remue la conscience entière, et

qu'on pense à tous les rêves, à toutes les angoisses, à tous les sacrifices, couronnés par ce dédoublement de son âme, pendant la cérémonie.

Mais, malgré tout, madame Pellerin pleurait trop. Ses grands yeux noirs avaient des lueurs presque désespérées. Elle serrait les mains en priant, comme pour écraser son cœur. La veille, elle avait béni sa fille avec un spasme nerveux. Elle avait embrassé son gendre, avec une tendresse folle, comme pour lui communiquer toute sa fièvre.

Il y a toujours des railleurs à une noce. Ce sont souvent les plus naïfs, ceux qui se débattent contre la tentation d'être émus. Ceux-là prétendaient gaillardement qu'une femme de trente-neuf ans, si brune, si belle, si éloquente de la chair, ne songe pas impunément à toutes les conséquences d'une noce, et, malgré sa vertu, se sent un peu jalouse de sa fille.

Les dames qui depuis longtemps sont belles-mères, trouvaient naturel que madame Pellerin versât beaucoup de larmes à la perspective d'avoir un gendre : celui-là était respectueux et filial ; mais quel gendre ne l'a

été ou n'a feint de l'être au moins un jour ?

D'autres attribuaient à un état maladif cet excès de sensibilité ; d'autres enfin ne cherchaient pas à l'expliquer, mais par sympathie pour une famille aimable, pour un mariage si parfait, s'en inquiétaient.

Madame Pellerin était une femme d'esprit, qui avait admirablement élevé sa fille ; qui eût montré, pour la marier, une ardeur extrême, si les circonstances ne lui eussent facilité la tâche, si elle n'avait eu qu'à accueillir une demande, encouragée par l'amour des jeunes gens.

Pourquoi pleurait-elle au delà de la raison ? Elle ressentait évidemment des remords de sa tristesse ; car le soir, au dîner, à la soirée, et jusqu'à l'heure critique où sa fille disparut, elle eut des accès de gaieté, aussi incompréhensibles que son attendrissement du matin.

— Vous êtes bien heureuse ! lui dirent ses amies en la quittant.

— Oh ! oui ! bien heureuse, répondit-elle avec un éclair qui fit flamboyer la vérité dans ses yeux et avec un sanglot.

Le lendemain, elle ne pleurait pas ; mais une

résolution morne se lisait dans ses yeux, sur sa bouche. Quand elle revit sa fille, elle l'embrassa avec un transport sincère; elle n'éprouva aucun embarras devant son gendre. Il était bien évident que son attitude de la veille ne tenait ni aux involontaires jalousies qu'on lui supposait, ni à des appréhensions ridicules de belle-mère.

Le surlendemain, elle parla de voyager.

— Soit, dit son mari; allons où tu voudras.

— Je veux partir seule, répondit-elle durement.

C'était la première fois qu'elle manifestait ainsi sa volonté à ce pauvre homme de génie, d'ordinaire si soumis. Il fut bien surpris.

— Pourquoi? demanda-t-il.

— Pourquoi? Parce que maintenant qu'Aurore est mariée, je veux être libre, et je veux me prouver ma liberté.

— Tu n'étais donc pas libre?

— Non.

— J'étais un tyran?

Le mari dit cela d'un ton si doux, que madame Pellerin, troublée, lui prit les deux mains.

— Pardonne-moi ; je suis cruelle, injuste ; ne m'interroge pas, ne me force pas à te donner des raisons qui seraient toutes mauvaises. Je veux voyager, et voyager seule. C'est un caprice, tout ce que tu voudras, mais c'est une idée fixe.

M. Pellerin n'insista pas. Il alla trouver sa fille, la jeune mariée, et lui fit part de son souci.

— Je crois que ta pauvre mère devient folle !

Il raconta l'entretien, l'étrange caprice de sa femme. On a beau avoir fait du mariage une sorte de célibat à deux, quand cette solitude côte à côte menace de s'interrompre, les esprits délicats qui vivaient libres dans l'atmosphère composée de deux intelligences parallèles, s'émeuvent et s'affligent.

M. Pellerin, qui paraissait se passer de sa femme, se dit :

— Que deviendrai-je, si elle prend l'habitude de me quitter ?

Et il était tenté de pleurer.

Aurore Dienville avait été, pendant les années qui précédèrent immédiatement son mariage, l'illusion de ces deux époux, qui croyaient

s'aimer bien parce qu'ils aimaient le même enfant. Elle fut touchée de la tristesse de son père, elle avait été très troublée de l'agitation de sa mère ; elle promit d'intervenir ; elle consola bien vite le savant, qui ne venait que pour être consolé, et elle prit l'avis de son mari.

— Cher ange, lui dit Georges, tâche d'obtenir la confession de ta mère. Quelle qu'elle soit, aie confiance ; nous la guérirons. Il y a longtemps qu'elle souffre !

— Comment ? tu avais remarqué ?...

— Oui, et c'est parce que je suis son fils depuis trop peu de temps, que je n'ose solliciter un secret qu'elle te livrera.

— Mais, maman n'a pas de secret, je te jure !

— Allons, petite femme, reprit le mari avec un baiser, vous avez encore des préjugés de petite fille.

Aurore ne comprenait pas qu'une mère, si peu dissimulée, pût souffrir, sans qu'une fille comme la sienne le devinât.

Mais elle savait, depuis trois jours, tant de choses qu'elle n'avait jamais soupçonnées, qu'elle se défiait de sa pénétration. D'un autre

côté, dans la ferveur de son initiation récente, elle croyait en son mari, comme elle avait cru jusque-là en Dieu, et, puisque Georges avait deviné une douleur, inconnue aux témoins les plus intimes, il fallait que cette douleur fût réelle. Georges était infaillible ; sa femme de trois jours brûlait, comme d'une flamme héroïque, du sentiment de cette infaillibilité.

Ce fut donc avec la certitude d'une confidence à recevoir qu'elle alla trouver sa mère.

Elle remarqua, en entrant dans sa chambre, que tout était préparé pour un départ.

— Elle restera ! se dit l'intrépide jeune mariée.

Les cœurs béants forcent les cœurs fermés. Le mystère que madame Pellerin gardait depuis bien des années, lui vint aux lèvres, à l'aspect délibéré de sa fille, faisant sa première campagne de charité féminine. Aux premiers embrassements, à cette chaleur qui l'enveloppa d'une sympathie nouvelle, ajoutée aux tendresses filiales, la pauvre femme se sentit incapable de grandes luttes.

Elle voulut résister, plaisanter même sur ce

qu'elle appelait son caprice, son malaise, sa faiblesse maternelle, son isolement, son besoin de quelques jours de courses. Aurore ne se laissa pas dépister; elle ne voulait pas que son mari fût démenti.

— Non, non, disait-elle, tu as certainement quelque chose que tu nous caches, que je veux savoir ! Ce n'est pas parce que je suis heureuse que tu souffres et que tu veux fuir mon bonheur !

Chaque mot était souligné d'un baiser, d'une étreinte.

La mère fut vaincue par cette amitié qui, de filiale, devenait maternelle.

Elle prit son parti, et, résolûment, alla fermer la porte de la chambre pour que personne ne vînt les interrompre. En passant devant la fenêtre, elle abaissa un des rideaux lourds et, forçant sa fille à s'asseoir dans un fauteuil, elle s'agenouilla devant elle.

— Pardonne-moi, mon enfant, le mal que je vais te faire !

— Je n'ai pas peur, répondit Aurore, qui pourtant avait un peu pâli en voulant relever sa mère.

— Non, non, laisse-moi ainsi, repartit ma-

dame Pellerin. C'est ma place; ne vas-tu pas me juger?

— Moi, ah! maman! tu m'as trop bien enseigné, par toi-même, que les enfants n'ont pas à juger leurs parents! Je te consolerai, ou je pleurerai avec toi; voilà tout.

— Tu me jugeras, mais tu me plaindras, car je suis bien à plaindre.

Elle essuya des larmes qui voulaient humilier ses grands yeux noirs; les yeux bleus de sa fille restèrent secs; ils étaient trop avides de tout apprendre, afin de tout réparer, pour s'affaiblir dans les pleurs.

J'ai dit que madame Pellerin n'avait que trente-neuf ans. Le désespoir qui commençait à s'épanouir sur son beau visage la transfigurait. Elle prenait un air sublime dans son effarement. Aurore, dans son anxiété, l'admirait.

— Que tu es belle! ne put-elle s'empêcher de dire, en se baissant pour l'embrasser.

Madame Pellerin se déroba à ce baiser, et, d'une voix vibrante et haletante :

— Mon enfant, un mot te dira tout. J'ai une autre fille que je n'ai pas le droit de proclamer ta sœur, qui m'attend et que je veux rejoindre!

Aurore ne comprit pas. Elle eut un rire muet, vague; comme si sa mère lui eût annoncé quelque histoire d'adoption, d'enfant recueilli.

Madame Pellerin vit bien qu'elle n'était pas devinée.

— J'ai fait de toi une honnête femme, et une femme courageuse, mon Aurore bien-aimée. Je t'en supplie, arme-toi de ta raison; ne va pas me mépriser trop tôt, mais n'aie pas trop de pitié. Je pensais bien qu'un jour, pour mon châtiment, je serais forcée de te faire cette confidence; je ne savais pas comment je m'y prendrais. — Quand je serai grand'mère! me disais-je. — Mon impatience me trahit. C'est qu'il y a huit ans, ma chérie, que je porte seule mon secret, mon masque. Je me suis crue libre, parce que je n'avais plus à te garder! On n'est jamais libre!... C'est horrible d'avoir ainsi, trois jours après que je t'ai bénie, à m'incliner pour que tu me pardonnes. Je déflore trop tôt ta pudeur conjugale... J'outrage ton bel amour! Mais je n'ai pas fait ton âme si grande, pour que je craigne de la voir se diminuer. Cette confidence sera pour toi un enseignement, inutile à ton honneur, utile à

ton expérience de la vie; tu n'auras jamais besoin de ma faute pour te retenir à ton devoir; mais si jamais une amie faiblissait devant toi, dis-lui de se méfier des amitiés d'hommes trop pressants, à l'heure des mécomptes ou des vagues désappointements... Souviens-toi que ta mère que tu vénérais, que tu croyais une honnête femme, un jour...

Instinctivement Aurore mit la main sur la bouche de sa mère, pour l'empêcher de tout dire. A quoi bon?

Madame Pellerin baisa la main, l'écarta et continua :

— Ah! mon enfant, je ne cherche pas d'excuses. Je n'en ai qu'une, c'est que je n'ai pas été élevée par ma mère, que j'ai perdue trop tôt, et c'est que mon excellente institutrice m'a peut-être trop souvent parlé de ses mélancolies de vieille fille! J'ai trouvé, dans ton père, la droiture, la confiance, la bonté, l'affection qu'il m'avait promises... J'aurais dû me sentir heureuse, et, après ta naissance, j'aurais dû fermer la porte à mes rêves. Un jour, cette porte s'ouvrit trop grande. Je m'imaginais que je m'ennuyais auprès de ce savant, qui me croyait trop savante, et dédai-

gnait de m'instruire. Je croyais souffrir d'une tendresse inoccupée que tu exaltais sans l'assouvir. Je livrai ce prétendu secret, qui n'était que l'impatience de plus de dévouement, à un homme que je croyais mon ami, parce qu'il était celui de ton père. C'était un étranger venu en France pour travailler à je ne sais quelle découverte...

Aurore tressaillit. Elle évoquait un prince de fées qui lui faisait de beaux cadeaux, quand elle avait dix ou douze ans, et qui était resté lumineux dans sa mémoire.

— Ne cherche pas à te le rappeler, dit douloureusement sa mère. Sans toi, ma fille, je l'aurais suivi quand il est reparti, non par amour; le lendemain de mon ivresse, je n'avais que le remords et la honte; mais par expiation volontaire. Tu me retins et ton sourire innocent me révéla toutes les douleurs du repentir... D'autres douleurs m'attendaient. Quand, le bras autour de ton cou, je te suppliais à ton insu, mon Aurore, de me rendre toute ma vertu et toute ma fierté, j'éprouvai une terreur effroyable à sentir tout à coup que j'étais mère. Ah! comme tu m'as châtiée bien des fois, en m'appelant maman! Je fus malade, pendant des

mois, tu t'en souviens ? Le médecin fut encore mon complice; il me conseilla les eaux, un voyage; je partis seule, mourante; je revins guérie en apparence, mais avec une fièvre qui ne m'a pas quittée. J'avais laissé à l'étranger, en Belgique, près de la frontière, un pauvre petit être sans nom, qui n'aurait jamais ma tendresse, et que je ne pouvais haïr. Tu m'aidais à l'aimer. Je pensais à cette fille déshéritée, en te voyant grandir; tes joues roses me faisaient me demander si ses joues étaient pâles. Une fois, il y a trois ans, je pus, dans un voyage, aller l'embrasser... Elle est jolie, je n'ose dire qu'elle te ressemble ; ce serait peut-être t'offenser ! Mais enfin, c'est mon enfant, mon fardeau. Comprends tout ce que j'ai souffert à la savoir élevée, instruite par d'autres. Comment lui fait-on l'esprit, le cœur, la conscience ? Si elle me désire, me maudit-elle ? Ah ! tu me rendras cette justice que je n'ai point hâté ton mariage, notre séparation ! Mais, quand j'ai entrevu que ma tâche finirait avec toi, je me suis dit que ma tâche commencerait avec elle. Ce que j'ai fait pour toi, je dois le faire avec plus de vigilance pour elle, qui aura besoin, plus que toi encore, de courage et de vertu ! N'en sois

pas jalouse. Je déchire mon cœur pour vous le partager; mais comprends que ma seule réhabilitation, c'est de l'aimer, de l'élever. Elle a été malade, bien malade. Toi, tu étais rose, fleurie, à ce moment-là; je ne pouvais te quitter pour aller la soigner; je recevais des dépêches qui me trouaient la poitrine... Tu chantais, et je n'osais t'interrompre pour te dire de prier, de pleurer avec moi... Pauvre petite, elle s'est guérie. C'est moi qui l'ai guérie de loin. D'abord, j'ai été patiente... Puis, à mesure que tu devenais une jeune fille, j'ai senti l'impatience me venir... Je n'en puis plus... Il me faut maintenant son bonheur, après le tien. Pourquoi serait-elle déshéritée de tout? Il lui faut une mère... Il en faut à tous les enfants; c'est la loi de la nature; tant pis pour celles qui s'exposent à se déshonorer, pour satisfaire cette loi sacrée! Les heures me brûlent ici; je me sens attirée, appelée; voilà pourquoi je veux fuir. Voilà pourquoi j'ai tant pleuré à ton mariage. Je te remerciais, dans mon cœur, de me rendre libre. Je bénissais ton mari; je priais pour elle; je conjurais Dieu de me pardonner cette enfant-là, au nom de celle qu'il bénissait. Mais je pleurais son absence, mon abandon. Je m'y suis

prise maladroitement, sans doute, pour me rendre libre. Je suis lasse de dissimuler; il s'en est fallu de bien peu que je n'avouasse tout à ton père! Voilà mon secret. Je croyais en avoir souffert; je sens que je vais en souffrir davantage, maintenant que je te l'ai confié. Tu vois bien qu'il faut que je parte et que je parte seule!

Aurore, étourdie de ce récit, était devenue rêveuse.

— Une sœur! murmura-t-elle.

— Ce n'est pas ta sœur, répliqua vivement madame Pellerin; elle n'a pas de famille.

— Pauvre maman!

Aurore, qui n'avait pas encore pleuré, fondit en larmes; elle soulageait ainsi sa douleur, le froissement involontaire de sa pudeur filiale et féminine.

. . . .

Madame Pellerin, emportée par le besoin de se confesser, n'avait pas songé à réclamer de sa fille le secret envers Georges. D'ailleurs, eût-elle osé le demander à cette âme ingénue? C'était désormais un grand risque à courir dont elle eut conscience quand sa fille la quitta. Avait-elle mis en jeu le bonheur d'Aurore? Le gendre qu'elle estimait, qu'elle avait accepté

pour son caractère loyal, ferait-il expier à sa jeune femme la faute, même ignorée, de sa mère?

Elle passa une nuit terrible. Le lendemain, vers midi, madame Dienville arriva tout ensoleillée; elle courut à la chambre de sa mère.

— Je suis veuve pour un jour, dit-elle en l'embrassant; je viens passer mon veuvage avec vous deux, mon père et toi!

Madame Pellerin regarda sa fille dans les yeux.

— Tu as tout dit à Georges?

— Oui, voilà pourquoi il est parti ce matin pour la Belgique.

— Ah! le grand cœur!

— Oui, c'est un grand cœur, car sais-tu à quoi il est décidé? Quand *ma petite sœur* sera en pension, quand nous irons tous la voir, comme une orpheline que nous te recommanderons, si on jase, il est décidé à laisser croire que c'est plus que sa pupille, et moi je passerai pour une femme magnanime!

Aurore, pour la fille d'un savant, comptait mal, car il eût paru impossible aux médisants les plus décidés que Georges Dienville, qui avait vingt-deux ans, se glorifiât avec vraisemblance d'être le père d'une petite fille de huit ans.

Il lui avait dit cela en riant; elle le répétait sérieusement.

. . . .

Aujourd'hui madame Pellerin, toujours belle avec des cheveux qui blanchirent vite, est une femme d'une tranquillité si recueillie qu'on la croit heureuse.

M. Pellerin porte beaucoup d'intérêt à la jeune et jolie orpheline qu'il rencontre souvent chez son gendre; ce n'est pas sa faute si sa femme ne l'a jamais attirée chez eux.

Aurore est heureuse; elle n'a encore que trois enfants, parce qu'il lui serait impossible d'en avoir déjà quatre.

6 avril 1885.

FIN

TABLE

Tours — Imp. E. Mazereau.